

Sur les terres de Kianah



LE MONDE DE GANTHAL



Amélie Dubé

Sur les terres de Kianah



LE MONDE DE GANTHAL



Amélie Dubé



OceanofPDF.com

Sur les terres de Kianah



Amélie Dubé

SGNT
M É D I A

OceanofPDF.com

Copyright ©2013 Amélie Dubé

Copyright ©2013 SGNT Média Inc.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Révision linguistique : Maryse Faucher

Correction d'épreuves : Catherine Vallée-Dumas, Nancy Coulombe

Conception de la couverture : Matthieu Fortin

Illustration de la couverture : © Thinkstock

Mise en pages : Sylvie Valois

ISBN livre : 978-2-89733-183-2

ISBN PDF : 978-2-89733-184-9

ISBN ePub : 978-2-89733-185-6

Première impression : 2013

Dépôt légal : 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque Nationale du Canada

SGNT Média Inc.

1385, boul. Lionel-Boulet

Varennnes, Québec, Canada, J3X 1P7

Téléphone : 450-929-0296

Télécopieur : 450-929-0220

www.ada-inc.com

info@ada-inc.com

Diffusion

Canada : Éditions AdA Inc.

France : D.G. Diffusion

Z.I. des Bogues

31750 Escalquens — France

Téléphone : 05.61.00.09.99

Suisse : Transat — 23.42.77.40

Belgique : D.G. Diffusion — 05.61.00.09.99

Imprimé au Canada

Participation de la SODEC.



Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Conversion au format ePub par:

LAB ||| URBAIN
Plus qu'une agence

www.laburbain.com

OceanofPDF.com

PROLOGUE

Kianah. Les paysans d'une autre époque utilisaient ce mot, qui signifie « terre des hommes », pour nommer cette grande étendue de terre entourée d'eau sur laquelle ils vivaient. À l'époque, le continent était gouverné par un seul homme, qui se nommait Galaad Constantin.

Il fut le premier homme à unir les différentes tribus éparpillées sur ce grand continent. Il fut sacré empereur de Kianah par les chefs des clans. Les magiciens qui vivaient à l'ouest lui jurèrent fidélité. Quant à Sunèv, grand maître des mages, il promit au roi son aide et son soutien. On disait un grand bien de Galaad. Les gens racontaient que c'était un homme au grand cœur, une personne sincère et juste qui ne connaissait pas la haine.

Quelques années après que Galaad fut sacré empereur, il épousa une jeune femme originaire de la tribu des Mateo, qui s'appelait Akilah. Ils eurent cinq garçons. Ils s'appelaient François, Nalan, Zéphyr, Joshua et Kasim. Ces petits princes furent éduqués par des sages et des précepteurs qui leur enseignèrent tout leur savoir, immense pour l'époque, mais infime en comparaison de ce qu'il serait plusieurs générations plus tard.

Tous les enfants de l'empereur étaient des petits garçons prévenants, aimables et pleins de gentillesse envers les autres, à l'exception du prince Kasim.

Kasim était malveillant, cela se voyait dans ses yeux. Il adorait arracher les pattes des araignées, en souriant de satisfaction lorsqu'elles se débattaient. L'empereur Galaad n'en fit pas de cas, puisqu'il se disait que cela lui passerait en vieillissant. Jamais un homme ne s'était autant trompé sur son enfant.

Lorsque les princes devinrent des hommes et qu'ils se marièrent, le grand mage Sunèv dit au roi de préparer sa succession. Les mages faisaient entièrement confiance à l'empereur pour régner sur tout un continent, mais personne n'étant éternel, ils savaient que ce n'était qu'une question de temps avant qu'un descendant de Galaad ne devienne un tyran et détruise

ce royaume immense. L'empereur avait travaillé si fort et pendant si longtemps pour faire de ce continent un endroit paisible et calme où il faisait bon vivre. Il ne voulait prendre aucun risque pour l'avenir. Les princes ne devaient pas se battre pour le royaume. Galaad décida de le fractionner en cinq parties. Il nomma la terre froide et aride qui se trouvait au nord de la grande forêt de pins, Abéral, qui signifie « terre gelée ». Il en fit cadeau à son fils Joshua, puisque ce dernier aimait les contrées froides et nordiques.

Ensuite, il nomma la contrée qui se trouvait à l'est de la grande chaîne de montagnes de glace et au nord de la montagne D'Or, Ébal, qui signifie « paisible », et il en fit cadeau à Zéphyr, qui aimait les dragons qui habitaient sur cette immense montagne et leur vouait une adoration sans bornes.

Puis, il nomma la contrée qui se trouvait au nord d'Ébal, de l'autre côté du fleuve Taïka, Baldine, qui signifie « près de l'eau », et il en fit cadeau à Nalan, puisque cette terre se trouvait aux abords à la fois du lac Kara et de la baie du Nord, qui fut par la suite appelée la baie de Baldine. Nalan était un pêcheur hors pair et il s'installa dans ce coin de pays avec une grande satisfaction.

La terre qui se trouvait de l'autre côté du Mont-Blanc et qui était située à l'est de Baldine, fut nommée Ganthal, qui signifie « mon aîné », et elle fut donnée à François puisqu'il était le plus âgé des cinq garçons. Le jeune homme fonda une famille et aida le peuple qui vivait sur ces terres en instaurant des lois qui firent beaucoup de bien et qui amenèrent la paix et la prospérité. Il instaura les règles de Ganthal, que son épouse fit graver à même le mur de la salle du conseil royal.

Finalement, Galaad nomma la contrée désertique qui se trouvait complètement au sud du fleuve Taïka, Zythor, qui signifie « la terre rouge », puisque le désert qui l'occupait à son extrémité sud était constitué de sable rouge. Cette terre aride, qui possédait le seul volcan de tout le continent, fut donnée à Kasim. Il désirait plus que tout vivre là où il faisait chaud, et éprouvait une véritable fascination pour cet endroit du continent.

Les frontières furent établies et les nouveaux rois s'installèrent dans leur royaume respectif. L'empereur Galaad Constantin se retira du monde dans une résidence appartenant aux mages, tout près de la forêt Noire, et il y vécut pendant plusieurs années avant de mourir paisiblement dans son sommeil. Son épouse mourut un an et un jour après lui et le retrouva auprès des dieux, là où les hommes et femmes qui ont fait le bien se retrouvent pour l'éternité.

Les mages eurent pour mission de surveiller les fils de l'empereur et leurs descendants, afin que jamais aucun d'entre eux ne tente de gouverner le continent en entier.

Les cinq garçons vécurent paisiblement pendant une décennie, jusqu'à ce qu'un différend éclatât, opposant le roi Nalan de Baldine à son frère François de Ganthal.

Il était question des mines de fer qui se trouvaient au nord du Mont-Blanc. Après une année d'escarmouches, une véritable guerre éclata, et les deux frères durent se tourner vers le conseil des mages pour que la question soit tranchée avant qu'il n'y ait trop de morts.

Finalement, les mines furent réparties selon le nombre de ressources dont disposaient les deux pays et la question fut réglée. Toutefois, les tensions entre les deux pays persistèrent bien au-delà du règne des deux frères.

Pendant que ses frères se battaient pour des mines, Kasim épousa Bella, la fille d'un chef de clan de Zythor. Elle était une femme intelligente, ambitieuse, calculatrice et avide de pouvoir. Elle manipula si bien son époux qu'il devint un homme méchant et arrogant. Plusieurs dirent plus tard qu'elle n'avait fait que réveiller chez ce jeune roi cette malveillance qui s'était peu à peu endormie avec les années.

Cette méchanceté se répandit à ses enfants et à ses petits-enfants, jusqu'au roi Trévor, qui était tout comme son ancêtre avide de pouvoir. De plus, il désirait devenir empereur de Kianah. Tout comme l'avait été son aïeul, Galaad Constantin.

Les mages, qui avaient pour mission de veiller sur le continent de Kianah, avaient pris des dispositions pour que cela n'arrive jamais. Ils avaient remis la clé du pouvoir du continent entre les mains des seules créatures qui pouvaient faire pencher la balance, les dragons.

Les dragons étant des créatures justes et impartiales, ils ne favoriseraient personne au détriment d'une autre, surtout si l'enjeu devenait la possession complète de Kianah. Il serait donc impossible pour qui que ce soit de gouverner la totalité du continent.

Les mages eurent aussi des dissensions à ce propos. L'un d'entre eux nommé Juok, qui avait un fort penchant pour la magie noire, se dissocia de l'ordre des mages et fonda El Allorock. Il s'installa sur la pointe à l'extrême sud-ouest du continent, de l'autre côté de la forêt Interdite. Ceux qui, comme lui, étaient du côté de la magie noire, le suivirent. Le conseil des mages, qui devint le conseil des mages blancs, dut accepter de perdre leurs frères et leurs sœurs magiciens et magiciennes.

Juok vouait une véritable vénération à tout ce qui touchait la magie noire. Il réussit plusieurs expériences, dont un maléfice si puissant que ce fut tout Kianah qui se retrouva en danger. Le mal pur avait été sorti des ténèbres et se retrouvait entre les mains d'un magicien vaniteux qui se croyait capable de le maîtriser et de pouvoir l'utiliser à ses propres fins.

Sunèv, qui croyait qu'aucun mage ne devait se consacrer entièrement à la magie noire, jeta un sort à la forêt Interdite pour contrer le mal qui avait été créé à El Allorock. Il empêcha donc cette force malveillante de franchir la frontière entre la terre des mages noirs et la forêt Interdite. Pour s'assurer que le sort ne soit jamais brisé, le grand maître Sunèv, qui aurait dû vivre encore pendant des siècles, dut se contraindre à la mort physique et devint une âme errante qui vivait dans le marais. C'est ainsi que le marais fut appelé « le marais de Sunèv ». En s'installant à cet endroit de façon permanente, le mage empêcherait le mal de sortir. Les mages noirs pourraient franchir la frontière, mais jamais ils ne pourraient faire déferler ce mal sur tout le continent comme Juok promettait de le faire.

Ce que Sunèv n'avait révélé qu'à sa successeuse, la jeune Sybelle D'Oèva, c'était une prophétie. La même prophétie racontée de génération en génération par les anciens des tribus.

Cette prophétie racontait qu'un jour, la magie se scinderait en deux. D'un côté, il y aurait le bien et de l'autre le mal. Le bien resterait inchangé tant que l'équilibre entre les deux forces serait maintenu. Toutefois, on racontait qu'un mage très mauvais ferait alliance avec un homme tout aussi méchant et qu'ensemble ils pourraient faire pencher la balance.

Ainsi, Kianah pourrait tomber entre les mains de ce que les dieux avaient créé de pire. Une grande guerre, très longue et sanglante, déciderait du sort de tous les habitants de Kianah.

La clé du pouvoir était entre les mains des dragons, mais la prophétie annonçait qu'un jour, un enfant viendrait au monde. Il serait le digne héritier du grand Galaad Constantin, empereur de Kianah. À la place de prétendre au titre d'empereur, cet enfant serait celui qui empêcherait le mal de triompher. Il serait le premier humain dans toute l'histoire de Kianah à pouvoir être obéi des dragons. C'est ainsi que la paix et le bien reprendraient le dessus sur la souffrance qu'avait engendrée cette guerre, qui devait faire bien des morts et des malheureux avant qu'un temps de paix soit instauré à nouveau.

Le temps de la Grande Guerre approchait. La terre serait mise à feu et à sang, mais la prophétie devait se réaliser, il en allait de la survie de tous sur cette grande terre qu'était Kianah.

CHAPITRE 1

Le vent qui soufflait de l'est amenait jusqu'au château ses odeurs de mer venues du fleuve Taïka.

Illah, fille du roi Ondier, souverain de Ganthal, respirait à pleins poumons cet air vivifiant. C'était la fin de l'été sur le continent de Kianah, et l'air embaumait d'une multitude de parfums enivrants. Illah n'y tenait plus ; elle fila directement à la tour est, là où elle pourrait voir le port. À dix-huit ans, la princesse était maintenant une femme ; mais en ces temps difficiles, rien ne laissait présager un avenir joyeux pour tous ceux et celles qui, comme elle, entraient dans l'âge adulte.

Illah entendait les palefreniers qui préparaient les chevaux et les marchands qui étendaient leurs articles en échangeant des nouvelles avec leurs voisins de kiosques. Des nouvelles, il en arrivait tous les jours. Ces derniers temps, elles n'étaient ni bonnes ni mauvaises, juste répétitives.

Le roi Ondier était parti depuis des mois à la frontière sud de son royaume, là où le fleuve Taïka rétrécissait.

Depuis une décennie, le roi Trévor, souverain du royaume de Zythor, attaquait ce lieu précis du continent, là où les berges du fleuve se rapprochent. C'est à cet endroit chaud, qui faisait office de frontière, que les combats sanglants faisaient rage, allant en empirant un peu plus au fil du temps.

Illah attendait, tout comme les autres habitants d'Èrèmonta, la capitale du royaume de Ganthal, les nouvelles et les lettres qui arrivaient par les bateaux et qui entraient au port.

Sa dame de compagnie, Alia, vint la chercher pour l'aider à s'habiller. Illah s'y soumit de mauvaise grâce, car elle détestait porter une robe. Elle ne s'y sentait pas à l'aise ; mais pour ne pas contrarier sa mère, la reine Iza-Mel, elle consentit, non sans rechigner un peu, à porter cette énorme chose qui, selon ses propres mots, lui donnait l'air d'une meringue.

Toutefois, en temps de guerre, on ne contredit pas le chef de famille qui reste au fort. La reine Iza-Mel paraissait douce, presque fragile à cause de sa petite taille et de sa mince silhouette, mais il ne fallait pas s'y laisser prendre. Elle n'était douce qu'en surface et lorsqu'elle ordonnait quelque chose, elle n'avait plus rien de fragile. Illah le savait mieux que personne.

Son père lui laissait plus de latitude lorsqu'il était présent. Par exemple, elle pouvait monter à cheval comme un homme et s'entraîner à l'épée avec son oncle Éthan. Lorsque c'était sa mère qui menait le château, Illah devait se tenir comme le prévoyait son rang. Malheureusement pour elle, porter une robe en faisait partie, tout comme assister aux réunions avec les conseillers de la couronne. La réunion avec les lords était pour Illah une mascarade inutile. Toutefois, elle assistait à chacune d'entre elles, comme le prévoyait le code de Ganthal instauré par son ancêtre, le roi François. Depuis cette époque lointaine, le code de Ganthal était respecté à la lettre ; et pour être certaine que personne ne puisse l'oublier, la reine Gaëlle, l'épouse du roi François, l'avait fait graver dans la pierre de la salle du conseil royal. À même le mur sud, les mots incrustés et à l'épreuve du temps revenaient en boucle dans la mémoire de la princesse, qui, comme tous ceux nés avant elle dans ce palais, en connaissait chaque syllabe par cœur.

1. Autorité

Le roi est l'autorité suprême dans tout le royaume, et cela jusqu'au jour de sa mort.

2. Régence

La reine de Ganthal devient régente du royaume lors de l'absence du roi. Une remise en question de son autorité est considérée comme une haute trahison.

3. Succession

La succession au trône de Ganthal revient au premier fils du roi. En l'absence de fils ou à la mort de ce dernier sans héritier mâle direct, la couronne revient à la fille aînée du roi.

4. Désignation

Dès le couronnement d'un nouveau monarque, il se doit de désigner son bras droit, qui commandera toutes les armées du royaume en tant que général en chef. Le roi et son général doivent être de même sang.

5. Le conseil royal

Le roi constitue un conseil royal ou conserve le même que son prédécesseur. Le roi possède un droit de veto unilatéral sur toutes les décisions prises par le conseil. Le conseil doit respect et obéissance à tous les membres de la famille royale.

6. Crimes et jugement

Seul le roi ou son régent peut condamner un sujet de Ganthal à la mort. Les crimes passibles de la peine de mort sont le meurtre, le viol et la haute trahison. La peine de mort est exécutée par un bourreau, soit par pendaison ou par décapitation.

7. Couronnement

Chaque roi de Ganthal doit apposer un sceau de son sang, le jour de son couronnement, en promesse de respect au code du royaume.

La reine Iza-Mel fit irruption dans la chambre comme un ouragan, sortant la princesse de ses pensées.

– Illah ! Nous t'attendons pour commencer le conseil. Que fais-tu ? demanda sa mère avec une pointe d'irritation dans la voix.

– Mère, je tente d'entrer dans cette chose le plus vite possible, s'exclama la jeune fille d'un ton exaspéré en se tortillant dans ses vêtements.

Iza-Mel, d'un signe de la main, fit sortir la dame de compagnie et saisit les lacets au dos de la robe bleue de sa fille. D'une main experte, elle attacha solidement les fins rubans. Puis elle fit pivoter sa fille face à elle et lui dit :

– Illah, je sais que tu n'aimes pas porter ce genre de chose. Je sais aussi que tu préférerais mille fois être à la place de ton frère en ce moment ; mais ta place est ici, avec moi, en tant que princesse royale...

– Je sais, mère, je connais mes devoirs. Je dois vous accompagner à ce conseil de politiciens qui donnent leur opinion sur des sujets qu’ils ne connaissent que sur papier.

– Illah ! s’exclama la reine. Tu devrais apprendre à respecter ces hommes de haut rang. Si tu devais régner un jour, ces personnes seraient tout ce que tu aurais pour t’aider dans ta tâche.

– Mère, vous savez très bien que je ne régnerai jamais sur le Ganthal. Alors, à quoi bon perdre mon temps dans ces inepties quand je peux en faire un meilleur usage.

– Je connais cet usage auquel tu fais allusion, Illah... et ce n’est pas aujourd’hui que tu vas pouvoir t’y adonner. Maintenant, suis-moi. Nous avons beaucoup à faire.

– Oui, mère, dit docilement Illah. Mais lorsque le conseil sera terminé, je ferai ce à quoi vous ne me permettez jamais de m’adonner et à mon aise.

– Illah ! s’écria sa mère.

– S’il vous plaît, ça me fait du bien, implora la jeune fille.

– Après le conseil, céda la reine, et seulement si tu te tiens bien tout au long de la réunion.

– Entendu, mère.

Illah suivit sa mère dans le grand couloir, descendit les escaliers et rejoignit les conseillers dans la grande salle de réunion qui jouxtait la salle du trône.

Elle se retint de justesse de se mettre à bâiller en voyant ces hommes lui faire une révérence. Elle inclina la tête légèrement en signe de politesse, puis alla s’asseoir à la droite de sa mère, et le conseil débuta.

Lord Lebel, un homme dans la cinquantaine avancée, se leva et commença sa diatribe :

– Le conseil du royaume de Ganthal est ouvert sous la direction de Sa Majesté la reine Iza-Mel. Majesté, mes hommages, dit l’homme d’un ton presque impoli qui fit sursauter toute l’assemblée.

– Conseiller Lebel, messieurs, commença la reine d’une voix assurée. Où en sommes-nous avec cette guerre qui n’en finit plus ?

– Majesté, dit Lord Lebel, comme à notre habitude, chaque membre du conseil présentera ses hommages à Votre Altesse. Ensuite nous passerons à l’ordre du jour.

– Faites, conseillers.

Un vieil homme courbé par le temps, mais à l’œil vif et piquant, se leva.

– Majesté, Lord Castille, trésorier de la Couronne, présente ses hommages à Votre Altesse.

La reine répondit au trésorier d’un simple signe de tête, signifiant qu’elle acceptait cette démonstration de politesse.

– Majesté, Lord Béron, ministre de la Guerre, présente ses hommages à Votre Altesse, dit un petit homme dans la quarantaine.

– Majesté, Lord Attal, ministre du Commerce, présente ses hommages à Votre Altesse, dit un grand maigrichon d’un âge incertain.

– Majesté, Lord Korin, Service secret et Information, présente ses hommages à Votre Altesse, lança un homme grand et mince aux cheveux noirs et au regard pénétrant.

– Majesté, Lord Nétir, ministre des Affaires extérieures, présente ses hommages à Votre Altesse, dit un jeune homme d’une beauté rare, presque féminine.

Une fois toutes les civilités accomplies, Lord Lebel ne perdit pas de temps et entra dans le vif du sujet.

– Je crois que nous devrions aller rejoindre Sa Majesté le roi sur le front et discuter avec lui de la marche à suivre. Avec tout le respect que je vous dois, Votre Altesse, je sais que vous tenez à être informée de tout ce qui se passe dans le royaume durant l’absence de votre époux ; mais la guerre est une affaire d’hommes, et je crois que même pour une dame de votre rang, ce serait bien incompréhensible. Vous et votre délicieuse fille devriez retourner à vos travaux de crochet et nous laisser, nous, membres du conseil royal, nous charger de ces questions ennuyeuses.

Tous les conseillers à la table se regardèrent en ne sachant pas quoi dire. C'était clairement un outrage à la reine et un manque flagrant au code.

Lord Lebel agissait ainsi depuis un certain temps déjà. Le roi n'étant pas là, le conseiller se croyait à l'abri de possibles représailles de la part de la reine. Mais il ne savait pas encore que, si la reine ne prenait pas la parole pour le remettre à sa place, Illah, pour sa part, n'avait pas les scrupules de sa mère. La bienséance devait être respectée et l'impolitesse de cet homme avait besoin d'être sanctionnée de façon exemplaire.

La princesse fut debout avant même que sa mère ne puisse la retenir. Elle mit ses mains à plat sur la grande table de bois et dit d'un ton sans réplique :

– Mon cher conseiller Lebel, je ne suis pas très versée en politique, mais en ce qui a trait au code du royaume, dans le cas où mon père et mon frère se trouvent, comme en ce moment, à l'extérieur du château, je crois savoir que le président du conseil royal doit respect et obéissance à tout membre de la famille royale qui se trouve présent.

Un silence de plomb s'abattit sur la salle du conseil. Les lords se regardèrent tous les uns les autres, mais ne trouvèrent rien à dire pour défendre leur collègue qui avait, selon toute vraisemblance, dépassé les bornes.

La princesse ne semblait pas prête à s'arrêter et elle poursuivit en se tenant très droite, faisant face à Lord Lebel :

– Conseiller Lebel, cela fait maintenant trois mois que mon père est absent de ce conseil.

– En effet, Altesse, acquiesça Lord Lebel.

– Et comme chacun le sait ici, je déteste la politique et tout ce qui s'y rattache. Ces réunions m'ont toujours semblé d'un ennui mortel...

– Votre Altesse peut se retirer si elle le désire, aucun membre du conseil ne s'y opposera et... dit le conseiller Lebel d'un ton irascible.

– Je n'avais pas terminé, conseiller Lebel, l'interrompit la princesse.

– Mille excuses, Votre Altesse Royale, dit le conseiller Lebel en s'inclinant.

– Comme je le disais, ces réunions où l’on parle de commerce, de frontières et d’affaires extérieures m’ennuyaient jusqu’à maintenant, mais je pense avoir trouvé la raison de cet ennui à l’instant même.

Lord Castille, le trésorier du royaume et le plus fidèle des conseillers de son père, lui fit un clin d’œil qui encouragea la jeune fille à poursuivre sans se laisser démonter par l’attitude plus qu’odieuse de Lord Lebel. Illah prit une grande inspiration et poursuivit.

– Je pense, Lord Lebel, que vous êtes au fait depuis bien assez longtemps de tout ce que se passe dans le royaume et dans ce château pour savoir que ni ma mère ni moi-même ne nous intéressons aux travaux de crochet ou à toute autre activité que vous qualifiez de typiquement féminines. Donc vous devez savoir que ma mère et moi sommes en mesure de comprendre tout ce qui se dit à cette table. Comme je le disais tout à l’heure, conseiller Lebel, je comprends maintenant pourquoi toutes ces réunions me semblaient si ennuyeuses.

– Dites-nous, Altesse, allez-y, se moqua Lord Lebel.

– C’est vous, conseiller Lebel, qui tenez ma mère, la reine de ce royaume, et moi en dehors de toute discussion qui pourrait se montrer d’un quelconque intérêt. Mais ça va changer. À partir d’aujourd’hui, je déclare que tout ce qui se décidera ici le sera par ma mère ou par moi, et ce, jusqu’au retour de mon père et de mon frère...

– Mais, Altesse... vous ne pouvez pas intervenir comme cela dans le conseil royal, vous n’êtes après tout qu’une princesse, une gamine qui veut nous mener à la baguette, une simple et ridicule fille...

– Taisez-vous, conseiller ! s’écria Illah. Je ne fais que respecter le code, chose que vous semblez avoir oublié de faire. Je ne dissous en aucune façon le conseil. Mais sachez que si quelque décision que ce soit devait être prise sans l’accord de ma mère ou de moi-même, je me verrais dans l’obligation de punir sévèrement le fautif de cet acte que je qualifierais de haute trahison. Et tous ici connaissent bien la sanction qui en découlerait.

Les lords ne répondirent pas. Ils se contentèrent de regarder le plus bas possible pour ne pas avoir à croiser le regard impitoyable de la jeune princesse. Illah vit le conseiller Lebel devenir cramoisi tant la colère déferlait en lui. Elle en ressentit une immense satisfaction. C'est pourquoi elle poursuivit sur sa lancée.

– Conseiller Lebel, lança Illah d'un ton impérieux. Levez-vous.

– Ma fille..., essaya de l'interrompre la reine, mais rien n'aurait pu arrêter la princesse.

– Conseiller Lebel, à partir de ce jour et jusqu'au retour de mon père, vous êtes démis de vos fonctions de président. Et je tiens à faire savoir à vous tous que personne ne le remplacera. Conseiller Lebel, je vous demande de quitter cette salle immédiatement et j'ordonne que vous soyez confiné dans vos appartements jusqu'au retour du roi Ondier qui décidera de votre sort. L'impolitesse dont vous avez fait preuve envers ma mère était puérile et abjecte, ce faisant vous avez dérogé à notre code. Partez, conseiller, et ne revenez pas.

Le conseiller Lebel était aussi rouge qu'une tomate bien mûre, mais ne rajouta rien aux paroles de la princesse. Il quitta la salle d'un pas rapide sans se retourner. Illah regarda un à un les autres conseillers et dit :

– Maintenant, messieurs, je tiens à ce que vous sachiez que je connais chacun d'entre vous suffisamment bien pour savoir que vous ne trahirez pas votre roi ni votre reine en adressant la parole à Lord Lebel. Et je sais aussi que mon père vous considère comme ses amis, donc j'espère que vous agirez comme tels.

– Ma chère Altesse, commença le conseiller Castille, sachez que nous sommes tous ici des habitants de ce royaume et qu'en tant que tels, nous vous devons obéissance. Je n'excuse pas la conduite du conseiller Lebel, mais vous devez savoir que même le roi ne savait pas tout sur ce que faisait le conseiller.

– Ah bon ? s'exclama la reine. Expliquez-vous.

– Eh bien, cette guerre que nous menons depuis des années contre le royaume de Zythor devait être réglée il y a six mois, mais pour une raison que je ne connais pas, le conseiller Lebel a refusé toute trêve.

– Le roi est-il au courant de cela, conseiller Castille ? demanda la reine.

– Non, Majesté. Lorsque les pourparlers ont commencé, le roi n’a pas été mis au courant et la guerre s’est poursuivie. Les clans de la frontière de Zythor n’en peuvent plus et ont demandé une trêve au Ganthal. Le conseiller Lebel les a envoyés paître sans en informer le roi. Depuis ce temps, vous voyez les conséquences. Nous nous enlisons dans une guerre qui n’en finit plus. Trévor ne fera pas la guerre indéfiniment. Il doit répondre de ses actes devant les chefs de clans de son royaume. C’est leur loi. Mais en refusant les pourparlers de paix, le conseiller Lebel a mis fin à la trêve avant qu’elle puisse commencer.

– Pourquoi ne pas avoir dénoncé le conseiller Lebel, Lord Castille ? demanda la reine Iza-Mel.

– Parce qu’il nous a tous menacés de représailles sur nos familles, Majesté. Et vous connaissez le conseiller Lebel, il ne parle pas à la légère.

La reine ne répondit pas tout de suite. Illah attendit, tout comme le conseil. Puis Iza-Mel se leva et déclara :

– Le conseiller Lebel est démis de ses fonctions, et moi, la reine Iza-Mel de Ganthal, je l’accuse de haute trahison. Faites venir la garde. Que le conseiller Lebel soit arrêté. Qu’il soit mis aux fers dans les cachots.

– Bien, Majesté, acquiesça le conseiller Castille, soulagé.

– Je m’occuperai personnellement d’informer le roi, et que ceci reste entre nous. Rien ne doit sortir de cette pièce. Maintenant, passons à l’ordre du jour, s’il vous plaît. Nous avons un royaume à diriger. Et ce n’est pas le conseiller Lebel qui va nous en empêcher.

– Avec plaisir, Majesté, déclarèrent les conseillers à l’unisson, tous très soulagés par la tournure des événements.

Au bout de trois heures de discussion animée, la reine mit fin à la réunion, mais demanda à Illah de demeurer auprès d’elle quelques instants.

Lorsque tous les hommes furent sortis de la pièce, elle dit à sa fille :

– Merci, Illah. Si tu n’avais pas parlé aujourd’hui, jamais nous n’aurions su ce que le conseiller Lebel manigançait.

– C’est aussi mon royaume, mère, je n’ai fait que mon devoir.

– Oui, cela va de soi. Maintenant, permets-moi de te dire autre chose. À partir de ce jour, tu assisteras à *tous* les conseils.

– Mais, mère...

– Pas de mais, Illah. Tu as le tempérament de ton père et son sens du devoir. Que tu sois une fille n’y change rien. Je sais que tu détestes cela, mais je crois que tu es plus que capable de prendre dès maintenant certaines responsabilités. Le conseil en fait partie.

– Oui, mère, maugréa la jeune fille.

– En contrepartie, tu auras la permission de faire ce que je déteste tant te voir faire pendant le même temps que tu accorderas au conseil. Donc tu n’y perds rien.

– C’est vrai, mère ? Je pourrai m’entraîner comme quand père est là ?

– Oui, mais seulement après les réunions, lui dit sa mère avec un sourire.

– Oui, mère ! s’écria la jeune fille en l’embrassant. Merci de me comprendre si bien.

– Je ne te comprends pas, ma chérie, mais je respecte la jeune femme que tu deviens. Tu as fait preuve d’une grande maturité aujourd’hui, et cette permission que je te donne est la preuve de mon appréciation.

– Merci, merci, merci ! Je file me changer maintenant, si vous me le permettez, mère.

– Va, ma fille.

Illah ne se le fit pas dire deux fois. Elle partit en courant vers sa chambre où, en un temps record, elle enfila ses vêtements de garçon pour aller s’entraîner. Et cette fois, elle le faisait avec la permission de sa mère, ce qui, pour elle, valait plus que tout le reste.

CHAPITRE 2

Mika, le prince héritier et frère cadet de Illah, était parti avec son père sur le champ de bataille. Le roi disait que, puisqu'il serait le prochain monarque, il devait voir la guerre de ses yeux, pas seulement en entendre parler par les conseillers et les précepteurs.

Mika était un enfant doux qui n'aspirait pas à devenir le prochain monarque de Ganthal. Son plus cher désir était de passer ses journées à lire les nombreux livres de la bibliothèque du château et d'enseigner son savoir déjà immense pour son jeune âge.

À quinze ans, Mika avait presque la stature imposante de son père, mais pas son caractère indomptable et fougueux. C'est Illah qui avait hérité de ce côté de leur père, au grand désespoir de ses parents.

Le roi Ondier disait souvent que les dieux s'étaient moqués de lui en faisant de ses enfants des êtres aussi différents de ce que leur destin les appelait à devenir. Illah, même en étant l'aînée, ne pouvait prétendre à la couronne puisqu'elle était une fille et avait un frère. Si, par malheur, il devait arriver quelque chose à ce dernier, ce seraient les fils de Mika qui hériteraient du trône. S'il n'avait pas encore d'enfant, alors là, et seulement à ce moment-là, elle pourrait régner sur le royaume.

Illah trouvait ces lois démodées et archaïques. Au fond d'elle, elle savait qu'elle avait tout ce qu'il fallait pour régner sur le Ganthal. Mais du fait qu'elle était une fille, cela lui était interdit. Et son petit frère si doux, si gentil allait devenir le roi alors que ça ne l'intéressait absolument pas.

Mika marchait entre les tentes du campement des officiers en prenant des nouvelles des blessés. Les hommes le respectaient pour sa franchise et sa gentillesse, mais tous savaient que le prince ne serait jamais un roi guerrier comme son père.

Durant la bataille, il faisait preuve de beaucoup d'adresse, de force et de courage, mais le cœur n'y était pas. Mika, le doux et paisible, ne demandait qu'à rentrer chez lui et retrouver ses chers livres. Il pensait à sa mère et à sa

sœur qui devaient tenir les rênes du royaume. Mika sourit en pensant à Illah, qui aurait été tellement plus à sa place que lui sur ce champ de bataille.

Les armées de Trévor continuaient de débarquer sur la côte du royaume de Ganthal. Les soldats du royaume de Zythor ne parvenaient jamais à traverser la palissade construite des années auparavant par les soldats et les paysans de Ganthal. Ce fait était un bien maigre réconfort pour le roi Ondier qui perdait des soldats chaque jour.

Mika ne comprenait pas pourquoi Trévor s'acharnait à vouloir envahir une terre qui ne lui servirait à rien. Le royaume de Zythor se suffisait à lui-même depuis longtemps. Les livres d'histoire de la bibliothèque du château ne détenaient que très peu d'informations sur l'histoire de ce royaume. Mika se rappelait avoir lu leur généalogie, mais très peu de précisions y étaient mises, à l'exception des noms, des années de naissance et de décès. Une notice faisait néanmoins état d'une grande puissance magique parmi les membres de la famille royale de Zythor.

La généalogie rapportait également que Trévor s'était retrouvé sur le trône parce que son père était le seul héritier mâle du grand roi Kasim, cela même s'il avait deux sœurs plus âgées que lui. De plus, Trévor était né de la seconde épouse du roi Kasim, un mariage qui avait été très court.

Toutefois, une aura de mystère planait autour de la famille royale. La question demeurerait toutefois entière : pour quelle raison attaquer le Ganthal ?

Le jeune prince retourna à la tente royale pour en discuter avec son père. Cette guerre inutile devait cacher quelque chose. Mika entra dans les quartiers privés du roi et s'inclina devant lui. Ondier lui fit signe d'approcher et lui demanda les nouvelles des blessés.

– Les deux capitaines qui ont été touchés hier seront bientôt debout, mais les quatorze soldats qui les accompagnaient ne seront pas en mesure de rejoindre le front tout de suite. L'un d'eux a été amputé d'une jambe et un autre a perdu un bras.

– Ce sont de bien mauvaises nouvelles, mon fils. Connais-tu le nombre de nos pertes de la semaine ?

– Oui, père. Nous avons perdu quatre-vingt-neuf hommes sur le front.

– Maudite guerre ! s'exclama le roi.

– Père, je réfléchissais et je me suis posé une question.

– Laquelle, mon fils ?

– Pourquoi cette guerre ? Nous n'avons rien qui puisse intéresser Trévor, puisqu'il dispose de tout le fer, le cuivre, l'argent et l'or dont il peut rêver. Nos cultures sont semblables aux siennes en valeur. Donc, la question est : que peut-il bien vouloir ?

– C'est une bonne question, mon fils. Assois-toi avec moi, nous devons réfléchir. Garde ! appela le roi.

Un grand homme à bourru à l'aspect quelconque entra dans la tente. Le roi lui ordonna d'aller chercher ses généraux sur-le-champ. L'homme partit en vitesse. Il revint quelques minutes plus tard avec le général Kali, le général Sylvin et le général en chef Éthan, le frère du roi Ondier. Les trois hommes dans la force de l'âge et à la carrure imposante prirent place.

Ondier les informa des questions que le prince se posait. Les généraux prirent le temps de réfléchir. Il était vrai que cette guerre qui s'éternisait devait bien avoir un motif. Éthan demanda aux généraux :

– Avons-nous réussi à faire des prisonniers ?

– Non, répondit le général Kali. Chaque soldat se donne la mort avant que nous puissions lui poser des questions.

– Ils ne se rendent pas lorsqu'ils se savent vaincus ? demanda le prince.

– Non, ils se battent jusqu'à la mort. S'ils ne sont pas tués par nos soldats, ils se donnent la mort. Aucun des soldats n'a survécu jusqu'à maintenant.

– Étrange comme comportement, dit le roi Ondier. Les lois de la guerre sont pourtant claires : un soldat qui se rend aura la vie sauve et sera gardé en tant que prisonnier jusqu'à la fin du conflit ou jusqu'à ce que des pourparlers soient entamés. Je ne comprends pas...

– Moi, je comprends, intervint Mika.

Tous levèrent les yeux sur le jeune prince érudit, ce qui eut pour effet de le mettre dans une situation où il devenait le centre d'attraction, chose à laquelle il ne s'était jamais habitué. Il déglutit, puis se lança.

– Père, je pense que les soldats se donnent la mort pour ne pas révéler la raison principale de cette guerre. Ils doivent savoir que nous les interrogerons sur certaines choses, comme les armes, les contingents dont dispose Trévor ; mais je ne crois pas que ce soit cela qui les pousse au suicide. Ils cachent quelque chose, et c'est justement ce qu'ils cachent qui pourrait nous expliquer la raison de cette guerre que tous s'entendent pour déclarer inutile.

– Majesté, dit le général Sylvin, il nous faut soit capturer un soldat ennemi et le faire parler, soit nous résoudre à envoyer un espion.

Le roi Ondier se leva et se mit à faire les cent pas dans la pièce, qui semblait rapetisser à mesure que le roi s'y déplaçait. De sa haute carrure, il semblait indestructible, ce qui était d'ailleurs son surnom ; mais la guerre qui durait depuis longtemps commençait à avoir raison de sa vigueur, et ses cheveux, autrefois noirs comme la nuit, commençaient à se strier de mèches blanches.

Pour la première fois de sa vie, Mika vit son père comme un homme normal, avec des préoccupations et des responsabilités que même les plus solides épaules auraient de la difficulté à assumer. Le roi se retourna vers Éthan et dit :

– Nous savons que nous ne capturerons jamais un soldat de Zythor vivant, c'est un fait ; donc, l'espion est la meilleure solution. Toutefois, nous devons prendre certaines précautions. Nous ne pouvons pas envoyer un soldat de Ganthal. Il serait trop facilement reconnaissable par l'ennemi puisqu'il les côtoie depuis des années. De plus, je suis persuadé que s'il était découvert, notre espion serait soumis à la torture. Il faut donc que ce soit quelqu'un de l'extérieur.

– Majesté, dit le général Kali, je pense que nous ne pouvons pas confier ce genre de mission à n'importe qui. Mais je suis d'accord avec vous, nous

ne pouvons pas envoyer un habitant de notre pays. Les gens, qu'ils soient soldats, paysans ou marchands, sont au courant de beaucoup trop de choses concernant nos troupes. Ce serait donner la partie trop facile à Trévor en cas de capture. Il nous faut un allié. Quelle nation accepterait de nous aider dans nos démarches ?

– Il faut penser que le pays qui nous soutiendra doit être un pays avec lequel nous avons de bonnes relations, sinon quelle raison aurait notre espion de nous aider... murmura Éthan, presque pour lui-même.

– Ou de ne pas nous trahir en cas de capture, lâcha Mika d'un ton incertain.

– Exactement, poursuivit le roi. Il faut que notre allié soit tenu par une promesse envers nous. Pas seulement par de bonnes relations.

– Majesté, dit le général Kali, n'aviez-vous pas promis la main de la princesse Illah au fils du général Théodore d'Ébal ?

– Oui, à la naissance de ma fille, mon épouse a, en effet, fait cette promesse à son frère le roi Onel, répondit le roi.

– Père, nous avons toujours eu de bonnes relations avec le royaume d'Ébal, commença Mika.

– Bien entendu, c'est le pays d'origine de ta mère ; mais où veux-tu en venir, Mika ?

– Nous avons notre nation alliée et notre prétexte pour une alliance solide. C'est le pays de mère. Alarik, le fils de Théodore, est un homme aguerri à l'art de la guerre et à toutes ses subtilités, selon les lettres que mère échange avec son frère.

– Je vois où tu veux en venir, mon fils, dit le roi en souriant.

Le roi sortit de la tente, suivi de près par Mika et les généraux. Ondier se rendit à l'infirmerie et demanda à rencontrer un des deux capitaines qui avaient été blessés.

Lorsqu'il arriva auprès de l'homme le plus en mesure de lui parler, le roi lui posa des questions à propos de l'ennemi. Des détails, tout ce qui pouvait être utile. Bien sûr, le roi demanderait à ses services de renseignements de

pallier certaines lacunes, mais il avait une bonne idée de ce dont il avait besoin à présent.

Puis, lorsqu'il revint à la tente royale, le roi disposait de suffisamment d'informations pour que son idée tienne la route. Du moins en ce qui avait trait à son espion. Les conversations reprirent de plus belle entre les généraux, lorsque le roi leur fit part de son idée.

– Messieurs, dit le roi, Alarik serait l'homme de la situation. Il a été formé comme il se doit. Toutefois, pour ne pas éveiller les soupçons de l'ennemi, nous devons faire venir ce jeune homme jusqu'à nous avec un prétexte, et quel meilleur prétexte qu'un mariage ? Le roi viendra très certainement assister au mariage de sa nièce avec un des meilleurs partis de son royaume. Nous pourrons alors lui expliquer de quoi il retourne.

– Majesté, je pense que je devrais me rendre moi-même au royaume d'Ébal pour expliquer au roi Onel les raisons de ce mariage précipité. Nous saurions tout de suite si nous pouvons compter sur lui et peut-être même sur son armée, déclara Éthan.

Le roi regarda son frère. Oui, bien entendu, Éthan avait raison. Il valait mieux que son frère aille en personne pour le représenter au royaume d'Ébal.

Cela permettrait de mettre en place les dispositions pour une alliance qui pourrait être salutaire aux deux royaumes.

Chaque pays disposait d'une puissante armée, mais mises ensemble, ces deux nations seraient beaucoup plus persuasives envers les armées de Trévor. Cela l'obligerait peut-être à reculer suffisamment pour que des pourparlers puissent être entamés. Le roi se tourna vers son frère.

– Je te félicite, mon frère, tu as eu une idée brillante.

– Majesté ! s'écria un colonel en entrant dans la tente royale. Les combats ont repris de plus belle, et le roi Trévor envoie plus de troupes qu'à son habitude. Nous sommes débordés, Majesté.

– Nous arrivons, colonel. Messieurs, nous reparlerons de cette brillante idée plus tard, mais pour l'instant, allons nous occuper de notre très cher

Trévor et de ses légions.

C'est sous le soleil de midi que le roi Ondier enfourcha son cheval et se dirigea en compagnie de ses généraux et de son fils vers la ligne de front, où une mêlée sanglante faisait rage.

Les soldats de Zythor débarquaient des bateaux en grand nombre. Ce fut ce qu'ils apportaient avec eux qui surprit le plus le roi Ondier. Les soldats débarquaient des trébuchets de petite taille, sur la plage, directement devant la palissade.

Les archers de Ganthal tentaient de leur mieux de stopper l'avancée de cette marée humaine, mais il y avait tellement de soldats qui arrivaient en même temps qu'il était impossible de tous les éliminer.

Le roi ordonna aux généraux de préparer la cavalerie. Si l'armée de Trévor devait franchir la palissade, elle ne devait pas aller plus loin. Lorsqu'il vit les trébuchets balancer des projectiles enflammés directement sur la palissade de bois, le roi sentit son sang quitter son visage.

Les archers qui se trouvaient en première ligne sur le rempart durent quitter leur poste en vitesse pour ne pas être brûlés vifs. La palissade, dont le bois était vieux et sec, s'enflamma en un rien de temps.

Les archers laissèrent la place à la cavalerie. Une fois la palissade en feu, les bataillons de Zythor débarquèrent des béliers taillés dans des arbres immenses et entreprirent de mettre à terre le mur de bois en feu.

Le roi Ondier somma les archers de mitrailler les porteurs de béliers de leurs flèches. Des centaines de projectiles furent lâchés dans les airs et touchèrent leurs cibles. Cela ralentit la progression des béliers, mais ne l'arrêta pas. Deux d'entre eux réussirent à mettre à terre la vieille palissade qui avait jusqu'alors tenu le coup.

Lorsque la palissade s'effondra, elle emporta avec elle une partie du mur qui ne brûlait pas encore. Une brèche s'ouvrit devant l'armée de Zythor. Les fantassins de l'ennemi s'y engouffrèrent en masse. La charge de la cavalerie de Ganthal fut sonnée.

Les soldats se battirent de toutes leurs forces. Des corps ensanglantés jonchèrent bien vite chaque centimètre carré de l'espace libéré par le mur effondré. Des bateaux, continuaient de débarquer des fantassins qui se lancèrent à l'assaut dans la brèche ouverte.

Les archers de Ganthal continuèrent d'envoyer des volées de flèches dans l'espoir de ralentir le flot ininterrompu de soldats qui débarquaient. Les généraux ordonnèrent à la cavalerie de ne pas dépasser la ligne faite par la palissade effondrée, pour éviter qu'ils ne soient empalés par une flèche.

La cavalerie dut céder la place aux fantassins de Ganthal, leurs chevaux ne pouvant plus avancer sans se blesser au milieu des corps. Ondier donna l'ordre à ses bataillons de fantassins de repousser l'ennemi jusqu'au fleuve Taïka, ce qu'ils firent dans un vacarme assourdissant. Les archers cessèrent de tirer pour ne pas abattre des soldats amis.

Au crépuscule, les soldats de Trévor reçurent l'ordre de battre en retraite. Les soldats de Ganthal les poursuivirent jusqu'à leurs navires. Puis les bateaux quittèrent la plage et le calme revint.

On fit le décompte des morts et des blessés. Heureusement pour l'armée de Ganthal, elle ne compta qu'une centaine de morts. Le camp ennemi en comptait dix fois plus. On empila les corps de l'armée de Zythor sur la plage, puis on les aspergea d'huile qui fut enflammée.

Ondier ordonna que la garde soit triplée sur la plage en attendant que la palissade soit reconstruite. Puis, il apprit que le général Sylvin comptait parmi les morts. Le roi ordonna que le corps soit ramené à Èrèmonta pour que la famille du défunt puisse lui rendre les derniers hommages. Puis, on installa des bûchers funéraires pour tous les autres soldats. C'est sous un ciel nocturne rougeoyant que les soldats morts pour leur patrie furent incinérés.

Le roi rendit un dernier hommage touchant à ses hommes, puis il rentra dans sa tente avec plus de détermination que jamais d'envoyer au Zythor un espion qui découvrirait les raisons nébuleuses de ce carnage.

CHAPITRE 3

La princesse Illah s'entraînait avec beaucoup d'ardeur sous un soleil de plomb. Ce petit bout de femme massacrait littéralement le mannequin de bois sur lequel elle donnait de plus en plus de coups d'épée.

Son maître d'armes habituel étant sur le champ de bataille, la princesse devait se contenter de s'entraîner avec le mannequin. Aucun soldat de la garde royale n'aurait osé s'entraîner avec la princesse, de peur de la blesser et de s'attirer les foudres de la reine par la suite.

Un jeune homme de grande taille et à la stature imposante rappelant celle du roi, s'approcha de la princesse lentement. Lorsqu'il fut à portée de voix, il cria :

– Princesse Illah, ne vaudrait-il pas mieux pour ce pauvre bout de bois que vous vous entraînerez avec quelqu'un d'autre ?

Elle ne cessa pas de frapper le mannequin, mais riposta à son interlocuteur :

– Je voudrais bien pouvoir m'entraîner avec un soldat de chair plutôt qu'avec cette chose de bois, mais aucun soldat ne veut se risquer à s'entraîner avec moi.

– Je me doute bien de la raison de ce refus.

– Oui, moi aussi, dit la princesse à bout de souffle lorsqu'elle cessa de frapper le mannequin. Ils ont peur de me faire mal et de se faire tancer par ma mère. Bande de poltrons !

Le jeune homme éclata de rire. Le visage de l'étranger ranima des souvenirs d'enfance chez la princesse et elle reconnut son interlocuteur.

– Édouard ? C'est bien toi ? s'écria-t-elle.

– Oui, princesse terreur, c'est bien moi.

La princesse se jeta au cou de celui qu'elle adorait : son plus cher ami, son cousin, le fils de son oncle Éthan, Édouard.

Il était parti avec l'armée faire ses classes dans le nord du pays depuis quelques années. Il en revenait transformé et avait même une cicatrice qui

lui barrait l'œil droit.

Illah le regarda dans les yeux et revit tous ses merveilleux souvenirs qu'ils avaient partagés ensemble. Elle lui prit la main et l'emmena s'asseoir sous un grand chêne. Puis elle le bombardait de questions :

– Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Comment était-ce, le Nord ? Qu'as-tu appris de nouveau ? Qu'est-ce qui est arrivé à ton œil ?

Le jeune homme leva les mains en demandant grâce devant le flot de questions, puis il dit en riant :

– Tu n'as pas changé, ma cousine, tu es toujours aussi curieuse et aussi directe. Je vais répondre à tes questions, mais seulement si tu acceptes un défi.

– De quel genre ?

– Je vois que tu as appris à manier l'épée de façon admirable, et puisque tu en as marre de te battre contre un mannequin de bois, je te propose un match amical contre moi. Si tu me bats, je réponds à tes questions, si je te bats, tu réponds aux miennes.

– D'accord, déclara la jeune femme trop heureuse de ce défi. Prépare-toi à souffrir, mon cousin ; ton père a été un maître très exigeant et il ne m'a pas laissé la moindre chance parce que j'étais une fille. J'attends la même chose de ta part.

– Tu ne veux pas que je te laisse une toute petite chance ? demanda Édouard.

– Non. Ton père m'a dit et répété pendant mes leçons qu'un ennemi qui se bat pour sa vie n'a qu'un seul objectif : prendre la vie de l'autre. Donc, je ne dois pas te laisser la moindre chance, et toi non plus. J'y tiens.

– D'accord, mais sache que je ne te ferai pas de mal, du moins pas volontairement...

– C'est parfait, je n'en attendais pas moins de ta part.

– Toutefois, princesse, nous allons prendre les épées d'entraînement. Je veux bien te donner une bonne raclée, mais si je devais te blesser sérieusement, c'est mon père qui me botterait les fesses...

– Je comprends, Édouard. Prends celle-là, lui dit la princesse en lui lançant une épée qui n'était pas aiguisée et dont le bout était arrondi. En garde, mon cousin ! Prépare-toi à défendre ton honneur.

– Avec plaisir, princesse terreur... dit le jeune homme taquin.

En entendant encore une fois le surnom que son cousin lui donnait lorsqu'ils étaient enfants, la jeune femme eut une toute petite hésitation, qui fut suffisante à Édouard pour l'attaquer sur son flanc droit, là où elle ne s'y attendait pas.

Elle para le coup à la dernière seconde et se concentra totalement sur celui qui se tenait devant elle. Elle commença par le jauger. Elle le testa pour trouver sa faiblesse et elle lui fit quelques feintes afin de voir jusqu'où il était prêt à aller.

Édouard était plus grand qu'elle d'un peu plus d'une tête, donc sa portée était très longue. Mais la jeune femme était rapide et petite, donc une cible difficile à attraper. Elle fit courir le jeune homme, le fit tourner, l'obligea à la poursuivre. La princesse était en excellente forme physique et elle avait du souffle. L'adrénaline lui donnait une vigueur extraordinaire. Édouard dut quelques fois reculer devant sa cousine. Il devait bien reconnaître qu'elle était très douée et qu'Éthan l'avait bien entraînée.

La jeune femme changea tout à coup son épée de main, ce qui changea aussi son jeu de pieds. Le jeune homme fut pris au dépourvu pendant un court instant. « Elle est ambidextre, d'accord... elle va être un peu plus coriace que prévu », se dit-il intérieurement. Illah se mit à faire tournoyer son épée au-dessus de sa tête à une vitesse vertigineuse. Édouard fit l'erreur de quitter la jeune femme des yeux pour regarder l'épée. Elle en profita pour lui envoyer un bon coup de pied à l'estomac, ce qui fit perdre l'équilibre au jeune homme. Mais il ne se laissa pas avoir si facilement. Il se remit d'aplomb juste au moment où la jeune femme envoyait son épée vers son cou. Il para l'attaque et la désarma. Le coup fut si puissant que l'épée de la princesse lui glissa des mains. Édouard posa sa lame sur la gorge de la jeune femme et lui dit :

– Vaincue, princesse terreur ?

– Oui, Édouard, tu m’as battue, dit-elle, déçue.

Le jeune homme fut tout de même galant. Il ramassa l’épée et la lui tendit en offrant son bras à la princesse. Ils retournèrent s’asseoir sous le vieux chêne, où ils passèrent l’après-midi à se raconter leur vie durant les dernières années.

La reine Iza-Mel avait assisté au combat entre sa fille et son neveu depuis la fenêtre de son bureau. Elle avait souri de fierté en voyant Illah envoyer un coup de pied au ventre du jeune homme. Elle avait bien failli vaincre son cousin, un si grand jeune homme. La reine était également très fière que sa fille ait bien pris la défaite. Un comportement digne d’une reine, se dit Iza-Mel.

Toutefois, la reine ne se faisait pas d’illusion : la princesse ne serait jamais reine de Ganthal, même si elle avait tout ce qu’il fallait pour remplir avec brio ces fonctions exigeantes. Et Iza-Mel devait reconnaître que sans l’intervention de la princesse, Lord Lebel ferait encore la pluie et le beau temps au conseil. Sa trahison n’aurait jamais été mise au jour.

La reine sourit en pensant que c’était son enfant qui avait réussi à clouer le bec à celui qui avait été pendant des années à l’origine de bien des conflits au conseil. Grâce au tempérament emporté de Illah, plus personne n’aurait peur de ce conseiller traître et couard.

Toutefois, la découverte de la trahison de Lord Lebel amenait un autre problème. Le code était clair quant à la sanction donnée pour le crime de haute trahison : la peine de mort. Iza-Mel devait informer le roi que le président du conseil avait été déchu de son titre et qu’il était accusé de crimes graves envers le royaume, mais elle devait le faire en catimini.

Si l’ennemi avait réussi à mettre la main sur un homme comme Lord Lebel, il devait y avoir d’autres espions. Iza-Mel devait faire attention à ce que la nouvelle de la mise en état d’arrestation du conseiller ne soit pas ébruitée, sinon Trévor saurait que son espion avait été pris. Les

informations détenues par Lord Lebel n'auraient après cela plus aucune valeur.

La reine demanda qu'on lui envoie Lord Korin des Services secrets. Elle avait besoin de savoir certaines choses et elle voulait lui demander quelques conseils.

Iza-Mel regarda par la fenêtre à nouveau. Sa fille était toujours assise sous le chêne avec son cousin et ils semblaient tous les deux en grande conversation. Cela rassura la reine : elle ne voulait pas que sa fille se sente mal d'avoir perdu son combat contre le jeune homme. Illah avait un caractère très vif et elle était très orgueilleuse. Une défaite aurait bien pu faire tomber l'atmosphère du château en entier sous le coup d'un orage caractériel de la princesse.

Des petits coups discrets frappés à la porte du bureau ramenèrent Iza-Mel à la réalité. Lord Korin entra dans la pièce de sa démarche féline et silencieuse. Il s'inclina devant la reine et prit place dans un fauteuil confortable devant le bureau. La reine lui offrit une tasse de thé, que le conseiller accepta, puis elle lui demanda :

– Lord Korin, dites-moi depuis combien de temps durait le manège de Lord Lebel et pourquoi vos services ne se sont aperçus de rien.

Le conseiller changea de position dans son fauteuil, signe traduisant que la question ne lui plaisait pas. Il y répondit tout de même.

– Majesté, nos services ont pour fonction d'espionner l'ennemi. Nous n'avons aucune raison de douter de la franchise d'un membre du conseil. Nous avons toujours tenu pour acquis que ceux qui étaient nommés conseillers étaient au-dessus de tout soupçon, surtout le président du conseil en personne.

– Je vois. Donc, vous avez été berné par un homme en qui nous avons tous entièrement confiance. J'ai été bernée, moi aussi, mais un point me trouble particulièrement, Lord Korin.

– Lequel, Majesté ?

– Lorsque Lord Castille a avoué la supercherie de Lord Lebel, on a dit que vous aviez été tous menacés de représailles sur vos familles. Pourquoi à ce moment-là n’avez-vous pas mis quelques-uns de vos espions sur le cas de Lord Lebel ?

– Je l’ai fait, Majesté. J’ai fait mon devoir, répondit le maître-espion avec conviction, irrité par les questions de la reine.

– Bien, et qu’avez-vous appris ? demanda la reine.

– Eh bien, Majesté, j’ai appris par mes agents de l’ombre que Lord Lebel avait des habitudes que je pourrais qualifier de singulières et qu’il rencontrait une personne mystérieuse dans une maison close du village de Ziro, tout près de la zone de guerre.

– Avez-vous identifié cette personne ?

– Non, Majesté. Malheureusement, mes agents ont seulement pu identifier la jeune femme avec qui Lord Lebel avait des entretiens privés. L’autre personne, qui était un homme, nous sommes convaincus de ne pas pouvoir l’identifier. Chaque fois qu’un de mes agents s’approchait suffisamment pour l’apercevoir, le mystérieux personnage s’en allait et disparaissait sans laisser de traces.

– Depuis le moment où vous avez mis vos espions sur la piste de Lord Lebel jusqu’au conseil où il a été démasqué, vous n’avez jamais identifié ce personnage mystère ?

– Non, Majesté, pour mon plus grand déplaisir, je dois le reconnaître. Je ne suis pas fier de mon échec, mais je ne cesserai pas de chercher.

La reine quitta son siège et retourna à la fenêtre pour réfléchir. La situation était encore plus complexe qu’elle ne le pensait. Si le mystérieux inconnu apprenait la disgrâce de Lord Lebel, que se passerait-il ? Il disparaîtrait et il serait impossible de connaître son identité. La reine reporta son attention sur Lord Korin qui n’avait pas bougé d’un poil, mais qui observait la reine de son œil scrutateur. Elle lui dit :

– Lord Korin, il faut trouver un moyen de prévenir le roi de la trahison de Lord Lebel, et ce, sans délai. Nous devons trouver une astuce discrète,

sinon le personnage que vous n'avez pas réussi à identifier va se volatiliser dans la nature, et nous ne saurons jamais qui il est.

– Pourquoi ne pas interroger Lord Lebel à ce sujet, Majesté ?

– Parce que vous croyez qu'il va nous le dire comme ça ?

– Non, Majesté, mais il existe des moyens de faire parler les gens...

– Non, non et non, Lord Korin, s'indigna la reine en se levant d'un bond. Le roi est le seul qui puisse ordonner qu'un interrogatoire soit fait sous la torture. Je ne peux me résoudre à faire cela en son nom.

– Majesté, vous devez savoir que plus vite nous ferons parler Lord Lebel, plus vite nous découvrirons l'identité de cet individu mystère et plus vite nous trouverons les autres espions, car je suis au regret de vous informer qu'il doit y en avoir d'autres.

– Je sais, Lord Korin, je suis parfaitement consciente de ce fait. Il nous faut donc connaître la personne mystère.

– En effet, Majesté. Que faisons-nous ?

– Interrogez Lord Lebel, mais de grâce, ne le torturez pas. S'il ne parle pas, nous aviserons. Je veux un rapport détaillé de tout ce qu'il vous dira.

– Oui, Majesté.

Lord Korin s'inclina devant la reine et quitta la pièce. Iza-Mel retourna à la fenêtre. Un sombre pressentiment croissait en elle. Des jours sombres s'annonçaient au Ganthal.

*

Lord Korin se rendit au cachot où il trouva Lord Lebel solidement attaché par des chaînes dans une cellule presque trop basse pour pouvoir se tenir debout et qui empestait l'urine.

Lord Lebel leva la tête pour voir qui était son visiteur et éclata de rire lorsqu'il reconnut le chef des Services secrets.

– Tiens, tiens, je me doutais bien que la reine ne me laisserait pas croupir ici bien longtemps, dit le prisonnier en souriant, dévoilant ses dents pourries.

– Détrompe-toi, mon cher, je ne suis pas ici pour te libérer.

– Alors pourquoi es-tu ici, Korin ?

– Tu le sais très bien ; donc, avant que je ne sois forcé d'utiliser des manières que je trouve indignes sur un homme qui ne peut même pas se défendre, peut-être accepteras-tu de répondre à mes questions ?

Lord Lebel rit de plus belle, d'un rire sadique et sans humour. Puis il regarda Lord Korin et dit :

– Tout ce que je sais, tu le sais aussi, j'en suis persuadé ; donc que dois-je savoir que tu ignores ?

– Qui est l'homme que tu rencontrais à Ziro ?

– Ooooooh ! Mais tu te trompes, ce n'est pas un homme que je voyais à Ziro, mais une charmante demoiselle...

– Arrête de te moquer de moi ! s'écria Lord Korin avec colère. Écoute-moi bien, Lebel, la reine pourrait te faire exécuter sur-le-champ et tu le sais très bien, donc ne me donne pas de motif de l'aider dans ses démarches...

– Tu n'en as pas besoin. Mais pour être tout à fait franc, je ne vois pas vraiment de qui tu parles, Korin.

– menteur ! Dis-moi ce que je veux savoir, sinon ce pourrait bien devenir une conversation beaucoup moins civilisée.

– Pff... des menaces ! Tu n'as pas le courage de faire cela. Ne perds pas ton temps avec moi. Je n'ai rien à te dire.

– Parfait, Lebel, comme tu voudras, tu vas regretter de ne pas m'avoir écouté. Tu aurais dû me parler tant que tu en avais la chance.

– C'est ça, pauvre petit imbécile, tu crois que tu sais tout, mais tu ne sais rien, rien de rien, cracha l'ancien conseiller. Il est trop tard pour vos petites manigances. Maintenant, le royaume de Ganthal est en perdition. Ce n'est qu'une question de temps avant que ce royaume de pacotille ne soit perdu. Si j'étais toi, je prendrais mes affaires et je filerais vite et très loin.

Korin s'en alla sans rien ajouter. Il devait aller faire son rapport à la reine. Elle le reçut dès qu'il en fit la demande, comme si elle l'attendait ; et, comme de fait, dès qu'il s'inclina devant elle, elle dit :

– Alors ?

Lord Korin relata fidèlement sa conversation avec Lord Lebel. La reine demeura songeuse pendant quelques minutes. Elle n'arrivait pas à se résigner à la torture pour faire parler le conseiller déchu. Toutefois, si le traître disait vrai et que le pays tout entier était menacé, n'avait-elle pas le devoir de tout faire pour le protéger ? On lui avait enseigné, lorsqu'elle était plus jeune, que la fin justifie les moyens dans des cas extrêmes.

– « Perdu », qu'entendait-il par là ? lui demanda-t-elle.

– Je n'en sais rien, Majesté.

– J'ai besoin de réfléchir pendant un moment, Lord Korin.

La reine tournait et retournait tout cela dans sa tête sans grand résultat.

Lord Korin ne bougeait pas et observait la reine. Il était un fin observateur, et la posture de la reine, cette manière de se ronger les ongles devant la fenêtre, cette imperceptible raideur au niveau de la nuque, la mèche de cheveux blonds qu'elle tortillait lorsqu'elle cessait de se ronger les ongles, tout en elle dénotait le dilemme intérieur qui la tenaillait.

Puis, après avoir jeté un dernier regard à l'extérieur où sa fille se trouvait toujours, elle déclara :

– En tant que reine d'une nation que nous disons être civilisée, je ne puis me résoudre à faire torturer un homme. Je suis désolée, Lord Korin, mais je ne peux pas. Le roi décidera du sort de Lord Lebel à son retour.

– Comme il vous plaira, Majesté. Toutefois, avec votre permission, j'aimerais retourner voir le prisonnier ; peut-être qu'il finira par dire quelque chose de suffisamment concret pour que je puisse m'en servir contre lui et contre l'individu mystère.

– Je vous accorde cela, conseiller, mais qu'il soit bien clair qu'aucun châtiment physique ne devra être administré au prisonnier, sauf si, par malheur, il devait tenter de s'échapper. Si cela devait arriver, je vous laisse juger des conséquences et des châtiments qui pourraient lui être administrés.

– Bien, Majesté, il sera fait selon vos désirs, dit Lord Korin en s'inclinant.

La reine retourna à sa fenêtre en se demandant qui serait le messager qui passerait parfaitement inaperçu pour rejoindre le roi sur le champ de bataille. Une question épineuse, qui restait sans réponse. Rien n'est jamais simple, à ce qu'il paraît.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 4

Illah rentra au château après une belle journée passée comme elle les aimait, en plein air, à faire ce qu'elle aimait, la bataille. De plus, son cousin si cher était revenu et il lui avait raconté en détail son entraînement intensif qui devait faire de lui un des meilleurs soldats de l'armée de Ganthal.

La princesse se remémorait tout ce que le jeune homme lui avait raconté. Les combats au corps à corps, sans arme, avec un simple couteau ou avec des épées, les excursions de survie dans la forêt verte, réputée être un vrai nid de la mort pour quiconque ne la connaissait pas. Il y avait aussi les enlèvements arrangés par les officiers pour éprouver les nerfs, les différents moyens de torture pour faire parler un homme et les moyens de leur résister.

C'est d'ailleurs pendant un de ces exercices qu'Édouard s'était retrouvé avec cette cicatrice au-dessus de l'œil droit. Il raconta à Illah qu'il avait eu la mauvaise idée de provoquer l'officier qui le torturait en le frappant sans arrêt. Il avait dit à cet officier que seuls les lâches frappaient sur un homme attaché et qui ne pouvait pas se défendre. L'officier serait devenu très en colère et aurait décidé de détacher Édouard, qui avait tenté de se sauver malgré la température hivernale, la neige et le fait qu'il n'eût que pour seul vêtement une chemise de lin. L'homme l'avait rattrapé alors qu'il entrait dans les bois et l'avait frappé avec la première chose qui lui était tombée sous la main, c'est-à-dire une lanière de cuir pour le harnachement des chevaux.

Édouard avait d'ailleurs faillit perdre son œil à cause de cet officier. Il avait été ramené d'urgence au campement d'instruction et soigné sur place. Le guérisseur avait réussi à sauver son œil, mais la cicatrice resterait à jamais gravée dans sa chair.

Malgré cette mésaventure, Édouard avait réussi son exercice, il n'avait pas parlé sous la torture et avait même réussi à s'échapper.

Il avait été ensuite instruit sur les faits d'armes historiques de la nation de Ganthal ainsi que de tout ce qui avait été trouvé sur les autres nations.

Après avoir passé trois années dans ce coin de pays très froid à étudier, Édouard avait reçu ses galons de soldat spécialisé en espionnage. Il rentrait maintenant chez lui.

Illah se demandait si elle serait capable de faire ce qu'Édouard avait fait. Si elle pourrait survivre dans le froid de l'hiver, dans une forêt qu'elle ne connaissait pas, ainsi que résister à la torture. Elle voulait croire que oui, mais si elle était honnête, elle croyait sincèrement que très peu de gens pouvaient réussir un tel exploit. Ce que son cousin lui avait raconté lui semblait tellement horrible et douloureux. Non, elle ne tiendrait pas. Elle aurait sûrement des cauchemars en raison de tout cela, mais même les cauchemars ne lui enlèveraient pas le bonheur d'avoir retrouvé son cousin.

La princesse prit la direction du bureau de sa mère. La reine l'accueillit avec son délicieux sourire dont elle seule avait le secret, puis elle l'invita à s'asseoir.

La jeune fille lui raconta sa journée, même si, de sa fenêtre, la reine avait suivi le déroulement des événements.

– Mère, je me suis battue contre Édouard à l'épée, et pendant une seconde, j'ai bien failli le vaincre.

– Je sais, je voyais très bien de ma fenêtre.

– Donc, vous avez aussi vu qu'Édouard a été encore une fois le plus fort, rougit la jeune fille.

– Oui, mais n'oublie pas qu'Édouard est un soldat qui a été formé à toutes les formes de combats. Et il te dépasse en poids et en hauteur. Tu lui as donné du fil à retordre et c'est très bien. Si tu l'avais battu, cela aurait voulu dire qu'Édouard n'avait pas été si bien entraîné, et il aurait dû repartir dans le nord pour reprendre son entraînement.

– C'est vrai ? Dans ce cas, je suis bien contente qu'il m'ait battue, mère ; après tout ce qu'il a enduré là-bas pour devenir un bon soldat, je ne vois pas comment il pourrait y retourner, surtout après s'être fait battre par une fille...

– Ne te sous-estime pas, Illah, tu lui as donné l’occasion de voir s’il était bien formé. Maintenant, il sait que même une femme peut être très difficile à combattre en combat singulier.

– Oui ! s’exclama la princesse. Il ne me verra plus juste comme une petite princesse délicate, mais comme une vraie combattante.

– Voilà ! Maintenant, il y a un sujet dont je voudrais m’entretenir avec toi, Illah.

– Oui, mère, dit sagement la jeune femme.

La reine se leva de son fauteuil et vint s’asseoir à côté de sa fille. Elle la regarda droit dans les yeux et lui dit :

– Je n’ai pas encore envoyé de messenger à ton père.

– Pourquoi, mère ? Vous ne voulez tout de même pas libérer Lord Lebel ?

– Non, non, bien sûr que non, mais je veux prendre la bonne décision.

– Je ne suis pas certaine de vous comprendre, dit Illah.

La reine n’était pas certaine de se comprendre elle-même, mais elle dit tout de même :

– Nous croyons qu’il y a d’autres espions dans le château.

– Quoi ? s’exclama la jeune femme en se levant d’un bond.

– J’ai eu une bonne conversation avec Lord Korin et il est du même avis. Il doit y avoir plus d’un espion dans notre entourage. Il ne reste qu’à espérer que cette ou ces personnes ne soient pas encore au courant de la mise en état d’arrestation de Lord Lebel.

– En effet, nous devons espérer... soupira Illah.

– Ce n’est pas tout, poursuivit la reine. Je n’ai pas encore envoyé le messenger pour ton père parce que je ne sais tout simplement pas qui envoyer.

– C’est à ce point, mère, que nous devons même nous méfier de nos gens les plus fidèles ?

– Oui, Illah. Nous en sommes là, malheureusement.

– Je vois...

– Illah, Lord Korin a eu un entretien avec Lord Lebel.

– Quel genre d’entretien ? s’inquiéta la princesse.

La reine relata à sa fille ce que Lord Korin lui avait raconté. Elle ne lui cacha pas que la décision de faire torturer le traître lui avait paru impossible à prendre. Si la princesse fut surprise par la tournure que prenaient les événements, elle n’en laissa rien paraître. La reine s’attendait à une tout autre réaction de la part de sa fille au tempérament fougueux.

À la place de la colère à laquelle elle s’attendait, Iza-Mel eut droit à un silence pesant. La princesse semblait perdue dans ses pensées, comme si elle prenait le temps de bien analyser la situation.

Illah n’en revenait pas de l’ampleur que prenait la trahison de Lord Lebel. Cet homme, en qui son père avait eu une confiance aveugle pendant tant d’années, s’était joué de lui ainsi que de la famille royale et du royaume tout entier. La princesse arrivait toutefois à la même conclusion que Lord Korin. Il fallait trouver un moyen expéditif pour faire parler le traître avant que sa connaissance mystère ne disparaisse dans la nature. Il fallait aussi trouver un messenger fiable pour annoncer la nouvelle de la trahison du conseiller Lebel au roi.

À ce moment précis, Illah eut une idée, folle peut-être mais tout de même mieux que rien. Elle lança, l’air de rien :

– Et si j’allais voir père sur le champ de bataille ? Personne ne trouverait à redire au fait que j’aie vu mon père.

La surprise prit tellement la reine au dépourvu qu’elle ne répondit pas tout de suite, ce qui donna le temps à Illah de poursuivre sur sa lancée :

– Édouard est de retour, il pourrait me servir d’escorte et, par la même occasion, voir son père, lui aussi. Aux yeux du monde, ce ne serait qu’une banale rencontre de famille...

– Non, dit la reine.

– Mère, c’est la meilleure solution et vous le savez très bien...

– J’ai dit non, Illah. Même si je dois reconnaître que c’est une bonne idée, la réponse est non. Tu n’iras pas sur le champ de bataille et Édouard non

plus. Il n'est pas prêt et il n'a pas reçu l'assentiment du roi et de son père pour son incorporation officielle dans les rangs de l'armée.

– Mais, mère... supplia la princesse.

La reine ne fléchit pas. Elle demeura de glace devant tous les arguments que sa fille lui apportait. Puis elle lui dit sur un ton autoritaire :

– Il est impossible que tu puisses te rendre sur le champ de bataille sans véritable escorte. Amener Édouard avec toi ne serait pas suffisant. Nous sommes en temps de guerre et tu es une princesse. Un membre de la famille royale ne peut pas se déplacer incognito. C'est impossible. Et le voyage jusqu'à la ligne de front prend des jours. Il faudrait que tu te déplaces avec une escorte complète, ce qui serait loin d'être discret. Nous ne voulons pas ameuter la population et encore moins l'ennemi. Si des yeux indiscrets te voient quitter le palais et prendre la direction du champ de bataille, on se doutera que quelque chose ne tourne pas rond. Nous ne pourrions donc plus nous servir de ce que Lord Lebel nous donnerait comme information, et le personnage mystère pourrait mettre les voiles sans être démasqué.

– Mère, quelle autre personne en qui vous avez totalement confiance pourrait aller jusqu'à père sans que cela ne soit remarqué ? Les seules personnes que vous dites être fiables sont soit des dignitaires, soit des membres de la famille...

– Il y aurait toujours Édouard que je pourrais envoyer seul ; mais il est un membre de la famille, donc s'il est reconnu, nous ne sommes pas plus avancés...

– Mère, je pourrais me déguiser et me rendre là-bas. Vous savez très bien que je peux le faire et que je suis capable de me défendre...

– Non et non, Illah ! s'écria la reine en frappant son bureau du plat de la main. Tu n'iras pas là-bas. Même si tu ne te faisais pas remarquer pendant le voyage, ton absence au château serait, elle, bien trop voyante ; et souviens-toi que même à l'intérieur des murs du palais, il y a peut-être encore un traître qui nous observe.

– D'accord, mère. Je n'irai pas. Mais votre problème reste entier. Vous devez prévenir père qu'il doit revenir au plus vite.

– Je sais, ma fille. Je réfléchis à cela depuis des heures. Je vais attendre quelques jours pour voir si Lord Korin arrive à faire parler Lord Lebel. S'il n'y arrive pas, je prendrai une décision.

– Bien, mère, il sera fait selon votre volonté, dit la princesse.

La reine embrassa sa fille et l'envoya faire un brin de toilette dans ses appartements.

Illah fila aussi vite qu'elle le put vers ses quartiers. Elle se changea en vitesse et alla trouver son cousin. Elle avait eu une idée, mais elle devait d'abord obtenir la coopération d'Édouard avant de mettre son plan à exécution.

La reine aurait son messenger et plus vite qu'elle ne le pensait, seulement elle ne le savait pas encore et l'apprendrait une fois que tout serait fait et qu'elle se retrouverait devant le fait accompli.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 5

Le roi Ondier fut réveillé par un branle-bas de combat de tous les diables. Depuis deux jours, les soldats de Zythor ne s'étaient pas manifestés. Mais avec ce boucan, il devait bien se passer quelque chose.

Le roi avait profité de cette accalmie pour faire rebâtir la palissade effondrée. Mais cette fois, il ne voulait pas donner de chance à l'ennemi. Il avait demandé qu'on aille chercher des gens dans les villages alentour, puis avait ordonné qu'on trouve de grosses pierres.

La vieille palissade de bois avait fait son temps, le roi en avait eu la douloureuse évidence devant lui. Il avait donc décidé de profiter du répit dans les combats pour la faire reconstruire en bordure du fleuve ; mais cette fois, il la voulait solide et impossible à faire brûler.

Le bruit infernal qui avait tiré le monarque du sommeil était causé par les charrettes de pierres que les habitants apportaient avec du mortier et des bras pour que tout soit construit le plus vite possible.

Ondier enfila prestement son uniforme et sortit de sa tente. Mika était assis sur un petit banc de bois devant la porte et taillait méticuleusement le bout d'un long bâton.

Le roi regarda le travail de son fils avec intérêt pendant un moment, puis lui demanda :

– Que fais-tu avec ce bout de bois ?

– Une lance.

– Mais nous avons des archers avec des flèches, et nous avons des épées, à quoi pourrait bien te servir une lance de bois ?

– Je vais vous expliquer. Durant le combat, j'ai constaté que nos flèches n'avaient pas atteint leur cible comme nous aurions eu besoin qu'elles le fassent, parce qu'elles sont trop légères et ont une portée très courte. En fait, les flèches ont la portée que le bras de l'homme qui tient l'arc leur donne, rien de plus. C'est pour ça que nous ne pouvions pas franchir la

ligne de la palissade sans risquer d'être empalés, et ce, même si les archers étaient juste derrière nous. Est-ce que vous me suivez, père ?

– Euh, oui... je crois. Continue, s'il te plaît.

– D'accord. J'ai remarqué que nos flèches se fichent au hasard, peu importe où, que ce soit dans la terre, sur un bouclier ou dans le corps d'un homme. Je me suis dit qu'il nous faudrait une arme qui toucherait l'ennemi à coup sûr, comme dans un combat au corps à corps, sans nous exposer comme nous devons le faire lorsque nous combattons à l'épée.

– Comme les soldats ennemis ont fait avec les trébuchets, tu veux dire, une attaque sans risque, mais qui fait de gros dégâts.

– Exactement, père. Nos archers sont bien entraînés, ils visent bien, mais ils doivent être en première ligne sur les remparts, donc ils se retrouvent très exposés et doivent fuir dès que la situation devient dangereuse, ce qui nous prive de leur couverture pendant une attaque.

– En effet, mais que pouvons-nous y faire ? demanda le roi.

– Justement, père, j'ai eu une idée, dit malicieusement le prince.

Le roi regarda son fils d'un œil méfiant. Mika avait toujours de drôles d'idées. Il était très érudit, avait lu beaucoup de livres, beaucoup trop.

Le roi commençait à se demander ce que le prince avait derrière la tête. Le jeune homme ne remarqua pas l'expression de méfiance sur les traits de son père, il ne le regarda même pas. Il se leva et se dirigea vers les arbres, près de la tente royale. Puis, il fit subtilement signe à son père de le suivre, mine de rien, comme pour cacher quelque chose.

Ondier suivit son fils de mauvaise grâce en se demandant à quoi rimaient toutes ces cachotteries. Ils marchèrent sur un sentier qui s'enfonçait profondément dans les bois. Lorsqu'ils franchirent les bosquets qui dissimulaient une vaste clairière, le roi comprit.

Devant lui se trouvait un des trébuchets que l'ennemi avait laissés sur la plage au moment où il avait pris la fuite. Ce n'était pas un trébuchet très grand et sa portée était limitée. Ce qui sidéra le roi fut les changements que le prince avait apportés à l'invention.

Le trébuchet fonctionnait grâce à un contrepoids qui permettait de viser assez précisément l'endroit que l'on voulait atteindre. Le prince avait modifié le fonctionnement du trébuchet pour en faire une catapulte qui, au lieu de se servir d'un contrepoids, se servait de la tension d'un câble tendu pour lancer un projectile effilé.

Le roi connaissait bien cette arme pour en avoir déjà utilisé par le passé, mais le fonctionnement de cette nouvelle arme se différenciait de tout ce qu'il connaissait.

La nouvelle arme pouvait projeter une dizaine de lances à la fois et en ligne droite, comme un lance-pierre. Et la portée de frappe ne dépendait plus de la force d'un homme, mais seulement de la tension à mettre sur la corde. Donc, on pouvait en un seul coup, envoyer en même temps une dizaine de lances de la longueur d'un homme et sans exposer les soldats à l'ennemi.

Le roi était sidéré. Son petit garçon si brillant venait de mettre au point une arme qui compliquerait la tâche de l'armée de Zythor avec efficacité, et cela avant même que les soldats soient à portée des archers.

Mika inséra une dizaine de lances dans le compartiment prévu à cet effet, puis trois soldats commencèrent à tirer sur la corde pour la mettre sous tension. Une fois la corde bien tendue, le prince donna l'ordre de tout lâcher. Les projectiles filèrent en ligne droite avant de se ficher dans le tronc d'un arbre centenaire. Les dix projectiles avaient parcouru une distance équivalente à la moitié de la largeur du fleuve Taïka, là où il était le moins large, ce qui était absolument incroyable.

Le roi Ondier alla constater de lui-même les dégâts. Il dut marcher un bon moment avant d'atteindre le lieu d'impact. Le tronc solide de l'arbre avait été transpercé très profondément. Lorsque les hommes accompagnant le roi réussirent enfin à retirer les lances, le roi fit glisser son bras jusqu'au coude dans le trou avant d'en toucher le fond. Il ressortit sa main, puis regarda la distance à laquelle l'arme était installée, puis il regarda à nouveau dans le trou de l'arbre. Finalement, après un silence qui sembla au prince durer une

éternité, le roi éclata de rire et il serra son fils dans ses bras presque assez fort pour lui rompre les os. Puis il dit à tous les soldats présents :

– Mon fils a trouvé une solution à un très gros problème, messieurs. Cette fois je crois que la balance va pencher de notre côté. Mika ?

– Oui, père ?

– J’aimerais savoir de combien de ces engins peux-tu disposer d’ici à la fin de la construction de la nouvelle muraille.

– Je ne sais pas, père, nous en avons quatre comme celui-là, que nous avons ramassés sur la plage et modifiés. Je pourrais peut-être en faire fabriquer six de plus si je pouvais disposer des hommes nécessaires, ainsi que d’un bon chef de chantier.

– Parfait. Trouve l’homme qui pourrait le faire et confie-lui la tâche. Prends aussi tous les hommes dont tu as besoin. Je te félicite, mon fils. Tu viens de retirer une énorme épine du pied de ton père.

Le prince baissa humblement la tête devant les compliments que lui faisait le roi. Puis, une fois qu’il fut reparti, Mika alla chercher le capitaine Ronald. Le prince le connaissait depuis des années et il savait que le capitaine était l’homme de la situation. Il avait été un architecte de premier plan, mais la guerre avait changé le cours des choses. Mika savait qu’il pouvait remettre ses idées entre les mains de cet homme et qu’il saurait quoi en faire.

Le capitaine Ronald trouva l’idée du prince très ingénieuse et il comprit très vite que la nouvelle muraille devrait être adaptée pour l’invention du prince. Dans l’ensemble, le projet semblait faisable en autant que les soldats de Zythor ne traversent pas le fleuve dans les prochains jours.

Mika laissa donc le capitaine avec cela sur les bras, puis il alla rejoindre son père et les généraux qui devaient se réunir sur le coup de midi, pour établir une nouvelle stratégie.

Dans la tente royale, les généraux et le roi parlaient de la nouvelle arme que Mika avait créée. Les généraux semblaient très enthousiasmés par cet engin qui permettrait de causer beaucoup de dégâts à l’ennemi. Tant que

personne de Zythor ne connaîtrait l'existence de cette invention, cela leur donnait une petite longueur d'avance et leur permettait de disposer d'un effet de surprise.

Le roi ramena la conversation à d'autres sujets en déclarant :

– Je rentre au palais.

Le général Kali fut le plus surpris, puisqu'il s'attendait qu'avec la nouvelle arme, le roi déciderait de tenir tête encore un peu à Trévor avant de l'attaquer à son tour. Toutefois, le roi Ondier avait d'autres projets qu'il expliqua de ce fait au général Kali.

– Mon cher général, je vous remets le commandement des soldats qui se trouvent ici. Je dois pour ma part retourner au palais où je dois annoncer à ma fille qu'elle doit se marier. Vous connaissez suffisamment bien la princesse pour savoir que c'est une autre guerre qui se prépare. Je vous laisse celle d'ici et moi, j'en entreprends une autre plus... disons plus pénible. J'emmène avec moi le général Éthan. Mika, tu resteras avec le général Kali. Tu dois apprendre à te débrouiller par toi-même et je sais que tu en es capable. De plus, il serait injuste de te priver de voir les résultats de cette nouvelle arme que tu as mise au point. Je te ferai rentrer pour les noces de ta sœur, comme il se doit.

– Oui, père, votre confiance en moi me touche. Merci. J'espère que j'aurai de bonnes nouvelles à vous apprendre lorsque nous nous reverrons.

– Je l'espère aussi, mon fils, dit le roi.

– Majesté, si vous le permettez, je dois vous demander de nommer un autre général qui me secondera dans ma tâche. Le général Sylvin n'étant plus là, ma tâche pourrait devenir très lourd et si, par malheur, il devait m'arriver quelque chose, il faudrait une personne digne de confiance pour prendre la relève.

– Évidemment, mon cher général Kali. Auriez-vous quelqu'un à me suggérer ?

– En effet, Majesté.

– De qui s'agit-il ? s'enquit le roi.

– Du colonel Adrian. Il a été de toutes les campagnes depuis que la guerre contre le Zythor est commencée. Il s’est montré d’une grande capacité d’adaptation et c’est un fin tacticien. J’ai entièrement confiance en lui.

– Eh bien, avant que je mette le pied à l’étrier pour rentrer chez moi et revoir ma très chère épouse, je vous demanderais, général Kali, de m’amener ce colonel, que je puisse lui remettre ses galons.

– Oui, Majesté, il sera fait selon vos ordres, dit le général en quittant la tente du roi.

– Bien, très bien.

Le roi se leva et se rendit à son bureau. Il ouvrit un grand tiroir et en sortit une bouteille de vin. Mika leva un sourcil devant cette bouteille que son père venait de faire apparaître.

Ondier ne buvait pratiquement jamais, sauf dans les grandes occasions, et le prince se demandait ce que son père tenait tant à fêter. Le roi remplit lui-même les verres, en tendit un à chaque personne présente, même au prince, puis il leva le sien et dit :

– Au Ganthal, que l’avenir nous soit meilleur !

– Au Ganthal ! scandèrent les hommes à l’unisson.

Lorsque tous eurent terminé leur verre, le roi Ondier en profita pour dire à son fils :

– Je pars avec ton oncle pour qu’il puisse aller chercher Alarik à Ébal. Pendant ce temps, je vais voir ta mère et ta sœur pour leur expliquer la situation. Je te laisse ici, mon fils, pour que tu puisses être mes yeux et mes oreilles. Je ne suis pas certain que Trévor n’a pas placé quelques espions parmi les paysans des environs. Nous devons être prudents.

– Je comprends, père. Je resterai. J’en suis d’ailleurs très content.

– Tant mieux, mon fils, tu m’en vois ravi. Je ne suis pas certain, par contre, que ta sœur va être aussi heureuse lorsqu’elle va apprendre qu’elle doit se marier...

– Non, répondit le prince, je ne crois pas qu’elle trouve cela très amusant, mais j’espère que tout se passera bien.

Éthan éclata de rire. Le roi se retourna vers lui avec un regard sévère, ce qui eut pour effet d'arrêter net cet éclat de jovialité en faisant étouffer le frère du roi. Il devint très rouge puis, finalement, reprit son souffle en tentant de cacher son amusement face à la situation dans laquelle le roi allait se retrouver.

Ondier, lui, ne riait pas. Il savait qu'Illah ne lui donnerait pas la partie facile. Mika, de son côté, demeurait neutre. Il adorait sa sœur et il la connaissait suffisamment bien pour savoir ce qui allait se produire.

Illah n'était pas de celles que l'on peut forcer à faire quelque chose qu'elles ne veulent pas faire. Dans le cas présent, il faudrait beaucoup de doigté et de persuasion pour la convaincre d'épouser un homme qu'elle ne connaissait pas, dont elle n'était pas amoureuse, et cela, pour le bien de son pays.

Mika plaignait le pauvre Alarik. Si ce jeune homme s'attendait à trouver une jeune fille douce et aimable qui ferait son devoir sans rechigner, il allait avoir une surprise de taille. Le prince savait que la partie ne serait pas facile, mais il espérait qu'en fin de compte, sa sœur ferait ce qui était le mieux pour sa patrie, même si cela voulait dire épouser un étranger.

CHAPITRE 6

Illah trouva son cousin à l'écurie. Il était en train de brosser son cheval. Elle lui envoya une poignée de foin pour qu'il la remarque et lui fit signe de la suivre.

Édouard était curieux de nature, mais lorsque sa cousine faisait des cachotteries, ce n'était jamais bon signe. Lorsqu'ils étaient enfants, ils avaient été punis plus d'une fois pour des idées que la princesse avait eues et qui avaient mal tourné.

Maintenant qu'ils étaient adultes, les idées de la princesse pourraient avoir de bien plus lourdes conséquences qu'une fessée ou aller dormir sans manger.

Illah filait vers la maison du forgeron à la course. Édouard dut courir pour la rattraper. Ils entrèrent dans la forge qui se trouvait juste à côté. Illah regarda pour voir si le forgeron était dans les parages, puis poussa son cousin au fond de l'échoppe. Puis elle lui demanda avec un air de défi :

– Es-tu un bon soldat ?

Le jeune homme fut pris au dépourvu par la question. Puis, en bombant fièrement le torse, il répondit :

– Oui, princesse, je suis un très bon soldat.

– Bien, soldat, dans ce cas, tu vas m'aider.

– À faire quoi ? se demanda Édouard, méfiant.

– À aider ma mère, mon père et le royaume, dit solennellement la princesse.

– Hein ? Oh, du calme, Illah ! Dans quoi veux-tu m'embarquer encore cette fois ?

– Eh bien, il me faut une raison pour sortir du palais et m'en éloigner pour quelques jours.

– Pourquoi ?

– C'est une très longue histoire, mais disons que si je ne vais pas rejoindre mon père très vite, nous allons peut-être avoir de gros problèmes.

– D'accord. De quel genre de problèmes est-ce que l'on parle ?

La princesse résuma la situation complexe dans laquelle sa mère se trouvait. Elle lui parla des raisons de la mise au cachot de Lord Lebel ainsi que de l'individu mystère que le traître rencontrait. Puis, elle lui parla de la possibilité qu'il y ait d'autres espions dans le palais.

Édouard écouta attentivement tout ce que la princesse lui racontait. En tant que militaire, même s'il n'avait pas encore l'assentiment royal, Édouard prenait très à cœur ce que la princesse lui racontait. La possibilité que le royaume se retrouve en danger parce qu'un homme haut placé avait trahi sa terre natale lui donnait la nausée.

Le jeune homme avait été éduqué par des gens qui lui avaient enseigné les principes et les valeurs nobles d'un homme envers son pays, et le simple fait de trahir la confiance des dirigeants de ce pays était pour lui le plus grand crime qui soit.

La princesse expliqua aussi que la reine ne pouvait pas se contraindre à faire parler le lord sous la torture. Il fallait que le roi revienne pour que l'ordre de faire parler le conseiller par tous les moyens possibles soit donné. De plus, il fallait que l'homme soit jugé rapidement avant que l'ennemi soit mis au courant des dissensions parmi les dirigeants du royaume.

Édouard comprenait les raisons de la princesse, mieux encore, il l'encourageait dans sa démarche. Il fallait impérativement faire rentrer le roi.

Illah dévoila son plan à Édouard qui trouva cela brillant. Puis il poussa la princesse à aller voir la reine. Le prétexte que la princesse avait trouvé était ingénieux, mais il fallait que la reine donne son accord, sans se douter que sa fille ne ferait pas ce qu'elle prétendait vouloir faire.

Illah se rendit au bureau de sa mère et demanda à être reçue. La reine la fit entrer, puis lui dit d'un ton impatient :

– J'espère que tu ne viens pas me demander à nouveau d'aller rejoindre ton père, car je n'ai pas changé d'idée, Illah, ma réponse est toujours non.

– Je m'en doutais, mère. En fait, je suis venue pour une tout autre raison.

– Je t’écoute.

– Mère, je pense que j’ai besoin d’un petit changement d’air. C’est la saison des récoltes. Chaque année, je me suis rendue au moulin pour rencontrer les paysans et voir l’état des cultures. Ce serait donc une bonne occasion de pouvoir sortir du palais et d’apporter aux paysans un peu de réconfort pendant cette période difficile. Je pourrais emporter en même temps quelques remèdes et des articles de première nécessité que le peuple ne trouve que trop rarement dans les villages avoisinants. Et si, par le plus grand des hasards, on me voit quitter le palais avec mon escorte, eh bien, on verra que je pars avec des vivres et des denrées pour le peuple, comme je le fais depuis des années. Je pense, mère, qu’il serait plus suspect que je ne respecte pas la tradition que vous avez instaurée.

La reine ne répondit pas tout de suite. Elle n’était pas dupe. Elle sentait bien que sa fille ne lui disait pas tout. Toutefois, elle devait bien se rendre à l’évidence des arguments qui lui étaient présentés.

Si quelqu’un observait les allées et venues du palais pour le compte de l’ennemi, il serait risqué de changer les habitudes de la famille royale. Cette guerre qui durait depuis une décennie n’avait jamais empêché la reine et sa fille de rendre leur visite annuelle aux paysans.

Iza-Mel se retrouvait une fois de plus devant un dilemme. Elle ne pouvait pas accompagner sa fille pour visiter le peuple. Elle devait rester au palais, puisque le roi n’y était pas ; mais Illah avait raison, elle pourrait se faire accompagner par Édouard et apporter aux paysans ce qui devait commencer à leur manquer. La reine fit taire la petite voix qui lui disait qu’il y avait quelque chose qui clochait et dit à sa fille :

– D’accord, Illah. Je t’accorde la permission de partir pour le moulin, mais tu seras escortée comme à l’habitude par des soldats et Édouard sera ton compagnon de voyage, puisque je ne peux malheureusement pas moi-même y aller avec toi. Toutefois, je pose certaines conditions à ce voyage.

– Lesquelles, mère ? demanda innocemment la princesse.

– Je veux que tu sois rentrée avant que la lune ne soit pleine. Cela te laisse suffisamment de temps pour faire le voyage aller et retour et pour aller voir les paysans. Je n’accepterai aucun retard. Sois certaine, ma fille, que si tu devais te jouer de moi et te rendre ailleurs qu’au moulin, je te ferais enfermer dans ta chambre pour des mois et, bien entendu, tu devrais mettre un terme définitif à ton entraînement.

La princesse sentit une boule se former au fond de sa gorge. Elle savait qu’elle n’obéirait pas à sa mère. Elle devait donc s’attendre à ce que les conséquences de ses actes amènent la reine à faire ce qu’elle venait de lui énumérer. La perte de sa liberté et la possibilité de ne plus pouvoir s’entraîner lui pesaient, mais elle n’avait pas le choix. Elle devait se rendre sur le champ de bataille pour voir son père. Lorsque Iza-Mel verrait le roi revenir, elle pardonnerait sûrement à sa fille.

La reine se méfiait du petit air candide d’Illah, car cela ne lui ressemblait pas du tout. C’est pour cela qu’elle avait posé des conditions aussi sévères. Iza-Mel connaissait bien sa fille ; elle savait que son entraînement était très important pour elle. La reine s’assurait ainsi de l’obéissance totale de son enfant. Elle prit la main de la princesse dans la sienne et lui dit :

– Je vais donner les ordres pour que tu puisses partir dès demain matin avec tout le chargement dont tu auras besoin. J’aimerais que tu m’envoies Édouard. J’ai quelques petites choses à lui demander avant que tu quittes le palais avec lui.

– Oui, mère, je vais le chercher immédiatement.

La reine regarda la princesse sortir calmement de son bureau. Ce qu’elle ne vit pas ensuite, c’est Illah qui courait dans les couloirs à en perdre haleine. Elle devait trouver Édouard avant que sa mère change d’idée.

La princesse trouva son cousin à l’écurie où il terminait les soins à donner à son cheval. Elle lui dit :

– Tu dois aller voir ma mère.

– Quand ? demanda le jeune homme.

– Maintenant. Elle m’a accordé le droit d’aller au moulin, mais je dois avoir une escorte de soldats et tu dois m’accompagner.

– C’est ce qui était prévu, non ?

– Oui, mais elle a posé des conditions. Nous devons être de retour avant la pleine lune, sinon je vais être punie, sévèrement.

– D’accord. Est-ce que la reine t’a dit la raison pour laquelle elle voulait me voir ?

– Non, mais tu dois y aller maintenant. Dépêche-toi avant qu’elle change d’idée ou qu’elle se doute de quelque chose. Allez, vite !

Édouard fila en direction du palais. Il ne prit pas la peine de se changer avant d’aller voir la reine, même si ses vêtements empestaient le cheval. La reine le reçut immédiatement. Elle lui désigna un siège, puis alla s’asseoir derrière son bureau. Le regard qu’elle posa sur le jeune homme lui donna une crampe à l’estomac. La reine avait une expression tellement sévère sur le visage qu’Édouard se demandait s’il n’était pas revenu à l’âge de dix ans et s’il allait se faire sermonner pour une bêtise quelconque.

Iza-Mel prit le temps de laisser le jeune homme mariner un peu. Elle adorait cet enfant, mais elle savait qu’il se laissait facilement manipuler par Illah, et cela pouvait avoir des conséquences importantes dans la situation présente. Elle dit au jeune sur un ton autoritaire :

– Illah va partir pour le moulin pour les récoltes. Tu vas l’accompagner, puisque je ne peux le faire moi-même.

– Oui, Majesté, acquiesça le jeune homme mal à l’aise.

– Toutefois, Édouard, je veux que tu saches que je ne suis pas dupe. Je sais qu’Illah a quelque chose derrière la tête.

– Majesté ? Je ne suis pas certain de vous suivre.

– Ne fais pas l’imbécile, Édouard ! Ma fille est intelligente et elle sait très bien comment parvenir à ses fins. Je sais qu’elle veut aller rejoindre son père sur le front. Cette petite mascarade qu’elle m’a présentée avec comme prétexte d’aller voir les paysans n’est qu’une excuse. C’est pourquoi je ferai doubler son escorte habituelle.

– Bien, Majesté, dit le jeune de moins en moins à l’aise.

– De plus, je tiens à ce que tu saches que si, par malheur, ma fille devait te filer entre les doigts et se rendre sur le champ de bataille, je t’en tiendrais pour personnellement responsable.

– Oui, Majesté, répondit le jeune homme en baissant la tête.

– Les conséquences pour une telle désobéissance de ta part seraient très graves. Je veux que tu en sois conscient. Si ma fille devait ne pas être rentrée à la pleine lune ou si elle devait filer en douce, je me verrais dans l’obligation de te bannir de l’armée de Ganthal. Tu tomberais en disgrâce. Tous tes privilèges te seraient retirés et il ne te resterait qu’à devenir un paysan, dans le meilleur des cas...

– Et dans le pire des cas, Majesté, que m’arriverait-il ?

– Eh bien, tu serais condamné à l’exil. Il te serait défendu de remettre les pieds dans ce royaume.

Le jeune homme sentit tout son sang quitter son visage. Il n’avait jamais pensé que la reine pouvait se montrer aussi sévère envers lui.

Les manigances de la princesse prenaient une tournure très dangereuse. Il savait très bien que la princesse ne se contenterait pas d’aller voir les paysans.

Édouard avait travaillé très fort pour devenir soldat. Il avait sacrifié beaucoup de choses pour arriver là où il en était. Il ne voulait pas tout perdre parce que la princesse avait décidé de passer outre les ordres de la reine. Toutefois, le jeune homme savait que la princesse avait de bonnes intentions et que même si les conséquences pouvaient être désastreuses, il fallait prévenir le roi de ce qui se passait au château, et vite.

Édouard s’inclina devant la reine et dit d’une voix mal assurée :

– Ne vous inquiétez pas, Majesté, la princesse sera entre de bonnes mains. Je ferai ce que vous me demandez.

– Bien, je n’en attendais pas moins de ta part.

Le jeune homme quitta la reine plus perturbé qu’il ne s’y attendait. Iza-Mel l’avait pris au dépourvu et avait fait jouer une corde sensible en le

menaçant de pareilles représailles. Au début, ce qui lui avait semblé être la chose à faire pour le bien de son pays, lui semblait maintenant dérisoire en comparaison des conséquences auxquelles il s'exposait.

Lorsqu'il retrouva Illah aux écuries et qu'il lui relata sa conversation avec la reine, la princesse se montra outragée devant la sévérité de sa mère. Elle dit d'une voix indignée :

– Elle ne peut pas te bannir. Cela impliquerait bien trop de conséquences au niveau politique, et père ne la laisserait pas faire.

– Je n'en suis pas si sûre, Illah. Es-tu bien certaine que tu veux aller rejoindre le roi ? Si nous ne réussissons pas à le trouver ou si nous avons des ennuis, nous serons alors dans le pétrin, toi comme moi.

– Es-tu en train de douter du bien-fondé de notre objectif, Édouard ? Douterais-tu un seul instant que ce soit la chose à faire que de ramener mon père ici pour savoir ce que Lord Lebel cache et qu'il soit jugé pour son crime ?

– Non, je ne doute pas que ce soit la chose à faire. Seulement, je ne pensais pas que les conséquences pourraient être aussi... dévastatrices. Ta mère ne plaisantait pas, Illah, je pourrais ne jamais être soldat, je pourrais me retrouver en disgrâce. Je sais que, pour toi, cela ne veut rien dire, mais sache que si je me retrouve dans cette situation, cela entachera toute ma famille, mon père le premier.

– Je pense que c'était du bluff. Elle sait très bien qu'elle ne pourrait pas mettre ses menaces à exécution, puisque les conséquences seraient bien trop grandes en ce moment. Elle voulait seulement te faire peur pour que tu te montres obéissant et que tu me tiennes la bride serrée...

– J'espère que tu as raison. Je le souhaite de tout mon cœur. Je ne me pardonnerais pas de décevoir mon père, pas avec tous les espoirs qu'il fonde sur moi.

– Ne t'inquiète pas, tout va bien aller, mais nous avons un autre problème.

– Lequel ?

– La garde qui servira d’escorte. Tu m’as dit qu’elle serait doublée. Normalement, lorsque je me rendais au moulin, ma mère ne me mettait que quatre soldats sur le dos ; si elle les double, comment allons-nous faire pour nous sauver ?

– Je ne pense pas que cela soit un problème. Je sais très bien me dissimuler et me sauver en douce. Tu n’auras qu’à me suivre. Ce n’est qu’un détail mineur.

– D’accord, si tu le dis, maugréa la princesse qui se disait que ce ne serait tout de même pas aussi facile que son cousin le laissait entendre.

Au palais, la reine avait donné des consignes pour la préparation du voyage de la princesse. Rien ne devait être laissé au hasard, c’est pourquoi, lorsque les malles d’Illah furent préparées, la reine demanda qu’on lui donne les vêtements d’entraînement de la princesse ainsi que tout ce qui pourrait lui être utile pour une escapade en solitaire. Il valait mieux prévenir que guérir.

La princesse quitterait le palais à la première heure le lendemain matin. Sa dame de compagnie, Alia, l’accompagnerait, ce qui ferait une paire d’yeux supplémentaire pour surveiller sa fille.

La reine avait aussi ordonné que la garde qui accompagnerait Illah soit doublée, mais ce qu’elle n’avait pas dit à son neveu, c’est qu’elle mettrait quatre hommes de plus à la suite du cortège. Ils devraient se faire plus discrets et suivre la princesse de loin. Cela assurait que si la jeune femme venait à fausser compagnie à son escorte, elle ne pourrait pas aller bien loin.

Iza-Mel n’avait pas vraiment l’intention de bannir Édouard si la princesse devait partir pour aller voir son père. Elle aimait bien trop le jeune homme pour lui faire cela. Toutefois, elle voulait qu’il croie ce qu’elle lui avait dit et qu’il ait suffisamment peur pour ne pas suivre Illah dans ses projets tordus. Il y aurait moins de danger qu’elle soit tentée de désobéir si Édouard la freinait un peu.

Lorsque le soleil fut couché, la reine alla s’installer confortablement dans son lit avec les papiers habituels, sur lesquels elle n’avait pas eu le temps de jeter un œil tant la journée avait été chargée.

Illah, de son côté, préparait ce dont elle prévoyait avoir besoin pour son voyage jusqu'à la ligne de front. Toutefois, à son grand désarroi, elle n'arrivait pas à mettre la main sur ses tenues de garçon ni sur son épée. Elle ne se doutait pas que sa mère était passée une heure auparavant pour tout faire disparaître.

*

Au matin, lorsque le soleil se leva, Illah dut se résigner à partir en voyage vêtue d'une robe et sans arme. Lorsqu'elle sortit du palais pour aller rejoindre son cousin, elle découvrit à son grand déplaisir qu'elle ne voyagerait pas à cheval comme elle l'avait espéré, mais dans un carrosse, qui se trouvait entouré par huit soldats de la garde royale.

Son humeur ne s'améliora pas lorsqu'elle découvrit sa dame de compagnie à bord du carrosse. Elle s'exclama d'un ton irrité :

– Est-ce que ma mère a aussi mis des chiens à mes troussees alors que je ne suis même pas encore partie ?

La dame de compagnie se contenta d'un haussement d'épaules. En aucun cas, elle ne devait révéler à la princesse que c'était Sa Majesté qui lui avait ordonné d'accompagner le cortège. Elle dit tout simplement :

– Vous allez avoir besoin de moi pour vous aider à mettre vos magnifiques tenues, Altesse.

– Ne fais pas la maligne avec moi, Alia. Si j'avais pu mettre mes vêtements de garçon, qui ont mystérieusement disparu, ta présence n'aurait pas été d'une grande utilité. Il semble que quelqu'un ait décidé de me pourrir la vie. Je ne peux même pas faire le voyage à cheval. Et maintenant, je suis enfermée dans une voiture avec un espion à la solde de ma mère pour dame de compagnie. C'est ridicule.

Édouard, de son côté, faisait le voyage à cheval. Il envoya la main à la reine qui les regardait partir depuis la fenêtre de son bureau puis donna le signal du départ. Illah ne se donna pas la peine de saluer sa mère, elle était bien trop en colère pour cela.

Le roi Ondier chevauchait depuis presque deux jours lorsqu'il arriva au village de Ziro. Les villageois firent un bel accueil à leur souverain. Il fut reçu dans une bonne auberge où la maîtresse de maison lui servit un ragoût succulent.

Les odeurs appétissantes qui sortaient de la cuisine provoquèrent une réaction immédiate chez les soldats responsables de la surveillance à l'extérieur. Ils se mirent à supplier le roi pour entrer. Les soldats de la garde du roi qui avaient été servis durent aller prendre le relais dehors, pendant que les autres se restauraient à l'intérieur.

Le roi demanda à l'aubergiste s'il était possible de dormir sur place. L'époux de la maîtresse de maison fut tellement ému de recevoir le roi dans son humble établissement qu'il alla chercher de grosses chopes de bière bien froides et il trinqua à la santé de Sa Majesté.

Après une soirée bien arrosée, l'aubergiste reconduisit son illustre invité dans sa meilleure chambre. Le roi dormit comme un loir, tout habillé sur son lit.

Au matin, il se réveilla avec un mal de crâne épouvantable. Il descendit à la salle à manger où il trouva son frère en train de manger un copieux petit déjeuner. L'odeur de la nourriture lui leva le cœur, mais il tint bon. Lorsque la matrone lui apporta une assiette, il dut faire un gros effort pour ne pas vomir et il mangea avec peu d'appétit. Éthan regarda son frère et lui dit sur le ton de la confidence :

– Il semble que tu aies aimé la bière maison de notre hôte ?

– La ferme, Éthan ! Je ne me suis pas senti aussi mal depuis le jour où nous avons vidé un tonneau du vin préféré de père.

Éthan éclata de rire. Il se rappelait cet épisode clairement et il se souvenait aussi que leur père, qui n'avait jamais levé la main sur eux de toute leur enfance, leur avait donné une solide raclée, à eux, des hommes adultes.

Le roi mangeait du bout des lèvres lorsqu'il entendit un de ses soldats s'écrier :

– Regardez dehors !

La population du village presque au complet se tenait sur le port. Le roi se leva péniblement en espérant ne pas vomir le peu de nourriture qu’il avait mangée et alla regarder par la fenêtre. Ce qu’il vit le sidéra. Un navire marchand du royaume de Zythor était en train d’essayer d’accoster. Les habitants du village lui lançaient tout ce qui leur tombait sous la main, allant du petit caillou au projectile enflammé. Le roi demanda à l’aubergiste :

– Pourquoi les gens réagissent-ils ainsi ? Ce ne sont pas des soldats, mais des marchands.

– Je sais bien, Majesté, mais le peuple en a assez. Le Zythor nous tient dans une guerre dont les gens ne veulent plus. Et ils ont peur que si le bateau accoste, il ne soit rempli d’espions venus voir d’un peu trop près ce qui se passe de ce côté du fleuve. C’est comme ça chaque fois qu’un de ces navires arrive.

– Je vois. Je ne peux pas blâmer ces gens. La guerre dure depuis bien longtemps.

– Majesté, ce n’est pas juste la guerre qui met les gens en rogne, mais aussi le fait que le roi Trévor doit sûrement essayer de s’implanter un peu partout pour observer ce qui se passe, et cela, les gens ne l’acceptent pas.

– Ce sont des gens braves et fidèles à leur patrie. Ce navire n’a qu’à aller ailleurs s’il ne veut pas finir en cendres, dit le roi, fatigué.

– C’est ce qui est arrivé les deux dernières fois, dit l’aubergiste piteusement.

– Je vais aller voir ces gens, ça va peut-être les calmer. Il faudrait éviter qu’il n’arrive un incident grave.

– Majesté, avec tout mon respect, je vous déconseille d’y aller, dit l’aubergiste. Ces gens sont en colère, ils pourraient ne pas vous écouter.

– Allons donc, mon ami, je suis leur roi ; que voulez-vous que ces gens me fassent ? J’y vais, avant que cela dégénère.

– Comme vous voudrez, Majesté, s’inclina piteusement l’aubergiste.

Le roi sortit de l'auberge, suivi de son frère et de son escorte. Lorsqu'ils arrivèrent sur le quai, les gens lançaient des bouteilles d'alcool enflammé sur le navire qui tentait de mettre le cap ailleurs.

Le roi avisa une pile de caisses de bois et monta dessus. Puis, après avoir fait sonner à la trompette une charge pour attirer l'attention des paysans, il leur dit :

– Allons, mes chers amis, laissez ce navire repartir. Il ne vient pas pour attaquer, seulement pour faire du commerce.

Les gens reconnurent le roi et s'inclinèrent devant lui. Puis un petit homme habillé avec des vêtements de marin dit :

– Les navires de Zythor amènent des gens pour nous espionner. Nous ne voulons pas de ces rapaces ici. Nous protégeons nos terres, comme vous, Majesté.

– Je sais bien, mon brave. Je le comprends et c'est très louable. Toutefois, il serait plus sage que vous ne tentiez pas de tuer l'équipage. Ce serait donner une raison supplémentaire au roi Trévor de nous chercher des noises.

– Nous ne craignons pas ce roi de pacotille ! s'écria un marchand.

– Nous ne laisserons pas le roi Trévor nous prendre nos terres ni venir faire sa loi chez nous ! s'écria quelqu'un d'autre.

– Je vous comprends, dit le roi d'une voix forte qui lui résonnait dans la tête et lui faisait un mal de chien. Sachez toutefois que nous ne sommes pas encore vaincus. Bien au contraire. Nous avons obligé l'ennemi à battre en retraite il y a seulement quelques jours. Ça a été une cuisante défaite pour les troupes du royaume de Zythor.

– Bravo ! Vive le roi ! s'écrièrent un groupe de marchands de poissons, puis la foule se mit à scander ces quelques mots en une litanie qui n'en finissait plus.

Le mal de crâne du roi atteignit son paroxysme et il dut retourner à l'auberge. La matrone apporta au roi son remède maison contre la migraine, une espèce de mixture verdâtre qui empestait les épices.

La dame ordonna au roi de tout boire, ce que le pauvre homme fit pour ne pas vexer la dame plus que pour soulager sa douleur.

Le cortège royal se remit en route plus tard que prévu, ce qui n'améliora pas l'humeur du roi. Toutefois, il dut reconnaître que le remède était efficace. Sa migraine avait suffisamment diminué pour ne plus être qu'un petit mal de tête. La journée passa rapidement. Lorsque le soir tomba, le roi et ses compagnons campèrent un peu à l'écart de la route.

Ce soir-là, lorsque les hommes firent apparaître quelques bouteilles de bière, le roi déclara être très fatigué et alla dormir sans demander son reste, ce qui fit bien rire tout le monde.

Éthan, de son côté, se préparait à aller voir le roi d'Ébal. Il fallait que tout soit bien figolé pour que le roi Onel comprenne bien l'urgence de la situation. Car même s'il n'en avait pas fait part au roi, le général était du même avis que les habitants du village de Ziro. Si les navires marchands du royaume de Zythor venaient encore tenter de vendre leurs marchandises à Ganthal, ce n'était sûrement pas juste pour les profits. Il devait certainement laisser débarquer en douce quelques personnes à la solde du roi Trévor. Même si les habitants de Ziro n'étaient pas dupes et ne laissaient pas les bateaux accoster, cela ne signifiait pas qu'ils ne s'arrêtaient pas ailleurs.

Sous le ciel constellé d'étoiles, le général se mit à penser à sa nièce. Si la mission du général était délicate, celle du roi était carrément infernale.

Éthan entraînait la princesse à l'art du combat depuis son plus jeune âge. Il la connaissait bien et il savait que lorsqu'elle apprendrait que son père voulait la marier avec ou sans son consentement, l'orage qui éclaterait serait démentiel. Pauvre Ondier. En faisant des enfants, il ne s'était pas douté une seule minute que son caractère fougueux puisse se retrouver en eux.

Éthan souriait bêtement tout seul dans son coin en songeant à tout cela lorsqu'il entendit un bruit sourd, comme un craquement. Au début, il se dit que ce devait être un animal, même si le feu allumé par les soldats aurait dû le tenir à l'écart ; mais lorsque le craquement se reproduisit tout près, Éthan se leva doucement en sortant la dague qu'il gardait dans sa botte. Les

soldats ne le virent même pas se diriger vers le bouquet d'arbres derrière eux.

Le général se déplaçait silencieusement en prenant bien soin de ne pas se retourner pour ne pas laisser la lumière des flammes entrer dans son champ de vision ; ses yeux s'étant habitués à l'obscurité, il cessa complètement de bouger. Un autre craquement résonna juste devant lui. Il fonça à travers les ronces sur ce qui avait fait du bruit.

D'après la taille, c'était un homme costaud. Éthan lui mit sa dague sur la gorge et lui murmura à l'oreille :

– Si tu bouges, tu es mort. Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu veux ?

– Je... je... je voulais juste me rapprocher du feu pour me réchauffer.

– Bien essayé, mais c'est un bien mauvais mensonge, il fait chaud cette nuit. Nous allons recommencer du début et, cette fois, ne me mens pas. Qui es-tu et que veux-tu ?

L'homme ne répondit pas. Il se contenta de frapper Éthan à l'estomac avec son coude, pour s'en débarrasser. Toutefois, le général en avait vu d'autres. Même s'il n'avait plus de souffle, il ne desserra pas son étreinte autour du cou de l'homme. Après quelques secondes, ses poumons reprirent leurs fonctions normales et il hurla :

– ALERTE ! ALERTE ! LA GARDE !

Tous les soldats qui étaient assis autour du feu accoururent aussi vite que possible avec des torches. Ils encerclèrent Éthan et son prisonnier, puis ligotèrent l'intrus. Éthan alla s'adosser à un arbre pour reprendre son souffle comme il faut. L'homme l'avait vraiment frappé très fort. Le roi arriva sur ce fait et aperçut l'homme par terre, vêtu de loques, ligoté comme un saucisson. Il lui demanda :

– Qui es-tu ?

– Personne, dit l'inconnu.

– Tu n'as pas de nom ? l'interrogea le roi.

– Oui, j'ai un nom.

– Quel est ton nom, dans ce cas ? demanda le roi.

– Pour vous, roi de Ganthal, mon nom n’a pas d’importance, répondit l’homme d’un ton rempli de haine.

– Et pourquoi cela, jeune homme ?

L’homme avait les yeux injectés de sang et il empestait l’urine. Il cracha par terre, juste devant les pieds du roi, et lui dit :

– Vous menez une guerre contre le Zythor depuis beaucoup trop longtemps. Vous prenez des vies. Les hommes que vous massacrez sur la côte sont des pères, des frères, des fils. Nous ne vous laisserons plus faire. Vous êtes perdu, Ondier de Ganthal, vous et tous vos sujets. Renoncez et vous aurez peut-être la vie sauve.

– Je ne suis pas certain de bien te comprendre. Je tiens toutefois à ce que tu saches que je n’ai pas attaqué le royaume de Zythor en premier. C’est le roi Trévor qui est venu chercher querelle chez moi, sur mes terres. Je n’ai même jamais traversé de l’autre côté du fleuve, mes soldats non plus. Tu m’accuses de massacrer des gens, mais sais-tu seulement que ces hommes qui viennent jusqu’à moi viennent sur ces terres pour tuer mes soldats et mon peuple ? Je ne puis laisser faire cela, tu dois bien t’en douter, dit le roi avec conviction.

– ASSASSIN ! rugit l’homme gisant au sol.

– Le seul assassin, c’est le roi Trévor, répliqua Éthan au forcené.

– Le roi Trévor est un homme brave et courageux...

La colère prit le pas sur la raison et le roi, qui ne se fâchait pas souvent et certainement pas sans raison, saisit de ses mains puissantes la gorge de l’intrus, qu’il serra, et lui dit :

– Ton roi n’est même pas assez courageux pour venir avec les troupes qu’il envoie se battre de ce côté du fleuve. Il n’est pas assez brave non plus pour venir parlementer avec moi pour que cesse cette maudite guerre. Crois-tu, jeune homme, que le peuple de Ganthal aime faire la guerre ?

– OUI ! rugit l’homme en bondissant violemment sur ses pieds, envoyant Ondier valser au sol.

Les soldats lui mirent une dizaine d'épées sous la gorge. L'homme s'immobilisa, puis il murmura :

– Ondier de Ganthal, tu es un homme perdu, ton pays, ton peuple, tout est perdu. Rends les armes devant la puissance du roi de Zythor. Sinon, tu le regretteras.

Puis l'homme se laissa tomber durement sur une des épées qui étaient pointées sur sa gorge. La lame le tua sur le coup et il s'effondra sur le sol, dans un gargouillis de sang giclant de sa bouche. Le roi recula suivi par son frère, qui le soutint de son mieux. Ondier était un dur, mais de voir un homme se donner la mort comme cela, devant lui, l'avait ébranlé. Il retourna auprès du feu. Éthan lui tendit une bouteille d'alcool fort que le roi prit avec soulagement. Il en prit une bonne rasade, puis rendit la bouteille à son frère. Éthan dit :

– Il s'est donné la mort, comme tous ceux que nous avons essayé de capturer avant lui. Je ne comprends pas pourquoi ils font tous cela.

– Il devait nous espionner, dit tristement le roi.

– Oui, et depuis un bon moment. Les habitants de Ziro avaient raison, les bateaux de marchands qui arrivent de Zythor sont sûrement pleins de gens comme ce garçon. Ils débarquent en douce et nous observent. Ils glanent par-ci par-là toutes les informations qu'ils peuvent avoir, puis ils retournent chez eux comme ils peuvent. Le fleuve n'est pas large à la pointe sud...

Un jeune soldat qui n'avait pas perdu une minute des incidents et de la conversation, prit la parole.

– Nous sommes en guerre depuis longtemps, chaque coin de cet endroit est patrouillé par nos troupes ; comment font-ils pour repartir ?

– Avec les bateaux qui amènent les soldats, peut-être. Sinon, ils traversent tout simplement à la nage. Ce n'est pas une longue distance pour un bon nageur, lui répondit Éthan.

Le roi reprenait lentement contenance et il clama avec ardeur :

– Il faut faire quelque chose. Notre frontière est une vraie passoire. Cela doit cesser. Éthan, demande à un de tes soldats de retourner en vitesse au

champ de bataille : le point chaud doit être mieux surveillé, sur toute la longueur du fleuve qui est facilement accessible. Prends aussi deux autres soldats, des bons cavaliers, et envoie-les avertir tous les responsables des ports dans tous les villages qui bordent le fleuve : plus aucun bateau en provenance de Zythor, qu'il soit marchand ou non, ne devra accoster sur nos côtes. Si un bateau tente d'accoster, qu'il soit coulé sur-le-champ, sans plus de façons. Je ne veux plus voir aucun de ces navires s'approcher de nos côtes, est-ce clair ?

– Oui, mon frère, j'y vais immédiatement.

Éthan s'en alla trouver ses soldats qu'il mandata de faire ce que le roi ordonnait. Les hommes partirent sur-le-champ.

Le calme revint graduellement dans le campement. Deux soldats se portèrent volontaires pour enterrer l'étranger dès le lever du soleil. Le roi s'enveloppa dans sa couverture, malgré la température douce de la nuit et la chaleur du feu. Il avait vu beaucoup d'hommes mourir au combat, mais de voir un si jeune homme se donner la mort avec autant de calme lui donnait des frissons. Ondier ferma les yeux en espérant chasser de sa mémoire l'image de ce pauvre garçon envoyé à l'abattoir comme un animal.

*

Lorsque le soleil se leva, le roi était debout depuis un bon moment. Éthan regarda son frère. Il semblait perdu dans ses pensées, accroupi près du feu mourant en aiguisant de façon régulière la lame de sa dague au manche incrusté de rubis. Il semblait tellement concentré par sa tâche que le général n'osa pas aller le déranger. Il espérait seulement que le roi avait réussi à fermer l'œil.

Un soldat ranima le feu et prépara le petit déjeuner, pendant que d'autres préparaient les chevaux pour se remettre en route. Si tout allait bien, ils seraient à Èrèmonta au coucher du soleil.

La troupe se mit en route dès que possible et ne s'arrêta même pas dans le village de Vani, qui se trouvait entre le village de Ziro et Èrèmonta. Les hommes mangèrent assis sur leur cheval. Le roi ne dit pas un mot pendant

presque toute la journée. Ce n'est que lorsque la capitale fut en vue qu'il demanda un arrêt, qui fut accueilli avec soulagement par tout le monde. Le roi demanda l'attention de tous et leur dit :

– J'aimerais que personne ne parle à qui que ce soit de ce qui s'est passé la nuit dernière. Vous n'en parlez pas à vos femmes ni à vos confrères soldats. Personne ne doit savoir. Si la nouvelle de l'incursion d'espions à l'intérieur de nos terres se répand, les gens vont se méfier de tout le monde qui leur est étranger. Je ne veux pas qu'un climat de paranoïa vienne s'installer parmi la population. C'est un ordre. Suis-je clair ?

– Oui, Majesté, clamèrent les soldats à l'unisson.

– Merci. Maintenant, chassons cette horrible nuit de nos pensées et rentrons chez nous.

– Oui, Majesté, clamèrent à nouveau les soldats.

Lorsque la troupe arriva aux portes de la ville, une grande clameur les accueillit. Les habitants de la cité sortirent presque tous de chez eux pour accueillir le retour du roi.

Ondier saluait les gens et leur souriait. Seul Éthan savait que le sourire du roi n'était qu'une façade. Lorsqu'ils entrèrent dans l'enceinte du château, les palefreniers accoururent pour prendre en charge les montures du roi et de sa troupe. Puis, Ondier entra dans le palais où la reine Iza-Mel l'accueillit chaleureusement.

Il serra la reine si fort dans ses bras qu'elle eut l'impression qu'il tentait de la coller à lui pour toujours. Puis il la regarda dans les yeux et lui dit :

– Vous m'avez manqué, ma chère Iza-Mel. Tous ces longs mois sans vous ont semblé durer une éternité. Où est ma fille, ma chère épouse, que je puisse la prendre dans mes bras ?

– Elle n'est pas ici, mon époux, elle est allée rendre visite aux paysans pour le temps des récoltes, comme elle le fait chaque année.

– Oh ! c'est bien dommage. D'un autre côté, il y a beaucoup de choses dont je dois m'entretenir avec vous et qui ne peuvent pas attendre.

– Moi aussi, mon cher, j'ai beaucoup de choses à vous dire.

– Bien, allons dans mon bureau, nous pourrons parler sans toutes les oreilles indiscrètes qui nous tournent autour.

– Soit, mon cher, allons-y.

Ils s'enfermèrent tous les deux dans le bureau du roi qui avait été, pendant les trois derniers mois, le bureau de la reine. Sitôt la porte refermée, le roi attrapa son épouse dans ses bras et l'embrassa passionnément. La reine ne demandait pas mieux puisque son époux lui avait beaucoup manqué.

Ensuite, le roi et la reine s'installèrent ensemble sur un grand canapé. Le roi raconta à la reine ce qui se passait sur le champ de bataille. Il lui parla bien entendu de l'invention de Mika et de l'attaque-surprise dans les bois. Il avait ordonné à ses hommes

de ne pas en parler pour éviter que l'affaire ne s'ébruite, mais Ondier avait besoin d'en parler à la reine. Elle était tellement plus que son épouse pour lui. Elle était sa confidente, sa conseillère, son amie, son amour. Il ne lui cachait rien. Il avait totalement confiance en elle et en son jugement.

La reine ne sembla pas surprise par les nouvelles que le roi lui racontait, ce qui surprit ce dernier. Il lui demanda :

– Tous ces affreux événements ne semblent pas vous troubler outre mesure, ma chère. Est-ce moi qui vieillis et qui deviens sensible ou votre cœur s'est-il durci en mon absence ?

– Non, mon époux, mon cœur ne s'est pas durci, mais vous ne pouvez pas savoir à quel point votre arrivée me soulage. J'étais dans une situation dont je ne voyais pas l'issue.

– Que s'est-il passé en mon absence qui vous trouble à ce point ?

La reine relata en détail tout ce qui s'était passé. Elle lui parla de l'arrestation de Lord Lebel, ce qui sembla choquer plus que surprendre le souverain. La reine n'avait pas eu le temps de raconter à son époux toute l'étendue de la trahison de Lord Lebel que le roi se leva d'un bond et s'écria :

– Il vous a manqué de respect pendant le conseil ? C'est un manquement grave au code. Je comprends que vous l'ayez fait arrêter. Vous avez fait ce qu'il fallait, ma chère.

– C'est Illah qu'il vous faudrait remercier pour ça. Malheureusement, ce n'est pas tout, dit la reine.

Elle informa le roi que le conseiller était un traître. Elle lui parla de ses rencontres nocturnes avec un inconnu et de tout le reste. Le roi devint cramoisi et se mit à frapper le manteau de la cheminée de marbre en s'écriant :

– Le président du conseil, un homme en qui j'ai toujours eu confiance, qui ose trahir son pays. Il va payer pour cela, je vous le garantis, ma chère. Il est toujours au cachot ?

– Autant que je le sache, oui.

– Et vous me dites qu'il n'a pas avoué qui était sa connaissance à Ziro.

– Non, il ne l'a pas dit. Lord Korin lui a rendu visite chaque jour depuis qu'il est détenu, et il n'a pas avoué quoi que ce soit.

– Je veux qu'il soit interrogé plus sérieusement...

– C'est vous qui décidez, mon cher. Je n'ai pas pu me résoudre à faire cela.

– Iza-Mel, vous avez fait votre devoir comme il le fallait. Je vais aller voir ce cher Lord Korin pour lui demander de faire l'interrogatoire.

– Oui, Ondier. Je vais terminer la paperasse en attendant de vous rejoindre pour le repas.

– À tout à l'heure, dit le roi en embrassant la reine sur la joue.

Le roi se rendit directement au bureau du conseiller Korin. Il trouva ce dernier le nez dans les papiers. Ses doigts étaient tachés d'encre ; il y en avait même une trace sur sa joue. Le roi se racla la gorge pour que le lord le remarque. Ce dernier leva prestement la tête et lorsqu'il reconnut le roi, il se leva d'un bond puis fit une révérence. Il serra ensuite la main d'Ondier, lui maculant les doigts d'encre, et l'invita à s'asseoir. La surprise passée, il demanda au roi :

- Quand êtes-vous rentrée, Majesté ?
- Il y a peu de temps. J'étais avec la reine. Nous avons beaucoup de choses à nous dire.
- Je n'en doute pas, Majesté.
- Elle m'a parlé de Lord Lebel.
- Je m'en doutais un peu, Majesté.
- Je veux que des mesures immédiates soient prises pour un interrogatoire plus en profondeur. Vous me comprenez, Lord Korin ?
- Oui, Majesté.
- C'est vous qui le ferez. Je laisse les moyens à utiliser à votre entière discrétion. Vous me ferez votre rapport à la fin de chaque séance. Je veux qu'il parle ; après cela, il sera jugé pour son crime.
- Oui, Majesté, comme il vous plaira, dit le conseiller.

Puis le roi quitta le bureau. Lord Korin se rendit dans les cachots où, pour la dernière fois, il interrogea normalement le prisonnier. Il l'informa que le roi était de retour et qu'il avait tout intérêt à coopérer. Lord Lebel se contenta de cracher aux pieds de Lord Korin. Ce dernier dut se résigner à passer à la vitesse supérieure.

Il ordonna au gardien que le prisonnier soit amené dans une autre salle et attaché solidement à une chaise ; puis Lord Korin fit ce qu'il n'avait pas fait depuis des années : il tortura un homme.

*

Pendant trois jours, Lord Korin soumit Lord Lebel à toutes sortes de sévices. Il le frappa, le fit coucher sur un lit d'aiguilles, le mit dans un bain de sangsues, le battit, le fit écarteler, ébouillanter et ainsi de suite. Malgré cela, le prisonnier s'entêtait à ne pas révéler le nom de sa relation.

Voyant que les résultats attendus n'arrivaient pas, le roi mit fin au supplice et décida de faire passer le prisonnier en jugement. À l'aube de ce matin fatidique, lorsque les gardes allèrent chercher le prisonnier, ils ne trouvèrent qu'une cellule vide. L'alarme fut donnée, et des recherches dans

le palais, la ville et même à travers les champs des alentours furent menées, sans résultat. Lord Lebel avait réussi à s'échapper des cachots du palais.

Lord Korin soutenait qu'il aurait été impossible, pour un homme seul qui venait d'être torturé, de s'évader. Il devait avoir eu un complice.

Le roi était furieux. Il s'était enfermé dans son bureau depuis qu'il avait appris la nouvelle. Même la reine n'arrivait pas à le calmer. Tous attendaient sur le seuil de la porte que le roi les laisse entrer, mais il était bien trop occupé à laisser libre cours à sa colère.

Lorsque, enfin, il consentit à laisser entrer la reine, c'est dans un fouillis indescriptible qu'elle trouva le bureau du roi. Les fauteuils étaient renversés, la bibliothèque vidée de son contenu et le tout était répandu sur le sol. Une chaise avait, selon toute vraisemblance, été lancée à travers la pièce et avait éclaté sous l'impact.

La reine emmena le roi prendre un peu l'air dans les jardins, pendant que les domestiques s'occupaient de remettre le bureau en état.

C'est sous un grand pommier, qui croulait sous le poids des pommes, que le général Éthan rejoignit le roi et la reine. Le roi semblait être plus calme, même si son visage était rouge écarlate et que ses yeux lançaient des éclairs. Le roi dit à son frère :

– Tu vas partir immédiatement pour Ébal. Tu me ramènes Alarik ici, avec le roi Onel. Il faut dès que possible envoyer ce jeune homme au Zythor. Trévor se moque de nous depuis trop longtemps.

– Oui, mon frère, je pars à l'instant. Avez-vous un message pour le roi Onel ?

– Oui, dis-lui ce qui se passe ici. Raconte-lui tout. Et dis-lui que je sollicite l'aide immédiate de son armée. Ce n'est plus un temps pour les demi-mesures. Trévor a assez profité de la situation, nous allons lui renvoyer la balle.

– Oui, Majesté, avec plaisir, dit Éthan en s'inclinant.

Le roi mit sa main sur l'épaule de son frère et lui dit avec un regard inquiet :

– Éthan, la princesse doit rentrer demain. Tu vas envoyer un contingent de soldats à sa rencontre. Je veux qu'elle soit ici demain soir, sans délai. Je ne veux pas qu'il arrive malheur à mon enfant, ce serait vraiment la goutte d'eau qui ferait déborder le vase.

– Oui, Majesté. Je vais prévenir le colonel qui s'occupe des soldats de la garde royale et je me mets en route pour le royaume d'Ébal.

– Va, mon frère, et reviens avec de bonnes nouvelles.

– Oui, Majesté, dit Éthan en s'inclinant.

Le roi et la reine passèrent la journée à se promener dans le parc, comme durant les premières années de leur mariage. Puis, lorsque le soleil se coucha, ils rentrèrent dans leurs appartements, avec l'espoir que le lendemain serait un jour meilleur.

*

Les soldats étaient partis depuis un jour et une nuit. Lorsque le soleil se leva, ils reprirent la route du moulin. Ils ne s'attendaient pas à se rendre jusque-là, puisque la princesse était censée être sur le chemin du retour.

Selon leurs estimations, ils auraient déjà dû rencontrer le cortège d'Illah. À leur grand désarroi, ce ne fut pas le cas. Le caporal Jonas ainsi que les soldats Arthur, Bill, Markus et Collin se rendirent au moulin.

À leur arrivée, le caporal demanda à voir la princesse Illah. Les pauvres soldats de la garde assignée durent reconnaître qu'elle n'était plus au moulin depuis quelques jours. Au début, ils avaient cru qu'elle était allée passer du temps chez les paysans, mais lorsqu'ils s'étaient rendu compte qu'elle ne réapparaissait pas, ils s'étaient mis à sa recherche. C'est à ce moment-là qu'un enfant leur avait raconté qu'il avait vu la princesse partir sur un cheval, habillée d'un uniforme de soldat et accompagnée d'un homme. Personne ne l'avait revue depuis.

Le caporal Jonas se prit la tête entre les mains. Comment allait-il pouvoir annoncer au roi et à la reine que la princesse avait réussi à s'échapper au nez et à la barbe de tous ses gardiens ? La dame de compagnie d'Illah dit au caporal que rien dans les malles de la princesse n'avait été pris. Les robes

étaient toutes là. Illah n'avait pas non plus informé sa dame de compagnie de ses intentions de partir où que ce soit.

Le caporal dit à ses hommes :

– Nous avons pour mission de retrouver la princesse. Elle n'est pas là où elle devrait être, mais notre mission reste la même. Nous allons prendre la route vers le sud. Si nous faisons attention et que nous allons vite, nous arriverons peut-être à la rattraper.

– Caporal, je veux bien faire mon devoir, mais si la princesse a réussi à fuir sous le nez de huit hommes, comment allons-nous arriver à l'attraper ? demanda Arthur.

– Par la raison, mon cher ami. Le général Éthan a été informé que la princesse avait demandé à se rendre sur le champ de bataille pour voir son père. Depuis, le roi est rentré au palais, mais la princesse l'ignore, puisqu'elle était déjà partie depuis des jours. Donc, si elle est partie vers le sud, soit elle est retournée au château, soit elle va prendre une route détournée et se rendre au champ de bataille, dit le caporal Jonas.

– Je ne voudrais pas vous sembler contrariant, monsieur, mais si la princesse avait voulu retourner au palais, elle y serait allée avec son escorte, non ? Et elle ne se serait pas donné la peine de se déguiser en soldat, dit Markus, un jeune homme à la chevelure rousse et au visage constellé de taches de rousseur.

– En effet, Markus, acquiesça Jonas. Donc, nous devons tenir pour acquis que la princesse se rend sur le champ de bataille. Je vais demander à son escorte de rentrer au palais pour informer le roi et la reine de la possibilité que la princesse ait fait une fugue. Nous, de notre côté, nous allons nous rendre au champ de bataille sans emprunter les routes principales, comme notre petite fugueuse a sûrement fait.

– À vos ordres, caporal, dirent à l'unisson les soldats.

Les soldats de l'escorte de la princesse ne furent pas du tout enchantés de devoir eux-mêmes annoncer la nouvelle de la disparition d'Illah au roi et à la reine, mais ils n'avaient pas le choix.

Le caporal Jonas et ses hommes prirent la direction du champ de bataille et souhaitèrent trouver la princesse au plus tôt. Sinon, ils auraient des comptes à rendre.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 8

Édouard s'était montré d'une témérité sans borne. Lors de sa fuite avec Illah, il avait subtilisé deux uniformes aux soldats qui les accompagnaient. Ensuite, alors que tout le monde dormait, il avait tout simplement fait une petite ouverture dans la toile de la tente de la princesse et l'avait fait sortir en douce.

Les soldats qui étaient chargés de la surveiller s'étaient endormis devant la porte. La dame de compagnie de la princesse dormait dans une tente qui jouxtait celle d'Illah et ne s'était aperçue de rien.

Ils avaient pris deux chevaux et s'étaient sauvés sous le couvert de la nuit. Lorsque le soleil s'était levé, Édouard et Illah étaient déjà loin.

Bien entendu, le jeune homme s'était douté que la garde partirait à leur recherche, donc il avait choisi de prendre un chemin secondaire très peu utilisé qui contournait par l'ouest les cultures et les villages les plus peuplés. C'était bien entendu un détour qui rallongeait la route menant au champ de bataille de plusieurs jours, mais Illah tenait à avertir son père de ce qui se passait au château. Pour cela, il valait mieux prendre des détours et arriver à bon port, plutôt que de se faire surprendre sur le chemin le plus direct. Elle ignorait évidemment que le roi était de retour au château et qu'il était maintenant au courant de ce que Lord Lebel avait fait.

Après plusieurs jours de cavale, les deux fugitifs durent prendre une petite pause et s'arrêtèrent à la lisière de la forêt du Mont-Blanc. Dans cette forêt très vaste passait la frontière entre le royaume de Ganthal et celui de Baldine, un vieil ennemi depuis des générations. Une trêve avait été signée par les monarques des deux camps, mais l'animosité entre les deux peuples était toujours bien présente.

Édouard faisait donc attention de ne pas traverser la frontière. Il n'avait aucune difficulté à s'orienter dans la forêt, même s'il ne la connaissait pas. Illah, de son côté, se contentait de suivre son cousin, car même si elle avait reçu la meilleure éducation qui soit, elle ne savait pas comment s'orienter

en forêt et encore moins comment y survivre. Elle s'appliquait donc à faire à la lettre tout ce que son cousin lui disait.

Un soir, alors qu'ils installaient leur campement sur le bord d'un ruisseau, la princesse demanda :

– Tu crois que la garde sait que nous nous sommes enfuis à l'heure qu'il est ?

– Certainement, lui répondit le jeune homme. De plus, si je ne me suis pas trompé, ils doivent avoir repris la route que nous avons empruntée depuis le château jusqu'au moulin.

– Ils cherchent au mauvais endroit ! rigola la princesse.

– Exactement. C'était le but recherché lorsque nous avons pris cette petite route. Dès que nous aurons rejoint le fleuve Taïka, nous prendrons vers le sud. Avec un peu de chance, nous rejoindrons ton père avant que la lune soit à nouveau pleine.

– D'accord, acquiesça la princesse en regardant autour d'elle. Édouard ?

– Oui ?

– C'est dans quelle direction, le sud ?

Édouard indiqua à la princesse la bonne direction, mais la jeune fille ne trouva aucun point de repère qui lui aurait permis de se situer. Son cousin lui expliqua donc comment se repérer pendant la nuit avec les étoiles, puis pendant le jour avec le soleil. Illah se mit à répéter tout ce que son cousin lui disait, pour l'apprendre par cœur.

Elle le bombardait de questions, espérant ainsi pallier les lacunes dans ses connaissances. Personne ne lui avait enseigné à se diriger ainsi, ce qui la rendait totalement dépendante de son cousin. Elle, qui avait l'habitude d'être indépendante et totalement maîtresse de la situation dans laquelle elle se trouvait, était pour la première fois de sa vie dépendante de quelqu'un, ce qui l'exaspérait au plus haut point.

Illah se glissa sous sa couverture et s'endormit sous le ciel constellé d'étoiles. Édouard, de son côté, demeura près du feu et l'alimenta. Il réfléchissait à toutes les conséquences de leur fuite. Il n'avait pas tout dit à

sa cousine. Il avait passé sous silence plusieurs choses. La première, celle qui lui causait le plus de soucis, était le fait qu'il faudrait bientôt se mettre à chasser pour qu'ils puissent se nourrir, puisque les réserves de nourriture qu'ils avaient emportées n'étaient pas suffisantes pour tout le voyage. Bien entendu, Édouard ne pouvait pas aller dans un village pour faire des provisions, puisqu'ils devaient se rendre au champ de bataille sans être vus par qui que ce soit. Le jeune homme se doutait bien que dès que la reine apprendrait leur fuite, elle ferait surveiller tous les villages du sud.

Dès qu'il pensa à la reine Iza-Mel, Édouard sentit une boule se former dans sa gorge. Elle avait été claire quant au sort qu'elle réservait au jeune homme s'il aidait Illah dans sa fuite. Il était toutefois trop tard pour reculer. Le mal était fait.

Le jeune homme décida de dormir un peu. La route serait longue le lendemain et il devait avoir les idées claires pour guider la princesse à travers cette forêt épaisse et luxuriante.

*

Le lendemain matin, lorsque Édouard ouvrit les yeux, il comprit immédiatement que quelque chose n'allait pas. Il n'arrivait pas à bouger. Il leva la tête et constata avec stupeur que ses mains et ses pieds étaient ligotés.

Il se tordit le cou pour voir l'endroit où la princesse dormait la veille. Elle y était toujours, mais elle était ligotée comme un saucisson et elle ne bougeait pas. Édouard espérait qu'elle dormait encore.

Lorsqu'il regarda autour de lui, il aperçut trois hommes vêtus de vêtements de cuir brut d'un brun ocre, qui lui tournaient le dos. Les hommes ne semblaient pas s'être aperçus de son réveil, ce qui lui donnait une petite chance d'essayer de se libérer de ses liens et de secourir sa cousine. Mal lui en prit. Un des trois hommes se retourna et aperçut Édouard qui se tortillait sur le sol. L'homme était grand, avec une allure distinguée malgré ses vêtements miteux. Il s'approcha d'Édouard et lui dit :

– Tu devrais te tenir tranquille, mon jeune ami, tes liens sont solides, tu n’arriveras pas à t’en défaire. Et si tu devais essayer de t’enfuir, ta jolie compagne paierait les conséquences de tes actes. Tu me comprends ?

– Oui, je comprends.

– Bien. C’est ce que je voulais entendre, dit l’homme en ébouriffant les cheveux d’Édouard comme s’il était un enfant.

– Monsieur, dit le jeune homme, je pense que vous faites une grave erreur. Nous ne sommes pas des soldats. Si vous pensez demander une rançon pour notre capture, sachez que vous n’aurez rien.

– Je sais bien que vous n’êtes pas des soldats, mon jeune ami. Vous avez sûrement volé vos vêtements, et pour autant que je le sache, l’armée de Ganthal ne compte pas de femme.

– En effet. Vous semblez bien renseigné, répondit le jeune homme.

– Tu serais surpris de savoir à quel point. Sais-tu qui je suis ?

– Non.

– Je m’appelle Lebel, Lord Lebel, président... désolé, ancien président du conseil royal de Ganthal.

– C’est une blague, n’est-ce pas ? s’exclama le jeune homme avec conviction. Lord Lebel a été mis au cachot il y a un bon moment. Il est impossible de s’en échapper.

Lord Lebel éclata de rire, dévoilant ses dents jaunes. Puis il dit d’une voix douce :

– Ce que tu dis est vrai, mais seulement en partie. J’ai bien été mis au cachot, grâce à ta compagne de voyage d’ailleurs.

– Vous savez qui nous sommes ? demanda le jeune homme.

– Bien entendu. Tu es Édouard, le fils d’Éthan, général en chef de l’armée de Ganthal. Et elle, dit l’homme en désignant la princesse qui commençait à s’agiter sous sa couverture, c’est la princesse Illah, la fille d’Ondier de Ganthal. Comme je le disais, j’ai bel et bien été mis au cachot, mais grâce à... disons à des connaissances que tu vois là-bas, j’ai réussi à m’en échapper.

– Je vois, donc vous vous êtes échappé de la prison du palais et maintenant vous nous gardez prisonniers, dit Édouard d'un ton las. C'est ironique.

– Je vais t'expliquer ma situation. Tu sembles un jeune homme intelligent, tu vas très certainement me comprendre. Lorsque j'ai été arrêté et mis en cellule, Lord Korin, le chef des Services secrets, a commencé à venir me rendre visite chaque jour, pour me faire dire des choses que je ne voulais pas dire. Il en allait de ma vie. Puis le roi est revenu du champ de bataille et...

– Le roi est revenu ? s'exclama le jeune homme surpris.

– Oui, il est revenu. Donc, lorsqu'il a appris que j'étais un traître, il a ordonné qu'on me torture. Et tu peux me croire, ils n'y sont pas allés de main morte. Lord Korin a utilisé des techniques de torture que je qualifierais d'inhumaines.

– C'est de la torture, Lord Lebel, ce n'est pas censé être fait avec délicatesse... dit Édouard.

– En effet, et tu peux me croire, j'ai souffert, plus que tu ne peux l'imaginer. Lord Korin était persuadé que je parlerais. Ça n'a pas été le cas. Le roi a été mis au courant de mon silence et a décidé de me juger pour mon supposé crime de haute trahison. C'est à ce moment-là que j'ai compris qu'il serait beaucoup mieux pour moi de ne pas m'éterniser dans ma cellule. Je te passe les détails, mais disons seulement que mes connaissances ici présentes m'ont sorti de là vite fait. Et maintenant, la chance me sourit. Je tiens la princesse Illah en otage. Je vais pouvoir échanger sa vie contre ma liberté et de l'or pour pouvoir démarrer une nouvelle vie.

– Vous êtes fou, murmura une voix féminine provenant de sous les couvertures.

– Tiens, tiens, la princesse est réveillée, on dirait, ironisa Lord Lebel.

– Je suis bien réveillée, monsieur, et je vous écoute délirer depuis un bon moment. Il est dommage que mon père ne vous ait pas fait exécuter sur-le-champ, dès son arrivée au palais.

– Illah... murmura Édouard sur un ton d'avertissement.

Lord Lebel ne sembla pas choqué outre mesure par les propos que la princesse tenait. Il se dirigea vers elle de sa démarche distinguée et la souleva en position assise. Il l'adossa à un arbre et lui dit :

– Ma chère princesse, sachez que, grâce à vous, j'ai perdu tous mes privilèges et je dois maintenant vivre comme un animal. Je dois porter ces vêtements affreux et je suis un fugitif accusé de haute trahison. Je suis un paria, un homme perdu. Mais cela ne va pas durer. Grâce à votre petite personne, le roi va devoir marchander avec moi. Il va devoir me payer et me laisser partir où bon me semble. S'il fait cela, vous lui serez rendue sans une égratignure.

– Vous rêvez, Lord Lebel. Le roi ne traitera jamais avec vous, dit la princesse avec autant d'aplomb que sa situation précaire lui permettait.

– Vous croyez cela ? Ce serait bien dommage pour vous qu'il en soit ainsi. Car dans ce cas, je laisserais mes compagnons s'occuper de vous et, croyez-moi, ils adoreraient cela. Par contre, de votre côté, je doute fort que vous appréciiez leur façon particulière de s'occuper des gens. De plus, votre père veut savoir quelque chose de moi. Je peux le lui révéler, mais il devra me laisser vivre et me payer. Sachez, princesse, que je ne suis qu'un pion qui a été manipulé. Dans cette histoire, je suis une victime.

– Pff... une victime ! À d'autres, Lord Lebel. Vous n'êtes pas la victime de qui que ce soit puisque vous vous êtes vous-même mis dans cette situation, lança Édouard.

– C'EST FAUX ! s'écria l'homme. J'ai été victime de chantage. Ni plus ni moins. J'ai fait ce que j'ai fait sous la contrainte.

– Continuez, Lord Lebel, vous commencez à m'intéresser, dit la princesse.

– Non, je ne dirai rien de plus. Je parlerai à votre père lorsqu'il m'aura payé pour vous libérer. À vous, ma chère, je n'ai rien à dire.

– Parfait, parce que finalement, je n'ai pas du tout envie de vous entendre, dit Illah en se laissant paresseusement choir sur le dos.

Lord Lebel s'éloigna d'un pas rapide. Il était furieux. Illah, de son côté, souriait de contentement. Elle avait réussi à faire sortir l'homme de ses gonds. Elle savait qu'un homme en colère ne réfléchit pas bien et qu'il commet souvent des erreurs, et la rusée jeune femme n'avait pas l'intention de laisser passer cette chance.

Édouard réussit à grand-peine à se redresser. Lorsqu'il fut assis, il dit à sa cousine :

– Tu crois que c'était une bonne idée de le provoquer comme ça ?

– Oui, bien entendu. Si j'étais parvenue à le faire parler un peu plus, cela aurait été encore mieux et nous aurions eu des informations peut-être importantes pour le royaume.

– À quoi ces informations auraient été utiles si nous ne parvenons pas à nous échapper ?

– À rien, mais je compte sur toi, mon cher cousin, pour trouver une solution à ce petit problème. Le plus important dans tout cela est que nous savons que mon père est au palais. Nous n'avons donc plus besoin de nous rendre sur le champ de bataille...

– Illah, arrête de parler pour ne rien dire. Nous sommes des prisonniers. Tu comprends ce que cela signifie ? Nous sommes à la merci de ces hommes. Nous ne pouvons rien faire.

– Tu te trompes, nous pouvons faire beaucoup, répliqua-t-elle.

– Comme quoi ? demanda ironiquement le jeune homme.

– Nous devons faire très attention à tout ce que ces hommes vont dire. Nous pourrions apprendre des choses très intéressantes. Ensuite, nous pouvons essayer de trouver un moyen de nous échapper. Évidemment, nous devons nous rendre en vitesse au palais...

– D'accord, fais comme tu veux, dit Édouard en soupirant. Moi, je vais continuer d'essayer de me débarrasser de ces maudites cordes. J'ai les bras et les jambes engourdis à force de ne pas bouger.

– Moi aussi, j'ai l'impression d'avoir un nid de fourmis qui se promène partout.

– Attention, Illah, ils reviennent.

Les trois hommes, avec Lord Lebel en tête, se dirigèrent vers eux. Lord Lebel s’assit à côté d’Illah. Ses deux acolytes installèrent des lièvres sur des broches et les mirent sur le feu. Édouard se contenta de les observer. L’un d’entre eux portait une épée au manche rouillé. L’autre avait une dague qui dépassait de sa botte droite et une épée sur la hanche gauche. Les deux hommes se ressemblaient beaucoup. Édouard se demandait s’ils n’étaient pas des frères. L’air de rien il demanda à l’homme à la dague :

– Vous ne semblez pas être du coin, je me trompe ?

– Non, vous ne vous trompez pas, lui répondit l’homme.

– Vous venez d’où ? insista Édouard.

– De...

– Ne lui réponds pas, l’interrompit l’autre. On pourrait avoir des ennuis.

L’homme à la dague acquiesça en silence et s’occupa des lièvres. C’était la mi-journée et les rayons du soleil qui passaient à travers les arbres rendaient la température très chaude. Illah et Édouard suaient abondamment dans leurs uniformes.

Lord Lebel n’était plus en vue. Illah se demandait où il était passé. Elle ne s’était pas aperçue de son départ.

Ses complices enlevèrent leur manteau de cuir et les jetèrent sur une souche tout près d’Édouard. Il y eut un bruit insolite juste à côté de lui. Le jeune homme se retourna pour voir ce que c’était et aperçut, à travers le tapis de mousse, de branches et de feuilles mortes, une pointe de flèche, qui devait être tombée de la poche du manteau d’un des deux hommes.

Édouard, dont les mains étaient attachées devant lui, se laissa glisser lentement vers l’objet. Lorsque son petit doigt rencontra la surface de métal de la pointe de flèche, il l’attrapa et la glissa entre ses mains liées. Puis, il tenta de son mieux de se remettre assis bien droit.

Illah, qui n’avait rien vu, continuait d’observer les deux hommes qui leur servaient de gardiens. Puis, lorsque les hommes s’éloignèrent pour aller chercher du bois, Édouard murmura à sa cousine :

– Regarde ce que j’ai ramassé. Ça pourrait nous être utile.

La princesse écarquilla les yeux pendant quelques secondes devant la trouvaille miraculeuse et comprit ce que son cousin avait l’intention de faire de cette pointe de flèche.

– Fais attention de ne pas te faire prendre, dit Illah à son cousin. Tu tiens notre chance de nous échapper.

– Je sais, ne t’inquiète pas. Je vais attendre qu’il fasse nuit et qu’ils dorment. Ensuite j’essaierai de couper mes liens. Les nœuds sont simples à défaire, mais ils sont solides. Dès que je me serai libéré, je te détacherai et tu fileras dans les bois, vers le sud, comme on devait le faire. Tu vas courir aussi vite que tu peux et le plus silencieusement possible. Je te rejoindrai aussitôt que je les aurai ligotés et que j’aurai pris leurs chevaux.

– D’accord, mais si je me perds dans ces bois dans le noir, comment vas-tu me retrouver ?

– Ne t’inquiète pas, si tu fais attention, tu vas tomber sur une petite route un peu plus loin. La lune n’est pas pleine, mais avec un peu de chance, elle va te donner suffisamment de lumière pour que tu puisses trouver ton chemin.

– D’accord. Je vais faire ce que tu me dis, mais si tu n’arrives pas à les ligoter sans les réveiller et qu’ils te reprennent en otage ?

– Alors tu devras continuer ta route. Ne m’attends pas. Je te retrouverai. Si je devais ne pas t’avoir rejointe au lever du soleil, cours aussi vite que tu peux vers le sud. Il y a des petits villages. Dès que tu en rencontres un, tu te rends à la garnison de l’armée et tu leur dis qui tu es. Ils te ramèneront au château. Ne t’inquiète pas pour moi. Je saurai me débrouiller. Promets-moi de ne pas revenir me chercher, Illah, c’est très important. Promets-le-moi.

– Je... je ne peux pas... je... murmura la jeune fille sur le point d’éclater en sanglots.

– Promets-le-moi ! dit le jeune homme d’un ton autoritaire.

– Je te le promets, Édouard. Je promets de ne pas revenir te chercher, dit la princesse.

– Parfait. Maintenant, tais-toi, princesse terreur, ils reviennent.

Les hommes revenaient effectivement avec les bras chargés de bois. Ils discutaient entre eux de la meilleure façon de préparer un lièvre. Illah fit comme si elle se reposait et s'accota la tête sur le tronc de l'arbre. Édouard fit semblant de sommeiller, lui aussi.

La journée sembla ne pas vouloir se terminer. Lord Lebel revint au coucher du soleil. Il fit signe à ses complices de venir avec lui et discuta avec eux de quelque chose qui ne devait pas faire l'affaire de l'homme à la dague. Puis il s'approcha d'Illah et dit :

– Demain, princesse, nous allons prendre la route du palais. Mon compagnon ici présent, dit-il en désignant l'homme à la dague, ira porter un message à votre père. Une demande de rançon pour vous et pour votre cousin. Il exigera également que votre père vienne me rencontrer seul. Et je vous rendrai à lui après qu'il m'aura payé et que je lui aurai parlé. Vous resterez avec mes hommes pendant ce temps. Vous serez cachée. Je vous conseille fortement de faire ce qui vous sera dit de faire, sinon... (Il s'efforça de détacher les syllabes de chaque mot pour donner un effet théâtral)... sinon, eh bien, disons, pour faire court, que revoir votre père ne sera plus une option pour vous. Suis-je clair ?

– Oui, c'est très clair.

– Et toi, mon garçon, as-tu bien compris ce que je viens de dire ?

– Oui, monsieur, dit Édouard la mâchoire serrée par la colère.

– Bien. Vous faites ce qu'on vous dit et tout ira bien. Nous avons un peu de route à faire et, ensuite, vous retrouverez votre famille.

Lord Lebel semblait satisfait de lui. Il se retourna et alla retrouver ses complices qui se passaient une bouteille d'alcool. Lord Lebel leur enleva la bouteille brusquement et en prit une grande rasade, puis il la leur rendit. Les trois hommes s'endormirent quelques heures plus tard, complètement ivres, ce qui arrangea Édouard. Leur sommeil était plus profond à cause de l'alcool.

Édouard fit glisser sa pointe de flèche dans sa main dès qu'il fut certain que tout le monde dormait. Avec application, il sectionna un bout de la corde. Puis il en sectionna un autre et ses mains se libérèrent d'elles-mêmes. Il se détacha les pieds et alla libérer Illah. Cette dernière ramassa sa couverture et son sac, que les trois hommes n'avaient pas pensé à ramasser, et elle fila en courant vers le sud comme Édouard le lui avait dit.

De son côté, le jeune homme prit les cordes qui avaient servi à les attacher, lui et sa cousine, et ligota fermement les trois hommes. Ils étaient si ivres au moment de s'endormir qu'ils ne s'aperçurent de rien. Puis, Édouard prit deux chevaux, les sella et s'en alla. Puis il revint sur ses pas et prit les trois chevaux qui restaient. Il les amena avec lui en les tirant par la bride. Si les trois hommes réussissaient à se libérer de leurs liens, ils ne pourraient pas les rattraper de sitôt sans montures.

Édouard rattrapa Illah sur la route qu'il lui avait indiquée. Mais ce que le jeune homme ne savait pas, c'est que cette route abandonnée était maintenant un chemin privé qui menait non pas vers le sud dans un village, mais vers la péninsule, à l'endroit où le fleuve Taïka faisait un coude et où un homme habitait en ermite depuis de très nombreuses années. Illah et Édouard lancèrent leurs chevaux au galop vers la péninsule avec, pour seul phare, la faible lumière d'un petit croissant de lune.

CHAPITRE 9

La route vers le château du royaume d'Ébal avait été longue. Le général Éthan commençait à avoir des crampes dans les jambes.

Son cheval était une bonne bête qui ne prenait jamais la route la plus ardue si elle pouvait l'éviter ; mais lorsqu'un homme passe plusieurs jours à dos de cheval, il est normal de ne pas se sentir au sommet de sa forme.

Éthan s'était fait accompagner par cinq soldats de la garde royale, pour rendre les choses plus officielles sans être trop pompeuses. Le roi Onel du royaume d'Ébal était un homme simple qui ne se prenait pas trop au sérieux, sauf, bien entendu, quand les circonstances l'exigeaient. Éthan se faisait une joie de revoir cet homme au caractère si semblable au sien.

Toutefois, le général se demandait comment le roi d'Ébal réagirait en apprenant la véritable raison de sa visite.

Les royaumes d'Ébal et de Ganthal étaient des alliés de toujours, mais comme dans toute chose, il ne faut jamais abuser. Le roi Onel étant le frère de la reine Iza-Mel, il se retrouvait par le fait même avec certaines obligations envers le Ganthal. Même dans le cas improbable où les deux royaumes n'avaient pas été en bons termes, le fait que le roi de Ganthal envoie son général en chef demander assistance au royaume du frère de la reine était suffisant pour qu'Onel se voie tenu par son honneur de répondre.

Éthan avançait lentement sur son cheval en réfléchissant à tout cela, quand il sentit soudain une odeur de viande grillée. Il fit signe au soldat le plus près de lui d'aller jeter un coup d'œil. Il y avait un petit village tout près, et des gens se tenaient autour d'un feu sur lequel rôtiissait un énorme sanglier. Pour un homme qui ne mange que des galettes d'avoine et de la viande séchée depuis des jours, la perspective de faire un bon repas passe souvent avant bien d'autres considérations.

Le soldat revint leur annoncer que les villageois se feraient une joie de les recevoir pour le repas. Un bruyant grondement dans le ventre du général

donna son assentiment à sa place. La petite troupe se dirigea vers le hameau et vers la majestueuse pièce de viande.

Une vieille dame courbée par le temps s'approcha des soldats alors qu'ils descendaient de cheval. Elle mit sa main ridée sur le bras d'Éthan et lui dit de sa voix douce :

– Mon cher jeune homme, je crois que vous et vos soldats venez de Ganthal, je me trompe ?

– Non, madame, vous ne vous trompez pas. Nous allons rendre visite à votre roi Onel.

– Oh ! Comme c'est gentil de votre part. Un général de Ganthal est toujours le bienvenu dans ce royaume. Venez avec moi.

La vieille femme prit le bras d'Éthan et l'escorta vers le foyer où le fumet de la viande qui cuisait emplissait l'air. Elle lui désigna un siège, puis s'assit à côté de lui. Puis, une femme rousse d'un âge incertain lui apporta une assiette de viande fraîchement coupée accompagnée de légumes. Le général regarda tous les gens autour de lui qui attendaient qu'il ait commencé à manger pour se servir et leur dit :

– Je vous remercie de votre hospitalité. C'est très aimable à vous.

C'est à ce moment qu'un homme de haute stature, à la carrure plus qu'imposante, s'approcha du général et lui dit :

– Nous sommes des habitants d'Ébal et nous avons toujours bien reçu les gens de Ganthal. Vos soldats et vous êtes les bienvenus dans notre camp.

– Merci beaucoup, monsieur. Je manque vraiment de manières et je m'en excuse, dit Éthan, la bouche pleine, qui s'essuya la main sur son pantalon avant de la tendre à son interlocuteur. Je ne me suis même pas présenté : je suis le général Éthan, chef des armées de Ganthal et le frère du roi Ondier.

L'homme à la haute carrure se redressa fièrement et serra la main tendue à la façon des soldats et dit :

– Je suis le chef de ce village et mon nom est Rafaël.

– Je suis enchanté, Rafaël.

– Moi de même, général. Asseyez-vous et mangez avant que ce ne soit froid. Nous discuterons plus tard, dit le géant d'un ton plein de sous-entendus.

– Avec plaisir, répondit le général.

Rafaël était un homme imposant, mais la façon dont il avait dit « discuter » laissait entendre qu'il avait des questions à poser à Éthan. Le chef semblait être un homme assez intelligent pour ne pas se faire avoir par un mensonge.

Les soldats qui accompagnaient le général furent installés parmi les paysans et se régalerent de sanglier en discutant avec les gens.

Lorsque la bière commença à circuler, Éthan demanda à Rafaël de ne pas trop remplir les verres des soldats. Ils devaient être en forme pour reprendre la route le lendemain. Pour sa part, le général ne prit qu'un seul verre et se retira ensuite vers une colline pour repérer les environs avant la tombée de la nuit. Rafaël le suivit et lui désigna un grand nombre d'endroits par leur nom. Puis le chef demanda ce qui le tenaillait depuis l'arrivée des soldats :

– Pourquoi êtes-vous à Ébal, général ?

– Je savais bien que vous me le demanderiez, dit Éthan avec un sourire entendu. Je ne veux pas vous manquer de respect, mais vous devez bien savoir que je ne peux pas vous répondre.

– Je comprends cela, général. Il est plutôt rare, vous en conviendrez, de voir un chef d'armée se promener sur nos terres. Cela pique notre curiosité.

– Je n'en doute pas, dit Éthan.

– Je suis un homme curieux de nature. Je sais qu'il y a certaines choses dont on ne parle pas avec un étranger ; mais comme j'aime bien tout savoir, je vais faire un marché avec vous.

– Et quels en seront les termes ? s'amusa Éthan devant l'audace de Rafaël.

– Je vais vous parler un peu de moi, puis vous verrez que je suis un homme digne de confiance. Ensuite, vous pourrez me

dire ce qui amène le commandant en chef de l'armée de Ganthal dans ce pays.

Éthan n'était pas le genre d'homme qui prend des décisions à la légère. Il prit le temps de réfléchir à la proposition qui lui était faite. Puis il dit à l'homme :

– Allez-y, Rafaël, parlez-moi de vous.

– D'accord. Général, je sais reconnaître un homme de valeur lorsque j'en vois un. Je pense que vous êtes ce genre d'homme, c'est pourquoi je vous parle ici plutôt que devant tout le monde en bas. Je n'ai pas toujours été un paysan, voyez-vous. Avant, il y a de cela plusieurs années, j'étais capitaine dans l'armée de ce royaume.

– Vraiment ? s'étonna Éthan. Pourquoi ne l'êtes-vous plus ?

– Eh bien, regardez par vous-même, dit l'homme en relevant la jambe de son pantalon, dévoilant ainsi une jambe de bois.

– Ça fait longtemps ? demanda Éthan.

– Très longtemps. Un accident bête. Je suis tombé de cheval pendant une charge et je me suis cassé la jambe en trois endroits. Les os ont percé la peau. Les plaies se sont infectées après que ma jambe eut été redressée. Les soigneurs ont décidé de la couper pour me sauver la vie. Puis, lorsque j'ai été guéri et que j'ai pu retrouver suffisamment de force pour porter cette décoration, dit ironiquement Rafaël en frappant sa jambe de bois, l'armée m'a remercié de mes services ; donc je suis revenu parmi ma famille pour cultiver la terre. Je me suis marié et je suis maintenant le père de cinq enfants. Ma femme est la rouquine qui vous a servi votre repas. Elle s'appelle Isabelle.

– Elle a l'air charmante... dit Éthan.

– C'est une femme avec un cœur grand comme le monde. Elle a compris que je n'étais pas invalide même s'il me manquait une jambe. Je la connais depuis que nous sommes petits et elle a toujours été là pour moi. C'est comme cela que j'ai su qu'elle serait la femme de ma vie.

– Elle a su voir en vous ce que personne ne voulait voir, en déduisit Éthan.

– Ne croyez pas que c’est une sainte, mon Isabelle. Non, monsieur, c’est une femme de caractère. Elle ne le montre pas aux étrangers, mais prenez garde à vous si vous la faites fâcher, dit l’homme en riant de plus belle.

– Merci pour l’information. Rafaël, j’aimerais que vous me disiez ce que vous faisiez comme travail dans l’armée.

– J’étais capitaine dans la cavalerie, général. Dans le troisième bataillon de cavalerie, pour être précis. Et le troisième bataillon est en fait un bataillon de repérage, d’éclaireurs et d’informateurs. Je suis un homme qui sait garder un secret et je sais beaucoup de choses...

– Je n’en doute pas, dit Éthan en réfléchissant.

Rafaël avait été dans un bataillon d’espions. Cela plaisait à Éthan. L’homme lui avait semblé immédiatement sympathique et honnête. Il devenait maintenant très intéressant. Éthan connaissait bien le troisième bataillon de cavalerie, il s’était entraîné avec eux lorsqu’il était un jeune soldat. Il écouta donc l’homme poursuivre :

– Je vais vous donner un exemple de ce que je sais. Le Ganthal se débat depuis longtemps dans une guerre contre le Zythor qui ne finit pas. Je sais qu’à l’origine, c’est le Zythor qui a commencé les hostilités, même si le roi Trévor clame haut et fort le contraire. Je sais aussi que c’est en tuant les paysans d’un petit village côtier qu’ils ont commencé cette guerre, et que vous avez reçu dans des paniers les doigts et les oreilles de chaque homme, femme et enfant massacré dans ce village.

– Vous savez beaucoup de choses.

– En effet. Je sais aussi que le village a été détruit et que c’est à cet endroit précis, sur des ruines que vous nommez « la place chaude », que le village se trouvait.

– Comment savez-vous tout cela ? demanda Éthan, surpris par tant de détails que seules quelques personnes, dont lui-même et le roi, connaissaient.

– Eh bien, général, c’est après ce massacre que le roi Trévor a essayé d’entrer à Ébal par la forêt Interdite et c’est pendant ce combat que nous avons livré que j’ai perdu ma jambe.

– Je vois... dit Éthan dans un murmure. Nous n’avons jamais entendu parler de cette tentative d’invasion.

– Nous avons de bonnes raisons de ne pas ébruiter cette affaire.

– Lesquelles ? demanda Éthan.

– Eh bien, nous n’avons pas fait de quartier parmi les hommes de Trévor. Ils sont tous, je dis bien tous, morts cette journée-là, dit Rafaël en regardant Éthan droit dans les yeux.

– Vous n’avez pas fait de quartier à ceux qui se rendaient ? demanda innocemment Éthan en sachant très bien qu’aucun soldat de Zythor ne se rend puisqu’ils préfèrent se suicider.

– Ce n’était pas nécessaire. Ceux qui ont été pris se sont donné la mort. Ce qui en soi n’est pas vraiment une surprise. Nous connaissions la réputation des soldats de Zythor ; toutefois, c’est ce qu’ils emmenaient avec eux que nous avons trouvé intéressant.

– Qu’est-ce que c’était ? demanda avidement Éthan.

– C’était un chariot. Les hommes qui sont venus n’étaient pas tous des soldats. Il y avait un sorcier avec eux. Nous le savons à cause de son bâton orné des symboles de la caste des magiciens blancs...

– Un magicien blanc ? L’avez-vous identifié ? demanda Éthan, surpris.

– Non. Il est tombé de la falaise lorsqu’il a voulu m’empaler avec son bâton et que je l’ai chargé avec mon cheval. Ensuite, eh bien, je suis tombé de cheval et vous connaissez la suite. Donc, je ne suis pas retourné sur la falaise pour le retrouver. Les hommes qui m’accompagnaient ont ramené le chariot. Notre sorcier, Kyram, l’a inspecté. Il a trouvé des fioles de poisons et de très grandes quantités d’eau contaminée, ainsi qu’une grande quantité de pierres rouges et poreuses que personne ne connaissait. Mon supérieur en est venu à la conclusion que soit ces hommes venaient pour empoisonner notre eau, soit ils se rendaient ailleurs et ne faisaient que passer par ici, soit

les deux. Le général Théodore a fait surveiller les chemins de la forêt Interdite pendant des années et personne n'est revenu. On nous a fait jurer de ne jamais parler de cette histoire, puis le sujet s'est évaporé... si je puis le dire ainsi.

– C'est intéressant, ce que vous me racontez là, Rafaël, très intéressant. Le roi Onel est-il au courant de tout cela ?

– Oui, général. Mais il a décidé que cette affaire ne devait pas être ébruitée afin d'éviter de semer la panique parmi la population.

– Je comprends. Si la population devait se méfier de l'eau qu'elle boit et du magicien chargé de les protéger, ce serait une catastrophe.

– Effectivement, acquiesça Rafaël.

Le silence se fit pendant quelques minutes. Éthan prit une décision. Il allait dire la vérité à cet homme honnête et amical.

Éthan s'assit sur une souche et Rafaël en fit autant. Le général dit à l'homme la raison de sa venue à Ébal. Il lui parla du mariage entre la princesse Illah et Alarik, de la demande d'alliance de la part du roi Ondier et de tout ce qui semblait louche dans cette guerre. Il ne dit rien toutefois de l'espion que le roi voulait envoyer au Zythor. Cette carte devait rester dans sa manche jusqu'à la dernière minute.

Rafaël ne fut qu'à moitié surpris de ce qu'Éthan lui racontait. Puis, à la fin de son histoire, l'ancien capitaine dit :

– Je vais vous accompagner jusqu'au château. Comme cela, vous arriverez plus vite et vous ne vous ferez pas importuner.

– Arriver plus vite, ce serait pratique, mais pourquoi dites-vous que nous pourrions nous faire importuner et par qui ?

– Par quelques têtes brûlées qui circulent de temps en temps sur nos routes. La majorité vient de Baldine, et comme ils n'aiment pas vraiment les gens de Ganthal, vous pourriez avoir de petits ennuis.

– De quel genre ? s'informa le général.

– Eh bien, disons qu'ils aiment les chevaux et qu'ils aiment voler aussi. Donc, nous passerons par un chemin que peu de gens connaissent, mais qui

est beaucoup plus rapide pour se rendre jusqu'au palais.

– Et pas de têtes brûlées sur ce chemin, Rafaël ?

– Oh non, général ! Ils ne se risqueraient pas dans ce coin-là.

– Pourquoi ?

– Disons seulement que c'est un chemin privé et que son propriétaire aime bien être en paix. Je le connais bien, il n'y aura pas de problème.

– Dans ce cas, si cela vous va, nous partirons après le repas du matin, dit Éthan.

– C'est parfait. Et nous serons au palais avant la tombée de la nuit.

Éthan sursauta. Il savait qu'il fallait encore au moins deux jours à cheval pour se rendre au palais.

– Comment est-ce possible de raccourcir de moitié le parcours et que je n'en aie jamais entendu parler ? demanda le général.

– Je vous l'ai dit, c'est un chemin bien caché, dit l'homme en riant.

– Bien, dans ce cas, retournons au camp prendre un peu de repos. Et demain nous verrons cela. J'aimerais que vous ne parliez pas de ce que je vous ai raconté, ça pourrait compromettre ma mission.

– Général... vous me décevez. Je suis un homme qui a gardé un secret pendant dix ans. Même ma femme ne sait pas ce qui s'est passé ce jour-là. Elle sait que je suis tombé de cheval, mais le reste... pas un mot. Ne vous inquiétez pas. Votre secret est en sécurité avec moi.

– Parfait. Maintenant, allons dormir.

Les deux hommes redescendirent de la colline et retournèrent au village. Les habitants avaient décidé d'un commun accord (probablement imposé par Isabelle) de prendre les soldats dans leurs maisons. Éthan fut hébergé par Rafaël et sa femme. Il dit au chef qu'il pouvait très bien dormir dehors, que c'était ce qu'il faisait depuis des jours, mais Isabelle lui jeta un regard qui lui fit comprendre que ne pas accepter l'invitation serait très mal reçu. Éthan se contraignit donc à dormir sur un petit matelas de paille dans leur maison, avec Rafaël, sa femme et leurs cinq enfants juste à côté. Le

sommeil fut difficile à trouver, mais au moins il ne dormit pas à la belle étoile.

*

Le soleil se leva ce matin-là sur une vallée brumeuse et fraîche. Les habitants furent tous levés bien avant que les rayons du soleil aient commencé à réchauffer la terre. Rafaël conduisit Éthan et ses soldats jusqu'à un petit ruisseau pour qu'ils pussent se laver tranquillement, puis les convia au repas du matin.

Éthan se lava dans ce ruisseau dont l'eau glaciale le réveilla tel un cor de clairon sonné juste à côté de sa tête. Puis il retourna au village, où il mangea une omelette servie par Isabelle. Ensuite, il sella son cheval et se prépara à partir.

Rafaël arriva sur un magnifique étalon noir. Sa femme lui remit un paquet rempli de vivres et se dirigea vers Éthan qui mettait le pied à l'étrier. Elle lui dit très bas pour ne pas être entendue :

– Je vous confie mon mari, général. J'aimerais qu'il revienne entier et en forme. Et ne le laissez pas aller au-delà de ses limites. Il oublie souvent que s'il lui manque une jambe, c'est parce qu'il a failli y passer, et s'il se fatigue trop, il ne pourra pas se porter sur sa « décoration », comme il dit, ça lui fera trop mal. C'est un homme orgueilleux, il ne reconnaîtra pas qu'il peut avoir de la douleur, mais je me fie à vous pour vous en occuper.

– N'ayez crainte, madame, je veillerai sur lui comme sur chacun de mes hommes. Merci de votre hospitalité et pour ces bons repas.

– Au revoir, général, dit Isabelle avec un regard rempli de tristesse.

La femme alla embrasser son mari et Éthan donna le signal du départ. Rafaël ne sembla pas avoir de difficulté à les suivre. Environ une heure après leur départ, le chef de village leur indiqua la voie à suivre. Ils se dirigeaient vers les mines de cuivre. Éthan fut surpris, mais ne dit rien, faisant instinctivement confiance à l'homme qui les accompagnait.

Lorsqu'ils se retrouvèrent devant l'entrée principale de la mine, Rafaël descendit de cheval et alla voir un ouvrier qui lui indiqua une direction. Le

chef la prit et se mit à discuter avec un autre homme. Éthan n'entendait pas ce qui se disait, mais lorsque Rafaël revint avec un sourire triomphant sur le visage, il lui demanda :

– Qu'est-ce qui se passe, mon cher ?

– Eh bien, nous allons passer par les mines. Elles sont toutes reliées sous terre, mais il faut savoir s'y retrouver. Il va falloir par contre marcher à côté des chevaux, le plafond est trop bas. Lorsque nous sortirons de l'autre côté, nous serons à environ une petite heure du palais.

– Je comprends maintenant pourquoi vous disiez que ce chemin était plus sûr. Il ne peut pas y avoir de brigands qui se cachent dans ces mines, dit Éthan qui ne revenait pas de cette surprise.

– Non, général. Les têtes brûlées ne s'approchent pas des mines, il est trop facile de s'y perdre lorsqu'on ne sait pas où on va. Et si on se perd là-dedans, eh bien, on peut passer sa vie sans jamais en ressortir. Je passe ici tous les mois pour aller en ville. Je connais bien les mines. Ne vous inquiétez pas. Nous allons croiser des mineurs tout le long du chemin. Ils sont sympathiques. Avant que j'oublie... une chose est importante. Ces hommes sont superstitieux. Ils n'aiment pas quand les gens parlent fort. Ils disent que ça fait trembler les murs et qu'il y a des effondrements. Il faudrait donc que personne n'élève la voix. Sinon, nous pourrions avoir de petits ennuis. Les mineurs passent leur vie dans ces mines. Il vaut mieux faire ce qu'ils disent.

– Parfait. Nous baisserons le ton, acquiesça Éthan. Allons-y, Rafaël, j'ai bien hâte de voir ces mines.

Rafaël prit son cheval par la bride et ouvrit la marche. Éthan le suivit de près et ses soldats aussi. Ils entrèrent en rang de deux par deux puis, en suivant les torches accrochées tout le long du tunnel, ils suivirent le chemin qui était devant eux. Au bout d'un certain temps, ils débouchèrent sur une grande galerie. Une série de chemins taillés à même la terre et la roche serpentaient tout le long des parois, ce qui donnait à l'endroit un air de

labyrinthe vertical. Il y avait des entrées partout. Impossible de les compter tant il y en avait. Éthan se rapprocha de Rafaël et demanda :

– Comment faites-vous pour vous y retrouver ?

– Eh bien, général, pour commencer, il faut regarder par quel trou les hommes sortent et par lesquels ils entrent. Ensuite, eh bien, nous suivons le chemin droit devant nous, dit l’homme en riant.

– Je ne vois pas ce qui vous fait rire, Rafaël.

– C’est plus simple de traverser ces mines que de devoir se promener un peu partout dedans. Le chemin qui mène de l’autre côté est presque droit. Donc, nous allons toujours devant nous en suivant les torches. Si jamais vous allez dans une autre galerie, je vous conseille de suivre les torches, sinon vous allez vous perdre.

– Je ne veux pas aller dans les autres galeries, dit Éthan qui commençait à beaucoup moins aimer sa balade.

– Parfait, général. Restez avec moi et tout ira bien. Tous ces chemins ont l’air pires qu’ils ne sont, dit Rafaël, qui ne se départait pas de son sourire, à croire que tout était amusant pour lui.

– D’accord. Continuons, grogna Éthan.

Ils marchèrent pendant des heures. Ils firent halte dans une autre galerie où serpentaient, là aussi, de nombreux chemins. Ils avalèrent leur repas composé de fruits secs, de galettes d’avoine et de viande séchée.

Quelques mineurs vinrent les saluer, mais en restant à distance respectueuse des soldats. Éthan interrogea d’ailleurs Rafaël à ce propos. L’homme leur expliqua que la majorité des mineurs étaient des repris de justice qui essayaient de se refaire une vie et que la majorité d’entre eux avaient été arrêtés par des soldats et qu’ils préféraient, dans la mesure du possible, ne pas s’approcher d’hommes en uniforme.

Éthan fut surpris par cette attitude, mais ne tint pas rigueur à ces hommes de la distance qu’ils voulaient garder. Travailler dans une mine toujours sous terre était en soi une façon plutôt pénible de gagner sa vie, il ne fallait peut-être pas en rajouter.

Les soldats reprirent leur chemin, et après ce qui leur sembla un interminable labyrinthe de couloirs, de galeries, de torches brûlantes et d'hommes couverts de poussière, ils retrouvèrent la lumière du jour. C'est avec un soulagement non dissimulé qu'Éthan et ses hommes prirent leur repas du soir au grand air. Puis ils montèrent sur leur monture et c'est au galop qu'ils rallièrent à la tombée de la nuit la capitale du royaume d'Ébal, Alomal.

Rafaël laissa les soldats à la porte du palais et se rendit dans une auberge. Il dit qu'il attendrait là jusqu'à ce que les soldats soient prêts à repartir. Éthan le remercia de son aide et lui remit une bourse de pièces d'or. Rafaël refusa le présent en prétextant qu'il avait de toute façon des raisons personnelles de venir à Alomal, mais Éthan insista tellement que l'homme finit par céder et prit la bourse. Ils se séparèrent en se serrant la main, et Éthan demanda à être reçu par le roi Onel dans les plus brefs délais.

Les soldats de garde à la porte du palais reconnurent l'uniforme des soldats de Ganthal et les galons de général d'Éthan. C'est avec empressement qu'ils furent conduits à l'intendant du roi, qui les introduisit auprès du monarque.

Ce dernier était en train de terminer un somptueux repas avec sa famille lorsque le général fit son entrée. Le roi Onel alla à sa rencontre et lui serra la main à la façon des soldats et avec effusion. Puis, Éthan fut conduit à un siège à la droite du roi. Les convives furent remerciés de leur présence et quittèrent la salle. La reine Marissa, par contre, demeura auprès de son époux. Le roi demanda à Éthan :

- Qu'est-ce qui vous amène aussi loin de chez vous, mon cher général ?
- Eh bien, Majesté, je viens solliciter une faveur au nom du roi, votre beau-frère.
- Une faveur... pff !... Ondier a toujours besoin de faveurs, dit Marissa avec mépris.
- Ma reine, dit le roi Onel, ne vaudrait-il pas mieux que vous rejoigniez vos dames de compagnie ? Elles doivent vous attendre.

– Ce serait avec joie, mon époux, mais je pense qu’il est de mon devoir de rester auprès de vous et de recevoir cet émissaire de Ganthal comme il se doit.

– Éthan n’est pas un émissaire de Ganthal, mais un ami. Cela ne requiert donc pas votre présence, ma chère. Laissez-nous, allez vous reposer.

– Bien, Altesse, dit la reine en embrassant son époux sur la joue.

La reine quitta la salle d’un pas raide et trop rapide, laissant voir ainsi son mécontentement. Elle était tellement tendue que tout son corps semblait inflexible. Éthan se garda bien de faire des commentaires, mais le roi Onel se rendit compte de son malaise et lui dit en plaisantant :

– Mon épouse est dans une phase où tout lui semble méprisable. Il ne faut pas tenir compte de ses humeurs. Elle est normalement d’un naturel plutôt taciturne, mais depuis une année environ, elle est carrément infernale. Je vous présente mes excuses pour son comportement.

– Je les accepte, Majesté, avec plaisir. En fait, je ne suis pas venu à Ébal seulement pour une visite de courtoisie à un ami. Là-dessus, votre épouse a parfaitement raison.

– Oui, oui, vous alliez me demander une faveur au nom de votre roi, dit Onel sur un ton badin.

– Je viens vous parler de la guerre qui sévit entre le Ganthal et le royaume de Zythor depuis une décennie.

– Je m’en doutais. Poursuivez, Éthan, je vous prie.

– Eh bien, Majesté, cette guerre, nous ne pourrons pas la gagner seuls, je le crains. Les attaques de Zythor sont de plus en plus nombreuses et violentes. Nous perdons des hommes pratiquement tous les jours. Le roi Ondier a eu une idée qui pourrait très probablement faire pencher la balance en notre faveur.

– Quelle est cette idée, général ?

Éthan prit une grande inspiration. De la réponse que le roi donnerait à la requête qui lui serait présentée, dépendaient beaucoup de choses. Il devait choisir ses mots avec soin. Il se lança.

– Eh bien, Altesse, je suis ici pour demander à Votre Majesté d’honorer la promesse de mariage faite il y a très longtemps entre la princesse Illah de Ganthal et Alarik, le fils du général Théodore.

– Je vois... dit le roi Onel en réfléchissant.

– Je tiens à ce que vous sachiez, Majesté, que cette alliance entre nos deux nations n’est pas pour vous forcer la main à une alliance militaire.

– Alors à quoi est-elle due ? demanda le roi soudain très sérieux.

– Majesté, nous voulions demander assistance à votre royaume dans cette guerre, mais sans éveiller les soupçons de l’ennemi. Un mariage n’est pas un acte de guerre et tout le continent de Kianah sait que la princesse Illah est promise à Alarik depuis sa naissance. La princesse a maintenant dix-huit ans, Majesté. Elle est en âge de se marier. Il est donc tout naturel que ce mariage se fasse dans les plus brefs délais...

– Et par le fait même, je me déplace avec mes soldats pour assister au mariage et, comme par hasard, je vous donne un coup de main dans votre guerre, je me trompe ? dit malicieusement le roi.

– Non, Majesté, c’est exactement à quoi nous avons pensé.

– Il y a autre chose que je devrais savoir avant de prendre une décision ? demanda Onel.

Éthan prit son courage à deux mains et mit autant de conviction qu’il le pouvait dans ses paroles.

– Oui, Majesté. La guerre contre le royaume de Zythor dure depuis trop longtemps pour ne pas cacher quelque chose. Nous voulons savoir de quoi il retourne.

– Et ? demanda le roi.

– Majesté, ce que je vais vous révéler n’a été mentionné que par le roi, moi-même et le prince Mika. Personne d’autre n’est au courant et personne ne devra l’être.

– Par tous les dieux, Éthan, ne faites pas tant de mystères et dites-moi. Je suis un roi, je connais le sens du mot *secret* ! s’exclama le roi Onel, exaspéré.

– Bien, Majesté. Le roi Ondier veut envoyer un espion au royaume de Zythor.

– Pourquoi ?

– Eh bien, il y a quelques semaines, nous avons appris qu’un de nos hauts dirigeants, le président du conseil royal Lord Lebel... eh bien... Majesté, cet homme est un traître.

– QUOI ? s’exclama le roi Onel, abasourdi.

Le roi connaissait bien Lord Lebel. Il avait souvent discuté de politique avec lui et il lui avait semblé être la fidélité même. Le fait avoué qu’il était un traître troublait profondément le roi. Si un homme comme Lord Lebel pouvait trahir son pays, n’importe qui le pouvait. Cela donnait une dimension nouvelle à un problème qu’aucun monarque n’aimait envisager : un traître parmi les hauts dignitaires. Éthan fit comme s’il n’avait pas remarqué le malaise du roi, puis continua son récit :

– Nous pensons, hélas, qu’il faut nous méfier de beaucoup de gens de notre entourage immédiat. Lord Lebel avait une relation qui n’a pas été identifiée. Nous devons savoir de quoi il en retourne du côté de notre ennemi. Nous devons envoyer un espion, Majesté.

– Un espion ? Êtes-vous sérieux ? Mais qui voulez-vous envoyer et en quoi cela me concerne-t-il ?

– Majesté, le roi a énormément confiance en vous et en votre jugement. Il pense qu’Alarik serait, selon toute vraisemblance, le meilleur homme pour cette mission, puisqu’il a été formé à l’art de la guerre et aux méthodes d’espionnage.

– Je vois. Vous ne pouvez envoyer quelqu’un de chez vous sans que cela ne se remarque et que cela ne vienne aux oreilles de Trévor.

– Exactement, Majesté, dit Éthan, surpris par la perspicacité du roi.

– Et vous voulez cacher mon aide militaire sous le décor d’un mariage. Je dois reconnaître que c’est brillant. Un peu tiré par les cheveux, mais brillant. Je voudrais prendre la nuit pour y réfléchir. Vous pourriez dormir

au palais ce soir et, demain, nous pourrions en discuter au petit déjeuner. Est-ce que cela vous poserait un problème ?

– Bien sûr que non, Majesté. Prenez votre temps. Je vous remercie de votre hospitalité. Nous nous reverrons donc demain matin. Passez une bonne nuit, Majesté, dit Éthan en s'inclinant gracieusement devant le roi.

Le roi Onel quitta la salle à manger et se rendit à ses appartements. Éthan fut conduit dans une magnifique chambre, où de vaillants serviteurs lui préparèrent un bain chaud et parfumé. Éthan faillit bien se noyer dans ce bain en s'y endormant. Son uniforme puant et poussiéreux fut emporté pour être nettoyé. Puis, il alla dormir dans un vrai lit confortable et moelleux.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 10

Le lendemain matin, Éthan trouva son uniforme propre et soigneusement plié sur une chaise. Le général s'habilla et s'en alla à la rencontre du roi. Il espérait que le monarque allait acquiescer à sa demande. Dans le cas contraire, le Ganthal allait devoir se trouver un autre allié, ce qui occasionnerait bien des désagréments.

Le roi était attablé dans la salle à manger avec son épouse et ses deux fils, Drof et Éloïk. Lorsque Éthan entra, le roi se leva et l'invita à s'asseoir. Puis, un homme à la haute stature entra, suivi d'un jeune homme aussi grand que lui, mais légèrement moins imposant.

Ils prirent place à la table du roi. Un silence de plomb régnait dans la vaste pièce décorée aux armoiries du royaume d'Ébal. La table de marbre semblait avoir été taillée dans une seule pièce de ce matériau rare et cher.

Éthan attendit patiemment qu'Onel prenne la parole. Ce que ce dernier fit seulement lorsque le repas fut terminé et que les domestiques eurent quitté la pièce. Puis, le roi fit les présentations d'usage.

– Général Éthan de Ganthal, je vous présente mes fils, le prince Drof et le prince Éloïk.

– C'est un plaisir de faire votre connaissance, Votre Altesse Drof et Votre Altesse Éloïk.

– Je vous présente également le général Théodore d'Ébal, mon cousin et chef de nos armées. Ainsi que son fils, Alarik.

Le général Théodore était le type même du militaire de carrière qui en a vu beaucoup et qui ne s'en laisse pas imposer facilement. Son fils lui ressemblait physiquement, mais l'expression de son visage était celle d'un enfant qui boude. Éthan serra la main de Théodore et lui dit :

– Enchanté, général. Je vois que votre fils n'est plus un enfant.

– Non, en effet, général. C'est un homme à présent et un soldat de l'armée de notre pays.

– Eh bien, je suis enchanté de vous rencontrer, soldat Alarik.

– Le plaisir est partagé, général, dit Alarik sur un ton amusé. Je suis heureux de rencontrer celui qui tient tête au roi de Zythor depuis une décennie.

– Il n’y a pas que moi, soldat, nous sommes des milliers et nous obéissons tous à notre roi.

Cette remarque innocente sembla mettre le jeune homme au comble de l’exaspération. Éthan en fut d’ailleurs très surpris, puisque Alarik semblait savoir se tenir, si l’on faisait exception de cette moue qui ne quittait pas son visage même lorsqu’il souriait. Le jeune soldat dit tout bas, mais suffisamment fort pour être entendu :

– Nous obéissons tous à notre roi, même quand cela nous semble complètement stupide.

La réaction du général Théodore devant l’impolitesse de son fils ne se fit pas attendre. Il lui envoya une claque magistrale sur la joue. Le jeune homme ne broncha pas, et bien qu’il eût envie de répliquer, il s’en abstint. Par contre, sa joue prit une belle couleur pourpre. Le roi dut intervenir avant que cela dégénère.

– Général Théodore, s’il vous plaît, ne malmenez pas ce garçon. Il a été impoli, c’est vrai, mais ne l’avons-nous pas tous été un peu à son âge ?

– Probablement, Majesté, concéda le général Théodore. Mais je ne me souviens pas d’avoir été grossier envers le roi.

– Moi non plus, mon cher général, dit le roi Onel, mais votre fils a ce que j’appelle un caractère fort. Il doit bien entendu apprendre à le maîtriser, mais il ne faut pas oublier que c’est ce même caractère qui fait de lui ce qu’il est. Il sera un meneur d’hommes un jour, je n’en doute pas. Et je pense savoir ce qui le rend irritable ce matin.

– Moi aussi, mais il n’appartient pas à mon impertinent fils de contester les ordres de Votre Majesté.

– Je suis d’accord, mais je suis un homme qui pense qu’il faut que jeunesse se passe. Je vous demanderais donc de laisser votre fils s’exprimer un peu plus librement ce matin, à la condition bien entendu qu’il demeure

poli à l'égard de tous, y compris son père et son roi, dit le roi en fixant ses yeux noirs sur le jeune homme.

– Bien, Majesté, il sera fait selon vos désirs, dit le général Théodore entre ses dents et en jetant un regard noir à son fils.

Alarik se remit bien droit sur sa chaise et reprit lentement une couleur normale. Le roi venait de lui donner le droit de s'exprimer. Contrairement à son père, le roi croyait fermement en la jeunesse et en ses diverses possibilités. Il croyait qu'il ne fallait pas brimer leurs opinions dans la mesure où ces dernières respectaient les convenances. Alarik remercia le roi d'un hochement de tête, ce qui fit sourire ce dernier.

Le roi Onel se leva et déclara :

– Nous allons nous rendre au royaume de Ganthal. Le général Éthan de Ganthal est venu me présenter ses hommages au nom de mon beau-frère, le roi Ondier. Puis, nous avons discuté d'une entente prise il y a dix-huit ans entre ma sœur, la reine Iza-Mel, son époux, le roi Ondier, et moi-même ainsi que le général Théodore.

– De quelle entente s'agit-il, mon époux ? Je n'en ai jamais entendu parler, dit la reine Marissa.

– Bien entendu que non puisque nous n'étions pas encore mariés à ce moment-là. Il a été convenu que le fils de Théodore, Alarik, serait promis comme époux à ma nièce, la princesse Illah de Ganthal. Comme je suis un homme de parole et le général aussi, nous honorerons nos engagements. Dans une semaine, nous appareillerons le navire royal et nous descendrons le fleuve Taïka jusqu'à Èrèmonta. Bien entendu, nous serons escortés par la marine, qui prendra à son bord une troupe de cinq mille hommes.

– Cinq mille hommes ? Mais, mon époux, pourquoi amener autant d'hommes pour un mariage ? demanda la reine soudainement nerveuse.

Le roi perdit patience et dit à la reine d'un ton autoritaire et colérique :

– Pour aller prêter main-forte à mon beau-frère dans sa guerre contre le Zythor. Que tout soit prêt pour notre départ dans une semaine. Je n'accepterai aucun retard. Suis-je clair ?

– Oui, Majesté, dirent en chœur toutes les personnes présentes.

– Majesté ? demanda timidement Alarik.

– Oui, jeune homme.

– Puis-je savoir pourquoi je suis obligé d'épouser une femme que je n'ai jamais vue si vous allez déclarer la guerre au Zythor ?

– ALARIK ! hurla le général Théodore en abattant son poing violemment sur la table de marbre.

– Non, non, laissez, général, répondit le roi en levant la main pour apaiser son bouillant cousin. Je vais répondre à ta question, Alarik. Il en va de ton honneur, du mien, de celui de ton père et de celui du royaume d'honorer nos engagements. De plus, le roi Trévor ne doit pas être mis au courant de nos démarches. C'est pourquoi nous cacherons les soldats dans les cales des bateaux. Tu deviens notre prétexte pour aller au Ganthal sans que cela ne ressemble à une déclaration de guerre. Tu comprends donc, mon jeune ami, que pour le bien de deux nations amies, tu te dois de prendre femme, même si tu ne la connais pas. Je comprends que la situation soit pénible pour toi, et un mariage arrangé n'est jamais aisé. Somme toute, tu es chanceux. Certains d'entre nous ont fait des mariages arrangés qui leur ont empoisonné la vie dès la première journée. Je suis intimement persuadé que ce ne sera pas ton cas. Est-ce que cela répond à ta question ? demanda Onel gentiment.

– Oui, Majesté, répondit le jeune homme en baissant la tête. Je vais faire mon devoir comme vous me le demandez.

– Bien. Préparez-vous, nous partons dans une semaine, plus tôt si c'est possible. J'ai hâte de revoir ma sœur, il y a si longtemps que je ne l'ai pas vue. Maintenant, excusez-moi, mais je dois retourner aux affaires courantes de ce royaume. Il ne se gouvernera pas seul, dit le roi en souriant chaleureusement.

Le roi quitta la pièce avec la reine et ses fils sur les talons. Le général Théodore se leva et vint à la rencontre du général Éthan. Il lui serra affectueusement le bras et dit :

– Veuillez excuser mon fils, je vous en prie. Il a, j’en ai bien peur, une très forte tête. Votre nièce n’est pas au bout de ses peines.

– Que cela reste entre nous, général, mais votre fils non plus n’est pas au bout de ses peines. Ma nièce a aussi tout un tempérament. Elle tient tête même à son père, dit Éthan en riant.

– Dans ce cas, ils sont faits pour être ensemble, dit Théodore en riant lui aussi. J’ai bien hâte de voir cela.

– Vous n’êtes pas le seul, général. Je pense qu’ils ne s’ennuieront pas ensemble.

Les deux hommes quittèrent la pièce ensemble en riant, laissant Alarik assis seul sur sa chaise. Il avait bien malgré lui entendu ce que le général Éthan avait dit et il ne s’en trouvait pas particulièrement enchanté. Si la fille du roi Ondier avait un sale caractère, il allait passer sa vie à se faire rabattre le caquet. Ça, il n’en était pas question. Elle allait voir, cette petite princesse gâtée de Ganthal, qui serait le maître de la maison. Alarik se leva et alla commencer à faire ses bagages avec résignation et colère.

Dans une autre pièce, un autre drame se jouait. La reine Marissa était horrifiée par le fait d’aller prêter main-forte au Ganthal dans une guerre qui ne les regardait pas. Elle dit au roi presque en hurlant :

– Je refuse de cautionner l’envoi de nos hommes dans un pays étranger seulement pour aider le mari de votre sœur, cette sotte qui a épousé un homme par amour au lieu de faire ce qu’on attendait d’elle.

– Je ne vous ai rien demandé, dit le roi agacé.

La reine ignore la réplique de son époux et poursuit sur sa lancée avec encore plus de hargne.

– Ce n’est pas du ressort de notre royaume, Onel, d’aller réparer les erreurs de votre beau-frère et de votre sœur. Elle est allée faire la putain dans un pays de barbares qui ne cherche que les querelles avec ses voisins. Et pour couronner le tout, vous laissez un bon parti comme Alarik épouser une petite princesse bâtarde, la fille d’un homme qui ne connaît pas de limite à son orgueil, car croyez-moi, mon mari, c’est cet orgueil et rien

d'autre qui le retient dans une guerre contre le Zythor. Il n'a qu'à faire comme nous et ne pas s'occuper de Trévor et de ses petites manigances et tout le monde sera en paix.

Le roi posa le livre qu'il feuilletait pendant la diatribe de son épouse. Il se tourna vers elle avec une expression si féroce sur le visage que la reine recula, puis il lui dit sur un ton menaçant, entre ses mâchoires crispées par la rage :

– Ma chère épouse, je vais vous dire quelque chose que je n'ai jamais dit à personne et je ne vais vous le dire qu'une seule fois. La reine de Ganthal est ma sœur, que cela vous plaise ou non. S'il venait à votre esprit de parler d'elle encore une fois en ces termes peu flatteurs, je me verrais dans l'obligation de sévir. De plus, la princesse Illah n'est pas plus bâtarde que nos propres enfants, du moins à ce que vous me laissez savoir de nos enfants, mais la question n'est pas là. Je vous ferai remarquer, ma chère, que vous êtes la cousine de cet infâme salaud qui se fait appeler roi de Zythor et que c'est seulement parce que mon père m'a forcé à vous épouser que vous êtes aujourd'hui la reine de mon royaume. Faites attention, madame, aux mots que vous prononcerez à l'avenir. Je ne serais d'aucune clémence envers vous si des paroles de même nature venaient à ressortir de votre bouche. Vous avez une très vilaine langue de vipère et, un jour, cela se retournera contre vous. Je le souhaite de tout mon cœur. De plus, si je vous prends encore à médire sur ma sœur et sa famille, je vous jure que vous le regretterez. Je suis le roi et vous, madame, comme tous les autres sujets de ce royaume, me devez obéissance et soumission. Suis-je clair ?

La reine tremblait de tous ses membres. Elle avait toujours été une femme méchante, mais avait toujours caché cela sous un masque de froideur. Si le roi décidait qu'elle n'était plus digne d'être reine d'Ébal, elle se retrouverait sans rien. Elle n'avait pas le choix. Pour ne pas s'exposer à la colère de son époux, elle baissa donc la tête, plaquant hypocritement un masque d'humilité sur son visage et dit en s'inclinant :

– Comme il vous plaira, Majesté. Je ferai ce que vous désirez.

– Bien. Maintenant, laissez-moi. Votre présence m’irrite.

– Oui, Majesté, dit la reine.

Dès que la porte se referma sur Marissa, le roi Onel laissa libre cours à sa colère. Il donna de grands coups de poing sur le bureau de marbre, au point de se faire saigner les mains. Puis il enveloppa ses jointures tuméfiées dans un linge de coton et retourna à sa lecture. La reine avait été un problème dès son entrée dans ce château, mais tôt ou tard, elle ferait une erreur et cette erreur, Onel la lui ferait payer très cher.

De son côté, Éthan devait se rendre à l’auberge où logeait son ami Rafaël pour lui dire de rentrer chez lui. Pour sa part, il rentrerait par bateau au Ganthal.

Rafaël fut content d’apprendre que le roi Onel avait accepté l’offre d’Éthan et promit au général qu’il pourrait toujours compter sur lui. Éthan fut touché par cette marque d’affection et remit à son nouvel ami, comme gage d’amitié, une dague qu’il portait dans sa botte depuis le jour où il était soldat. Rafaël fut si ému par ce geste qu’il étreignit très fort le général, presque au point de lui briser les os. Puis il alla régler sa note, prit son cheval et retourna dans son village avec un immense sourire aux lèvres.

*

Une semaine plus tard, les bateaux d’Ébal quittèrent le port d’Alomal avec, à leur bord, cinq mille soldats. Le roi Onel était debout à l’avant du navire lorsque Éthan vint le rejoindre. Le roi était heureux de descendre sur le fleuve Taïka vers le Ganthal. Il allait enfin revoir sa sœur. La reine Marissa avait tempêté tant qu’elle l’avait pu, mais elle dut finalement se résigner à faire ses bagages et à embarquer sur le navire royal. Toutefois, le roi ne lui adressa pratiquement pas la parole même si elle tenta de faire bonne figure devant lui. Éthan, qui s’était aperçu des dissensions dans le couple royal, demanda au roi, l’air de rien :

– La reine ne semble pas particulièrement aimer voyager.

– La reine adore voyager, mais seulement si c’est elle qui choisit la destination, dit le roi avec un sourire amer. En fait, général, elle n’est pas du

tout d'accord avec l'envoi de troupes dans votre pays. Mais je suis le roi et c'est moi qui ai le dernier mot.

– Une chance pour le Ganthal dans ce cas, Majesté, dit Éthan en riant.

– Je me demande si Alarik se fera bien à sa nouvelle vie, dit le roi en changeant de sujet.

– Je lui souhaite, même si j'en doute... dit malicieusement Éthan.

– Que voulez-vous dire, général ?

– Eh bien, disons que ma nièce n'est pas ce que je qualifierais de douce et docile.

– Ah, d'accord ! Vous pensez que ça va peut-être faire des étincelles ?

– Non, Majesté, ça va faire un grand feu de prairie ! dit Éthan en éclatant de rire.

Le roi rit aussi à cette plaisanterie en espérant sincèrement que le général exagérât.

Lorsque la nuit tomba, les bateaux accostèrent sur la rive. Les hommes descendirent à terre et en profitèrent pour se dégourdir les jambes. Alarik descendit avec son père et Éthan, et ils firent un feu sur le bord du fleuve, près d'une forêt. Alarik demanda à dormir à terre, près de son feu, ce que son père accepta. Tout le monde ou presque était remonté sur les bateaux pour dormir.

Alarik commençait à somnoler quand il entendit des craquements dans le bois. Il pensa que ce devait être un animal et il prit son arc. Puis, il entendit un sifflement qui lui frôla l'oreille, puis un autre et encore un autre.

Le jeune homme s'apprêtait à sonner l'alarme quand quelqu'un l'attrapa par-derrière et le jeta au sol, en lui plaquant une main sur la bouche. Il faisait nuit noire et le jeune homme ne vit pas le visage de son assaillant. Il reçut un coup sur la tête et ce fut le noir complet.

*

Lorsque le soleil irradiia le visage d'Alarik au petit matin, le jeune homme ouvrit un œil précautionneusement. Il avait un horrible mal de tête. Puis il regarda autour de lui. Le ballottement lui indiqua qu'il était sur un navire.

Ensuite, il vit les cordes qui liaient ses poignets et ses chevilles. Il avait un bâillon dans la bouche qui l'empêchait de parler. La peur commença à monter en lui. Il comprit immédiatement qu'il avait été enlevé. Un homme qui empestait le poisson s'approcha de lui. Il lui enleva son bâillon et lui demanda :

- Tu es un prince ?
- Pardon ? demanda Alarik, surpris par la question.
- J'ai dit : tu es un prince ?
- Non, bien sûr que non. Pourquoi vous me demandez ça ?
- Eh bien, la rançon aurait été plus intéressante. Tu viens du royaume d'Ébal, pas vrai ?
- Oui.
- Et tu t'en allais où avec ta grande flotte ?
- À la pêche, mentit le jeune homme.
- Ah, ah, ah ! À la pêche ! Bien essayé. La vérité, c'est quoi ?
- Je m'en allais à la pêche à la baleine dans la mer Infinie avec d'autres pêcheurs.

Alarik reçut un coup de poing en guise de réponse. Puis l'homme à qui il manquait plusieurs dents et qui sentait si mauvais, s'approcha très près de son visage et lui dit :

- Tu ferais bien de me dire la vérité, sinon c'est le capitaine qui va s'occuper de toi et, crois-moi, il ne te fera pas de cadeau.

— Ah ! bon. Eh bien, dans ce cas, je vais vous dire où je m'en allais.

- C'est bien, je t'écoute, mon petit.

Alarik prit un air de conspirateur et dit tout bas à l'homme :

- Je m'en allais à la pêche pour ne pas devoir me marier.
- Te marier ? Tiens donc. Et avec qui tu dois te marier ? demanda ironiquement l'homme-odeur de poisson.
- Avec une parente éloignée du côté de ma mère.
- Une belle fille ? demanda l'homme.

– Oh non ! Elle est laide à faire peur, mais elle doit se marier, car elle est dans une situation, disons, délicate... mentit Alarik.

– Oh ! je vois. Elle est enceinte et elle doit se marier vite fait.

– Exactement, dit le jeune homme en espérant que son mensonge tiendrait la route.

– Bien essayé. Mais je ne suis pas stupide, dit l'homme.

– Si mon histoire ne vous plaît pas, inventez-en une qui fera votre affaire. Moi, je vous ai tout dit.

L'homme s'éloigna d'Alarik en riant. Le jeune homme espérait de tout son cœur qu'il n'aurait pas besoin de continuer dans la voie du mensonge, sinon, tôt ou tard, il serait découvert.

Après plusieurs minutes, l'homme-odeur de poisson revint. Il n'était pas seul. Un grand gaillard aux cheveux gris et à la barbe très longue l'accompagnait. Il était vêtu de vêtements de brocart et son maintien donnait à penser qu'il avait reçu une éducation bourgeoise. Il se présenta.

– Je suis le capitaine et le maître sur ce navire. Mon aide ici présent me dit que tu refuses de nous dire qui tu es. Je pense que tu vas nous le dire. C'est juste une question de temps. Je vais te poser la question une seule fois et après, si ta réponse ne me satisfait pas, eh bien, nous trouverons le moyen de te faire parler. Tu me comprends ?

– Oui, capitaine, je comprends, dit Alarik.

Le capitaine alla se chercher un baril et s'assit tranquillement dessus. Puis, il sortit une dague de son fourreau et se mit à l'aiguiser consciencieusement sur une pierre. Alarik ne pouvait pas quitter du regard cette lame effilée qui se promenait de façon régulière sur la pierre et qui devenait à chaque mouvement un peu plus tranchante. Le capitaine regarda Alarik et lui dit d'un ton faussement compatissant :

– Tu devrais vraiment nous dire qui tu es. Nous ne te ferons pas de mal si nous savons à qui nous avons affaire.

– J'ai dit à votre... — il avait failli dire « à votre bête puante » — compagnon qui j'étais. Il n'a pas voulu me croire.

– Il m’a raconté ce que tu lui as dit.

– Donc vous savez qui je suis, dit Alarik d’un ton qui se voulait convaincant.

– Pas vraiment. Un homme qui porte des vêtements comme les tiens, qui se tient aussi droit et avec autant d’aplomb et qui me regarde dans les yeux lorsqu’il me parle, sans avoir une petite lueur de peur dans le regard, eh bien, je ne peux pas le croire lorsqu’il se prétend pêcheur.

Alarik baissa prestement les yeux. Avec ses vêtements de velours et ses bottes fraîchement astiquées, personne ne pouvait le prendre pour un pêcheur. Effectivement, il allait devoir revoir entièrement son mensonge. Le capitaine n’était pas dupe. Tout en Alarik indiquait un jeune homme de bonne famille. Il aurait fallu être sourd et aveugle pour ne pas s’en rendre compte.

Le capitaine continua d’aiguiser sa dague sans le quitter des yeux et dit :

– Pour un gentilhomme, il est impoli de ne pas se présenter correctement.

Alarik se retint à temps de sourire. Le navire sur lequel il se trouvait battait pavillon de pirate. Le capitaine avait très certainement une bonne éducation, mais cela ne faisait pas de lui un gentilhomme. Pas avec la cicatrice qui lui barrait la joue droite et la lueur mauvaise qui brillait dans ses yeux. Le jeune homme dit donc prudemment :

– Nous sommes sur votre navire, capitaine, je vous laisse le plaisir de vous présenter le premier, comme il se doit.

– Oui, bien entendu. Je suis le capitaine Bastien. Je suis originaire de Baldine, mais il y a très longtemps que je n’y vis plus. Je suis le capitaine de ce navire depuis quinze ans. Je vogue sur toutes les mers, que je connais d’ailleurs très bien. Je suis même allé au-delà de la mer Infinie et de la mer Enchantée. J’ai rencontré des gens et des créatures dont je n’aurais jamais soupçonné l’existence. Je n’ai jamais été mis aux arrêts dans aucun royaume. Je dois être trop malin pour eux. Voilà. Maintenant, c’est à toi de me dire qui tu es et, s’il te plaît, mon jeune ami, dis-moi la vérité. Je n’aimerais pas avoir à te faire du mal.

Alarik doutait fortement de cela. Un homme comme ce capitaine, qui voguait sur toutes les mers, qui ne s'était jamais fait arrêter par aucune marine d'aucune nation, pendant quinze années, c'était l'évidence même qu'il ne demandait pas mieux que de le torturer d'une quelconque façon.

Cet homme empestait la haine et la trahison. Il ne semblait pas y avoir quoi que ce soit de bon en lui. Mais Alarik était un peu joueur. Il décida donc de changer un peu son histoire et d'avoir l'air très contrit de devoir l'avouer. Il se lança :

– Bien. Dans ce cas, je vais vous dire la vérité. Je me nomme Jean. Je suis le fils d'un marchand de tissus d'Ébal. Et mon père a décidé de me marier à une cousine éloignée. Cela est vrai, je n'ai pas menti. Mais j'ai décidé de me soustraire à l'autorité de mon père et de me sauver. Je me suis engagé comme matelot sur un navire et je suis parti.

– Un marchand de tissus... murmura le capitaine, puis il poursuivit plus fort. Peut-être que ce serait possible. Néanmoins, ça n'explique pas ce que tu faisais sur un navire qui appartient à la flotte royale d'Ébal. Ni pourquoi tu ne sembles pas avoir peur de moi comme tout le monde.

– Le navire sur lequel je me suis embarqué cherchait des matelots. J'ai sauté sur l'occasion. Je ne savais pas qu'il était de la flotte royale. Et je n'ai pas l'air d'avoir peur de vous tout simplement parce que je ne suis pas un peureux. Voilà.

Alarik se mit à prier tous les dieux qu'il connaissait que le capitaine le croie, sinon il risquait gros. Si cet homme découvrait qu'il était le fils du général en chef des armées d'Ébal, il... il... le jeune homme n'osait même pas imaginer ce qu'il lui ferait. De plus, Alarik ne voulait pas devenir une monnaie d'échange pour une rançon. Le militaire en lui refusait de devenir un quelconque otage.

Le capitaine se mit à arpenter le pont de long en large en se frottant la barbe. Puis il dit à son aide, l'homme-odeur de poisson :

– Détache-le, mais seulement les pieds, qu'il puisse marcher. Que ses mains soient liées en permanence et qu'il soit toujours sous bonne garde. Il

ne pourrait pas aller bien loin, nous sommes au large, mais garde-le à l'œil. On ne sait jamais.

Puis il dit à Alarik :

– Tu vas rester avec nous jusqu'à ce que nous ayons rallié un port sans risque pour nous. Puis je me renseignerai sur toi. Si tu dis vrai, ton père va très certainement payer une jolie somme pour revoir son fiston.

– Mais, tenta Alarik... qui fut coupé par le capitaine.

– Je ne te fais pas confiance, jeune homme. Il y a quelque chose qui cloche dans ton histoire et dans ton attitude. Je ne sais pas encore ce que c'est, mais je vais trouver. Tu me rappelles quelqu'un... dit le capitaine en s'éloignant.

L'homme-odeur de poisson s'approcha d'Alarik, lui enleva ses liens aux pieds et l'aida à se lever. Puis il dit au jeune homme :

– Moi non plus, je ne te fais pas confiance. Si tu ne te tiens pas bien, je te coupe le nez et les oreilles. Après on verra...

– C'est cela, on verra, bougonna Alarik.

Le jeune homme se dirigea vers le côté bâbord du bateau. La côte était très loin de chaque côté et la mer était houleuse. Alarik était bon nageur, mais pas assez pour se rendre aussi loin. De plus, il était sous la garde de deux marins, armés d'épées dont le tranchant brillant ne demandait qu'à servir. Le jeune homme se contenta donc de marcher sur le pont et de laisser les membres d'équipage s'habituer à sa présence. Si les gardes armés l'empêchaient de se sauver, ils tenaient aussi à distance les marins qui lorgnaient un peu trop ses vêtements de prix et son visage de jeune premier.

Lorsque le soleil commença à descendre sur l'horizon, la mer devint carrément déchaînée. Un orage se leva et il fut bien vite impossible de voir de quel côté était la côte. Le navire était ballotté de tous les côtés. Le capitaine et son équipage ne semblèrent pas inquiets outre mesure, mais Alarik, qui n'avait pas très souvent navigué, n'apprécia pas vraiment le voyage.

La tempête s'intensifia au point où le capitaine décida de faire fermer toutes les écoutilles et de faire enfermer son prisonnier dans sa cabine personnelle. Il s'approcha du jeune homme, sortit sa dague fraîchement aiguisée et la plaça sur la gorge de son captif, et lui dit en lui postillonnant au visage :

– Tu vas rester dans ma cabine et tu vas te tenir très tranquille. Tu ne touches à rien et tu te retiens de vomir si l'envie t'en prend. Je ne supporte pas l'odeur de la vomissure. Si tu devais me désobéir un tout petit peu, je te trancherais la gorge d'une oreille à l'autre. On se comprend, mon ami ?

– Oui, capitaine. C'est très clair.

Le capitaine laissa traîner sa lame encore quelques secondes sur la gorge d'Alarik. Puis il éclata de rire et s'éloigna. De son côté, le jeune homme se retrouva dans les appartements du capitaine avec, pour seule garde, une corde liée autour de ses poignets. Les deux hommes chargés de le surveiller devaient aller travailler sur le pont.

Alarik avait été bien entraîné à l'armée et il savait qu'une occasion comme celle-là ne se représenterait pas de sitôt. Il n'y avait personne pour le surveiller et l'équipage en avait plein les bras avec la tempête.

Le jeune homme se mit en quête de quelque chose de tranchant pour sectionner ses liens. Le fort tangage du bateau rendait chacun de ses pas pénible et, heureusement, il n'avait rien mangé depuis la veille, donc il ne risquait pas de vomir. Finalement, il trouva une dague à la tête du lit du capitaine. Il coupa ses liens, rangea la dague dans sa botte et se mit ensuite à arpenter la pièce pour trouver le moyen d'en sortir sans être vu.

La porte de la cabine était fermée et verrouillée, et elle donnait directement sur le pont. Il serait repéré dès qu'il sortirait. Il lui fallait trouver une autre sortie et vite. Le jeune homme essaya d'ouvrir une fenêtre, mais elles étaient toutes verrouillées. De plus, même s'il arrivait à sortir, les fenêtres donnaient sur l'arrière du navire et directement dans la mer déchaînée.

Alarik savait qu'il ne devait pas perdre de temps. Dès que quelqu'un viendrait dans la cabine et qu'on verrait qu'il avait coupé ses liens, on le mettrait probablement à fond de cale, et toute tentative d'évasion serait impossible.

Tout à coup il y eut un bruit sourd, puis un grand fracas assourdissant résonna sur le pont. Alarik entendit le son du bois qui se fracasse et un bruit fort et sourd qui retentit dans tous les recoins du bateau. Ensuite vinrent les pas des hommes qui couraient le long du navire. Une voix tout près de la porte cria :

– Le mât est tombé ! Le mât s'est brisé ! Nous devons jeter l'ancre, sinon nous allons tous mourir.

C'était la voix de l'homme-odeur de poisson. Alarik comprit que ce serait son unique chance. Si le bateau accostait quelque part, il pourrait sauter et nager jusqu'à ce qu'il rencontre la côte ou jusqu'à ce qu'il se noie. Dans tous les cas, il n'était pas question de rester là.

Un homme cria : « Terre en vue ! » Puis des bruits de pas et des voix lui annoncèrent que le navire jetait l'ancre dans une crique. Un violent coup de tonnerre sembla transpercer le bateau de part en part. Puis une série d'éclairs permirent à Alarik de voir par la fenêtre que la côte était tout près. Le jeune homme prit un chandelier en argent sur une étagère et, lorsqu'il y eut un autre coup de tonnerre, il fracassa les carreaux. L'eau et le vent entrèrent dans la pièce par rafales.

Le jeune homme sortit la tête par le trou de la fenêtre et estima la hauteur du saut qui l'attendait. La pluie battante lui fouetta le visage, mais il ne s'en soucia pas. Il devait partir tout de suite, donc il se jeta à l'eau.

Le contact de l'eau froide fut comme un énorme coup de poing au ventre qui lui coupa le souffle durant une seconde. Le jeune homme comprit tout de suite qu'il devait nager, sinon la température de l'eau le tuerait.

Il se dirigea vers ce qu'il pensait être le point de terre le plus proche. Les vagues vertigineuses le poussaient de tous les côtés à la fois. Puis la foudre

tomba et fracassa un arbre qui se trouvait sur le bord de l'eau. Alarik vit qu'il était tout près de la plage et redoubla de vigueur pour atteindre la terre.

Lorsqu'il sortit de l'eau, le jeune homme était épuisé. Il se laissa tomber sur le sable et reprit son souffle. Un éclair zébra le ciel et lui permit de voir le navire pirate. Il était trop près de lui à son goût. Alarik se remit sur pied et, avec l'énergie du désespoir, se mit à courir vers la forêt qui était droit devant lui. Après ce qui lui sembla une éternité, il finit par s'effondrer de fatigue sous un surplomb rocheux. Il s'endormit à même le sol dans ses vêtements mouillés.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 11

Illah et Édouard galopèrent depuis plusieurs jours vers ce qu'ils pensaient être le sud. Édouard pensait rejoindre un village bientôt. Mais en fait, le chemin qu'ils avaient emprunté bifurquait imperceptiblement vers l'ouest. Édouard ne s'en aperçut pas immédiatement. Durant la nuit précédente, il y avait eu un violent orage et ils avaient dû s'écarter un peu de la route pour se faire un abri en attendant que le beau temps revienne.

Toutefois, le lendemain, lorsqu'ils firent halte pour se restaurer et se reposer, Édouard prit sa position en se servant du soleil et constata qu'il n'était plus du tout dans la bonne direction. De plus, il entendait le bruit des vagues qui viennent s'écraser sur la plage.

Illah remarqua la mine déconfite de son cousin et lui demanda :

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Je ne sais pas si tu vas aimer ce que je vais te dire, dit Édouard.

– Dis-moi et on verra après, dit Illah en mangeant.

– Eh bien, nous avons dévié de notre route. Nous n'allons plus vers le sud mais vers l'ouest.

– Comment est-ce que c'est arrivé ? Tu m'avais dit que tu savais où on allait ! s'exclama Illah, contrariée.

– Je suivais la route, car j'étais persuadé qu'elle nous mènerait droit dans un village. Mais ce n'est pas ce qui est arrivé. Je ne sais pas comment ça a pu se produire, mais maintenant nous sommes très probablement sur la péninsule...

– Sur la péninsule... la péninsule qui se trouve à l'ouest du royaume et qui suit le fleuve..., dit Illah qui commençait à comprendre.

– Oui, c'est bien ça, acquiesça Édouard.

Illah blêmit et dit tout bas :

– Donc nous sommes sur les terres de Balthazar.

– Oui, dit le jeune soldat.

– Sommes-nous en danger ? demanda la princesse.

– Non, je ne pense pas. Balthazar est un vieil homme. Je ne crois pas qu’il soit une menace.

– Mais tu n’en es pas certain, Édouard. Et tu connais comme moi les histoires qu’on raconte sur lui. Je n’aime ça. Tu ne sais pas comment il pourrait réagir si nous devions tomber sur lui par accident.

– Non. Je ne le sais pas. Nous serons partis avant de le savoir, je te le promets.

– D’accord. Nous allons camper ici ce soir et demain, à l’aube, nous partons.

– Parfait. Je vais chercher du bois et je reviens. Reste avec les chevaux.

– Je ne bouge pas, promis, dit la princesse sur ses gardes.

Édouard s’éloigna en direction du bruit de l’eau. Il voulait se repérer comme il faut, et si le fleuve était vraiment proche, il trouverait aussi du bois sur la plage.

Le soldat marcha un moment en ramassant du petit bois, puis il tomba sur des traces de pas. Elles étaient profondément enfoncées dans la boue. Édouard revint sur ses pas et retourna rejoindre sa cousine, qui l’attendait à l’endroit convenu. En constatant qu’il revenait avec très peu de bois, elle lui dit :

– C’est tout ce que tu as trouvé ? Le feu ne tiendra pas longtemps...

– Laisse tomber le feu, Illah, l’interrompit son cousin. J’ai vu des traces de pas fraîches. Elles doivent dater de quelques heures tout au plus.

– Il y a quelqu’un dans le coin ? Balthazar ? s’inquiéta Illah en regardant de tous les côtés de façon frénétique.

– Je ne sais pas. Tu vas entrer dans les bois avec les chevaux. Tu vois les framboisiers là-bas ? dit le jeune homme.

– Oui, je les vois.

– Tu te caches derrière et tu m’attends. Si jamais tu vois quelqu’un, fais-toi toute petite autant que possible et tu gardes ton épée en main. Si jamais tu devais te défendre, fais-le bien et fais-le vite, et ensuite tu pars. Tu prends les chevaux et tu t’en vas.

– Et toi ? s’inquiéta Allah.

– Ne t’en fais pas pour moi, je te retrouverai.

Édouard regarda sa cousine se cacher derrière les framboisiers et, lorsqu’il ne la vit plus, il retourna à l’endroit où il avait vu les traces de pas.

Les empreintes conduisaient vers un bouquet d’arbres qui semblait très dense. Le jeune homme avança avec précaution et tenait la garde de son épée fermement. Il marchait le plus silencieusement possible. Puis il aperçut de loin un énorme rocher qui surplombait une petite clairière. Les traces de pas menaient directement à cet endroit.

En arrivant tout près, Édouard aperçut un corps allongé tout au fond de la saillie rocheuse. Il s’approcha lentement. Il constata que c’était un jeune homme de son âge. Il avait les cheveux bruns et portait des vêtements de bourgeois. Son visage ne lui était pas familier. Il observa les poignets de l’étranger et aperçut des meurtrissures rouges, indiquant qu’il avait été solidement ligoté pendant un bon moment.

Édouard approcha sa main du visage de l’inconnu pour voir s’il était vivant ou mort. Il sentit sa respiration sur sa main. C’était un début, il n’était pas mort, seulement profondément endormi.

Le jeune soldat décida de réveiller ce jeune homme, au moins pour connaître son identité et savoir ce qu’il faisait là, tout seul. Il le secoua légèrement, ce qui ne produit qu’un gros ronflement de la part du dormeur.

Après plusieurs essais qui ne donnaient pas de résultats, Édouard décida de prendre le taureau par les cornes. Il secoua violemment l’homme et lui cria dans l’oreille : « On se lève ! » La réaction ne se fit pas attendre. Le jeune homme ouvrit des yeux apeurés et, constatant qu’il n’était pas seul, se releva d’un bond, une dague dans la main, prêt à s’en servir. Puis il demanda :

– Qui êtes-vous ?

Édouard rengaina son épée avec un demi-sourire. Le jeune homme était plus grand que lui de presque une tête. Il avait les yeux bleu-vert et semblait savoir comment tenir une dague dans un combat. Édouard en déduisit qu’il

avait été entraîné par quelqu'un qui s'y connaissait. Peut-être était-ce un noble qui avait été formé au combat. Comme le jeune homme semblait s'impatienter, Édouard se présenta comme s'il était un quelconque soldat et non pas le cousin et compagnon de voyage de la princesse royale de Ganthal.

– Je suis le soldat Édouard de Ganthal, monseigneur, dit-il en faisant une brève révérence.

– Ne t'incline pas devant moi, je ne suis pas un noble. Et ne m'appelle pas monseigneur. Je m'appelle... je m'appelle Jean. Je suis le fils d'un marchand de tissus, dit Alarik, réutilisant son mensonge en espérant qu'il fonctionne mieux cette fois-ci.

– Un marchand de tissus... ça explique tes vêtements. Qu'est-ce que tu fais ici, Jean ?

– C'est une longue histoire, répondit le jeune homme qui ne voulait pas trop parler.

– J'aime bien les longues histoires, répliqua Édouard, faisant comprendre à l'étranger qu'il était tout ouïe. Tu es seul ?

– Oui. Pourquoi ? demanda Alarik, méfiant.

– Juste pour savoir. Je me demandais seulement si tu n'étais pas accompagné par des... disons des personnes qui pourraient par exemple m'attaquer par surprise.

Alarik éclata de rire. Il lui plaisait bien, ce jeune soldat. Il était toujours aux aguets, comme s'il pensait que le ciel pouvait lui tomber sur la tête. Il décida de ne pas faire durer le suspense trop longtemps et lui dit :

– Je suis seul. Je me suis retrouvé ici cette nuit, durant l'orage. Je me suis abrité et finalement je me suis endormi.

– Je vois. Tu dois avoir faim, je me trompe ?

– Non, tu ne te trompes pas. Je suis affamé, dit Alarik.

– Tu peux te joindre à nous pour te restaurer. Mais je te garde à l'œil. Ne fais rien de stupide où tu ne verras pas le soleil se lever demain, dit Édouard d'un ton menaçant.

– Je ne suis une menace pour personne en ce moment, dit Alarik d’un ton rieur. J’accepte de t’accompagner. Mais avant, j’aimerais savoir une chose.

– Laquelle ?

– Qui est le « nous » ?

– Hein ? s’exclama Édouard.

– Tu as dit : « Tu peux te joindre à “nous” ». J’en déduis que tu n’es pas seul. J’aimerais savoir si je dois être sur mes gardes et me méfier de ceux qui t’accompagnent, dit le jeune homme en prenant le même ton qu’Édouard avait utilisé quelques minutes auparavant.

– Non, pas du tout. Je suis avec ma cousine. Elle m’attend plus loin.

– Parfait ! Dans ce cas, allons rejoindre ta cousine, mon cher soldat.

Ils marchèrent vers l’endroit où Édouard avait laissé Illah. Lorsqu’il aperçut le bosquet de framboisiers, il siffla selon un code qu’ils utilisaient lorsqu’ils étaient enfants. Illah sortit de sa cachette en tirant les chevaux par la bride. Elle avança lentement vers les deux hommes avec une expression farouche sur le visage. Elle regarda le nouveau venu de la tête au pied. Elle fut surprise par ses yeux bleu-vert, mais se contenta de dire :

– Qu’est-ce que tu nous ramènes, mon cousin ?

– J’ai trouvé ce grand gaillard sous un surplomb rocheux dans les bois. Il dormait à poings fermés.

– Il dormait ! Ici, dans les bois de Balthazar ! Il est seul ? demanda Illah toujours méfiante.

– Oui, et il a faim.

– D’accord. Comment tu t’appelles, le dormeur ? demanda la princesse.

– Je m’appelle Jean, pour vous servir, madame, dit Alarik d’un ton moqueur en faisant une profonde révérence.

– Moi, je m’appelle Anne, mentit Illah. Et lui, c’est mon cousin Édouard. Puisqu’il vous invite à vous joindre à nous, soyez le bienvenu. Mais sachez que je ne vous connais pas, donc je ne vous fais pas confiance. Ne faites...

– ... rien de stupide, je sais. Le soldat m’a déjà averti, dit Alarik en pointant Édouard.

– Parfait, je vais préparer à manger, dit Illah en se retournant.

Alarik prit place sur une souche. Édouard s'installa tout près de lui et alluma un feu. Illah fouilla dans les sacoches qui se trouvaient encore sur les chevaux et en sortit ce dont elle avait besoin pour préparer le repas.

Alarik ne pouvait pas la quitter des yeux, cette petite bonne femme blonde qui semblait avoir assez de tempérament pour une population complète. Elle portait un uniforme de soldat, comme son cousin, mais bien trop grand pour elle, ce qui indiquait que ces vêtements ne lui appartenaient pas.

En la voyant préparer le repas, il constata que ses gestes n'avaient pas la précision de quelqu'un qui fait cela tous les jours. Ses mains étaient minuscules et sans aucune trace de callosité. « C'est une dame, probablement une noble. Elle n'a pas l'habitude de se salir les mains », se dit le jeune homme.

Édouard, qui aperçut le regard insistant de son invité vers sa cousine, lui dit d'un ton menaçant et bas pour ne pas être entendu :

– N'y pense même pas.

Alarik sortit immédiatement de sa transe et regarda le jeune soldat. Il se rendit compte qu'il avait fixé bien trop longtemps la jeune femme. Son cousin ne semblait pas apprécier d'ailleurs. Il voulut faire bonne figure et dit :

– Elle n'est pas comme tout le monde, ta cousine, mon ami. Elle semble avoir du caractère.

– Oui, elle en a, plus qu'il n'en faut. Je te conseille de te tenir loin d'elle. Que tu sois un fils de marchand n'est pas suffisant pour penser être sur le même pied qu'elle. C'est une...

– Édouard avait presque dit « princesse ». À la place, il se rattrapa en disant : C'est une jeune fille de bonne famille. Elle est promise à un homme depuis longtemps. Son père est un homme important. Ne te mets pas d'idées dans la tête à son sujet ou tu auras affaire à moi, suis-je clair ?

– Oui, très clair. Ne t’inquiète pas, les filles qui ont la tête trop dure ne sont pas mon genre, même quand elles sont jolies, dit Alarik d’un ton badin.

– Parfait. Nous nous comprenons dans ce cas.

Édouard alla ramasser le bois qu’il avait ramené, et Illah s’installa près du feu pour surveiller la viande qui cuisait. Elle observa leur invité à la dérobée. Il était grand, très grand. De son point de vue, Édouard était grand, puisqu’il la dépassait d’un peu plus d’une tête, et le nouveau venu le dépassait de presque autant. Elle remua la viande pour éviter qu’elle ne brûle et demanda à son invité d’un ton espiègle :

– Qu’est-ce que vous faisiez tout seul dans les bois, endormi comme un bébé ?

– C’est une longue histoire, se contenta de répondre Alarik.

– J’ai tout mon temps. Et comme je vais vous nourrir, il serait plus courtois de répondre à ma question plutôt que de l’esquiver.

« Elle est intelligente. Je vais devoir faire attention à ce que je dis si je ne veux pas être découvert », se dit intérieurement Alarik. Il sourit à la princesse, puis il lui répondit :

– J’ai été enlevé par des pirates. Ils m’ont capturé et emmené sur leur navire. Puis une tempête a éclaté et le bateau a été endommagé. J’ai profité du fait que le capitaine et son équipage étaient très occupés pour me sauver.

Jusque-là, ça allait, il disait la vérité. Si seulement elle ne posait plus de questions, il n’aurait pas à mentir. Illah pourtant continua :

– Un bateau pirate ? Sur le fleuve Taïka ? Il faudra que j’en parle à mon...

Elle se tut en se rendant compte qu’elle avait failli dire « mon père, le roi ».

– À qui vous vouliez en parler ? demanda Alarik pour la mettre mal à l’aise.

– À des gens que mon père connaît. Ils sauront quoi faire. C’est dangereux, les pirates, dit Illah d’un ton badin.

– Oui, dangereux et sournois. J’ai sauté du navire par une fenêtre et j’ai nagé jusqu’à ce que je sois à terre. Je suis un bon nageur, et pour être honnête, j’ai bien cru que je n’y arriverais pas. Les vagues étaient gigantesques. Lorsque je suis sorti de l’eau, j’ai décidé de m’éloigner du bateau le plus vite possible avant que le capitaine ne s’aperçoive de ma fuite.

– C’était plus prudent, en effet.

– Ensuite, je me suis écroulé sous un surplomb rocheux et je me suis endormi tellement j’étais épuisé. C’est là que votre cousin m’a trouvé.

– Je vois. Je me pose tout de même une question.

– Laquelle ? demanda Alarik.

– Comment avez-vous été enlevé par des pirates ?

– C’est une bonne question. Mais c’est aussi une longue histoire...

– Et je vous ai dit que j’avais tout mon temps. Racontez-moi, ordonna Illah.

Édouard s’était assis par terre de l’autre côté du feu et écoutait ce que son invité mystère racontait. Il sentait que le jeune homme cachait quelque chose, mais il ne savait pas quoi. Il attendrait le bon moment pour l’interroger plus en profondeur.

Alarik décida de s’en tenir à la même histoire qu’il avait racontée aux pirates. Il ne pouvait en aucun cas dire la vérité, il le savait bien. Il parla donc du mariage arrangé et de fuite. Illah l’écouta tout en remuant le repas. Édouard n’en crut pas un mot. Il savait quand on lui mentait. La princesse aussi sentait qu’il y avait anguille sous roche, mais elle préféra ne pas en faire état pour le moment, de peur d’inquiéter son invité.

Finalement, ils s’installèrent pour manger. Alarik dévora son repas, même si, pour être honnête, c’était à peine mangeable. Édouard mangea sans se plaindre, même s’il devait reconnaître lui aussi que la princesse était une bien piètre cuisinière. Illah se rendait bien compte que les deux hommes grimaçaient presque à chaque bouchée, mais elle fit comme si elle n’avait pas remarqué.

Puis Alarik et Illah se lancèrent dans une conversation sur l'art du combat. Édouard n'osait même pas les interrompre tant ils semblaient captivés par ce qu'ils se disaient. Illah regardait le jeune homme avec des yeux qu'il ne lui avait encore jamais vus. Et le mystérieux invité semblait littéralement couvrir Illah du regard. Tous deux paraissaient être dans un autre monde, il y avait de l'électricité dans l'air.

Édouard avait une drôle d'impression. Ceux-là se plaisaient mutuellement, c'était évident, mais Illah était promise à un homme depuis sa naissance. Elle ne pouvait pas vivre une amourette de voyage avec un étranger qui mentait sans arrêt. Il décida de se mêler à la conversation, espérant que sa cousine comprenne le message.

Finalement, elle décida de commencer à ranger les ustensiles de cuisine, laissant les hommes ensemble.

Puis Édouard demanda à Alarik s'il pouvait s'entretenir seul à seul avec lui. Le nouvel arrivant accepta, mais se demanda quand même ce qui se passait. Son hôte lui semblait de plus en plus suspicieux et hostile à son égard. Il ne voulait pas déplaire à qui que ce soit, mais il éprouvait pour la jeune femme qui accompagnait le soldat une forte attirance. Il ne savait pas pourquoi ni d'où venait ce drôle de sentiment. Il aimait bien lorsqu'elle lui parlait de bagarre à l'épée et qu'elle souriait béatement en parlant de la façon de se tenir devant un adversaire beaucoup plus fort qu'elle.

Édouard entraîna le grand gaillard derrière le bosquet de framboisiers qui avait servi de cachette à Illah plus tôt, puis il attrapa son invité par le bras et lui dit les dents serrées :

– Je ne sais pas à quoi tu joues, mais je sais reconnaître un menteur quand j'en vois un. Et toi, tu mens.

– Je ne...

– TAIS-TOI ! rugit Édouard. Tu mens. Je le sais. Ne me dis pas le contraire ou je te jure que je vais te faire tellement mal que tu vas regretter ton ancienne vie. Dis-moi la vérité.

– Je ne peux pas, dit Alarik qui se tenait sur ses gardes devant ce jeune soldat en colère.

– COMMENT ? Tu ne peux pas ! Moi, je vais te dire ce que tu ne peux pas faire. Tu ne peux pas déblatérer tout un tas de mensonges à ma cousine comme tu l’as fait, et manger avec nous et te sentir en sécurité, surtout si tu mens comme tu respires. Je suis certain que même ma cousine sait que tu ne dis pas la vérité. Elle est trop gentille et trop bien éduquée pour te le mettre sous le nez. Pas moi. Dis-moi la vérité ! Sinon, je te coupe quelques doigts, ensuite on verra bien ce qui se passera ! dit Édouard en brandissant son épée vers la main gauche d’Alarik.

Ce dernier recula instinctivement, puis le soldat en lui reprit le dessus et il dit :

– Pour le bien de tout le monde, il vaut mieux que tu ne saches pas qui je suis.

– Pourquoi ? Tu es un criminel ? Un voleur ? Un meurtrier ?

– Non, non, pas du tout. Je ne peux pas te dire qui je suis pour beaucoup de très bonnes raisons que je ne peux pas te donner non plus.

– D’accord, je vois. Je suis presque certain que tu ne t’appelles même pas Jean, je me trompe ?

– Non, je ne m’appelle pas Jean, avoua Alarik.

– Quel est ton nom ?

– Je suis désolé. Je ne peux pas te le dire.

La patience d’Édouard s’épuisait rapidement. Il dit entre ses dents serrées :

– Je vais te le demander une dernière fois. Quel... est... ton... NOM ? rugit le jeune soldat en brandissant son épée prête à couper la main du menteur.

– Je... je suis... je me nomme... Si je te le dis, promets-moi de ne le dire à personne, même pas à ta cousine, implora Alarik.

– Pourquoi refuser qu’elle sache qui tu es ? demanda Édouard, très intrigué par cette demande singulière.

– C’est personnel et je te le demande comme une faveur, rien de plus.

– D’accord, je ne dirai rien, dit le jeune soldat avant de répliquer d’un ton péremptoire : maintenant, ton nom.

Alarik baissa la tête humblement, rivant son regard au sol. Il était pris au piège, sans échappatoire, il devait dire la vérité. Comme son père ne serait pas fier de lui en le voyant capituler aussi facilement ! Il exhala un long soupir de découragement et de résignation, et se lança.

– Je m’appelle Alarik d’Ébal, fils de Théodore, général en chef des armées du royaume d’Ébal, aux ordres du roi Onel.

Édouard s’attendait à tout sauf à cela. La surprise fit que son épée lui tomba littéralement des mains. Puis il s’adossa à un arbre et regarda attentivement l’homme qui se tenait devant lui. Ce qu’il venait d’entendre prenait des proportions gigantesques dans sa tête.

Alarik d’Ébal, le promis d’Illah. Et il avait failli lui mutiler le bras. Il se frappa le front avec le plat de la main à plusieurs reprises. Puis il leva les yeux sur Alarik et lui dit d’une voix blanche :

– Je suis désolé. Je ne sais pas quoi te dire d’autre. Vraiment. Je suis très sincèrement désolé et... consterné. J’ai failli te couper la main... je préfère ne pas y penser.

– Je ne t’en veux pas. Tu as fait ce que tu croyais être ton devoir. De plus, tu voyages avec une demoiselle qui est ta cousine. Ton devoir est de la protéger. Je respecte ça, dit Alarik, compatissant.

– Alarik, écoute-moi. Je ne peux te dire certaines choses, car mon devoir ne me le permet pas. Mais si je connais bien ce qui se dit dans mon royaume, tu es le promis de la princesse royale Illah, la fille du roi Ondier.

– C’est exact, ronchonna le promis.

– Tu ne devrais pas être à Ébal en ce moment ? interrogea Édouard.

– Non. Le général en chef de votre armée, Éthan, est venu rendre visite à mon roi. Il lui a demandé d’honorer la promesse faite entre les deux royaumes et que je m’unisse à la princesse.

Puis Alarik raconta tout ce qu'il savait. Il parla des bateaux de la flotte royale qui se rendaient à Èrèmonta avec cinq mille hommes cachés dans les cales. Il raconta comment son mariage avec une princesse qu'il ne connaissait pas l'horrifiait. Il parla à Édouard de ce qu'il avait entendu dire à propos de cette princesse et des sentiments que cela lui inspirait.

Ensuite, il parla avec plus de délicatesse de son attirance grandissante pour la cousine du soldat. Il avoua à Édouard, qui de son côté avait grand-peine à ne pas éclater de rire, qu'il serait prêt à braver le roi d'Ébal et le roi de Ganthal juste pour pouvoir continuer de passer un peu de temps avec la belle jeune femme. Édouard crut bon de freiner les ardeurs du jeune homme avant qu'il n'aille trop loin.

– Modère-toi, mon ami, lui dit-il. Tu ne peux pas passer outre un ordre royal, surtout lorsqu'il vient de deux nations. Tu devras faire ton devoir. Et je crois que tu seras surpris de la facilité avec laquelle tu t'en acquitteras, dit mystérieusement le soldat.

– Je voudrais bien te croire. Si seulement...

– Laisse le temps arranger les choses, tu verras.

– Ce n'est pas aussi facile à accepter que tu ne le crois, dit Alarik.

– Je m'en doute un peu, dit Édouard abattant sa main sur l'épaule du jeune homme.

Ils retournèrent au campement. Illah regarda les deux hommes et trouva qu'Édouard avait l'air un peu trop enjoué et Alarik très malheureux. Lorsque son cousin passa près d'elle, elle lui saisit le bras et lui dit tout bas :

– Qu'est-ce que tu lui as fait ?

– Rien, dit Édouard avec un grand sourire.

– Pourquoi a-t-il l'air si chagriné dans ce cas ?

– Je n'en ai aucune idée, mentit effrontément Édouard à sa cousine avec un grand sourire.

Illah rageait. Édouard se moquait ouvertement d'elle et elle n'y pouvait rien.

Le soleil se coucha rapidement et chacun décida de dormir un peu. Illah s'enroula dans sa couverture qui empestait le cheval et essaya de compter les moutons pour s'endormir. Néanmoins, la seule chose qui lui revenait sans cesse en tête, c'était le sourire charmant d'Alarik, ses yeux bleu-vert, cette façon de s'exprimer si... craquante, avec sa petite fossette dans la joue.

La princesse se secoua pour chasser l'image de son esprit. Elle se retourna sur sa couche et finit par trouver le sommeil.

Édouard réfléchissait de son côté au meilleur moyen d'amener Illah et Alarik jusqu'au palais sans qu'aucun des deux ne trouve quoi que ce soit à redire. La jeune femme savait que son père était de retour au château et elle voulait y retourner. Alarik resterait-il avec eux ou partirait-il de son côté ? Édouard comprit qu'en aucun cas il ne devait laisser Alarik s'en aller seul. Comment le retenir ? Le sommeil le gagna avant qu'il ait trouvé des réponses à toutes ses questions.

*

Au petit matin, Illah fut la première réveillée. Elle se leva et ranima le feu. Puis, Alarik se réveilla à son tour avec un air mystérieux sur le visage. Il s'approcha d'Illah et lui dit d'un ton doux :

– Je ne sais pas si vous le savez, mais vous êtes absolument magnifique dans cette lumière matinale.

Illah se sentit soudain très mal à l'aise sans savoir pourquoi. Elle regarda le jeune homme, mais sa grande taille obligeait la princesse à lever la tête pour voir son visage, et elle lui dit :

– Les compliments dont vous m'entourez, monsieur, sont d'une extrême gentillesse, surtout lorsque je me sens fourbue comme ce matin. Mais je crois savoir qu'un homme qui complimente ainsi une femme ne le fait pas sans arrière-pensée. Donc, si vous aviez un motif caché, je vous demanderais de ne plus m'adresser la parole, sauf pour le strict nécessaire.

– Je n'ai aucun motif caché, ma chère. Je vous assure que mes motivations sont tout ce qu'il y a de plus noble, dit patiemment Alarik.

– Je ne sais pas si je peux vous croire, monsieur. De plus, toute cette attention me met mal à l’aise.

– Loin de moi l’idée de vouloir que vous ne vous sentiez pas bien en ma présence, ma chère, dit Alarik.

– Parfait ! Dans ce cas, tenez-vous tranquille, rétorqua Illah d’un ton cassant.

– Comme il vous plaira, madame. Je me demandais cependant si, par un heureux hasard, vous ne vous sentiriez pas d’attaque pour une petite séance d’entraînement à l’épée. Vous en parliez avec tant de fougue hier que je me suis pris au jeu, et maintenant j’aimerais voir ce que vous êtes capable de faire. Même si nous n’avons pour armes que celles qui se trouvaient sur vos chevaux et qui semblent en piteux état.

– Ces armes étaient dans les bagages qui se trouvaient sur les chevaux que nous avons... empruntés. Elles ne nous appartiennent pas, mais je dois reconnaître que je me sens plus en sécurité lorsque j’en tiens une dans mes mains.

– Pourquoi cela ? Vous ne faites pas confiance à votre cousin pour vous défendre ? interrogea Alarik.

– Oui, bien entendu. Édouard est un excellent soldat, probablement même le meilleur. Il a travaillé très fort pour être ce qu’il est devenu. Mais nous sommes sur des terres qui appartiennent à un homme dont les histoires sont plus souvent source de cauchemars que de rêves. Je ne tiens pas spécialement à me retrouver désarmée en ce lieu. Donc, ces épées, même dans cet état aussi mauvais, valent mieux que rien du tout.

Alarik regarda la jeune femme avec intérêt. Il ne savait pas de quoi ou de qui elle parlait, mais attendait la suite. Elle semblait avoir très peur de celui à qui appartenaient les terres sur lesquelles ils se trouvaient. Elle se mit à marcher vers le nord, en s’éloignant du campement, tenant une épée dans chaque main. Il la suivit. Puis elle tapa du pied par terre, se retourna et lança :

– Ici !

– Pardon ? s’interloqua Alarik, très surpris.

– C’est ici que nous allons faire cette petite séance d’entraînement.

– Pourquoi ici plutôt qu’au campement ? interrogea Alarik, amusé par l’audace de la jeune femme.

– Pour la simple et bonne raison que mon cousin dort et que je voudrais autant que possible éviter de le réveiller avec le bruit de lames qui s’entrechoquent. Il pourrait croire que vous m’attaquez et il vous embrocherait sans avertissement. De plus, ici, la clairière est plus vaste et le sol plus égal. Pour un entraînement, c’est préférable. D’autant plus que je ne sais pas comment vous vous battez, lui dit-elle.

Elle se mit à tourner autour de son rival, lentement, faisant aussi bouger ses bras pour réchauffer ses muscles. Ses yeux brillaient d’impatience. Alarik sourit en la voyant se déplacer avec la souplesse d’un chat. Il se mit à se déplacer lui aussi en ne la quittant pas des yeux, analysant ses mouvements fluides. Elle acceptait le combat avec un engouement et une envie propres aux bons duellistes.

– Je vous laisse une petite chance pour commencer, madame. Ce terrain pourrait être à mon avantage par rapport à vous...

– Je ne crois pas qu’il soit à l’avantage ou au désavantage de l’un de nous deux. Il est simplement plus pratique, dit Illah d’un ton autoritaire.

– D’accord. Ne serait-il pas préférable de mettre quelque chose sur la lame pour éviter que par accident on ne se blesse ? dit Alarik presque trop galamment pour être sincère.

– Non ! Je suis en mesure de me défendre. Ne vous inquiétez pas pour moi.

– Comme il vous plaira, dit Alarik.

– En garde ! s’écria Illah.

La princesse fonça tête première vers Alarik. Il bloqua le coup, mais fut surpris de la force qu’une si petite personne pouvait mettre dans une pointe.

Il décida de l’attaquer à son tour avant qu’elle revienne à la charge, histoire de voir comment elle s’en tirerait. Il visa le corps, les jambes et la

tête sans interruption, et la jeune femme para chaque coup avec une facilité déconcertante.

Même si la portée d'Alarik était plus longue que celle de la princesse, elle parvenait à esquiver chaque coup et à les rendre aisément.

Le jeune homme était franchement impressionné. Il avait reçu une formation impeccable à l'armée et était parmi les meilleurs escrimeurs. Il avait même affronté son père et, après un combat qui avait été pénible au possible, il avait fini par avoir le dessus. Cette petite bourgeoise titillait un peu son orgueil avec sa fougue et son talent.

Illah n'était pas dupe. Elle savait que pour l'instant elle avait le dessus, mais si elle faisait une erreur, une seule, la situation pourrait se renverser à tout moment.

Son adversaire étant très grand, elle devait se déplacer vite et se garder hors de sa portée. Quand son rival faisait un pas, elle devait en faire deux. Le combat se poursuivit pendant plusieurs minutes, prenant en adresse et rapidité. Illah se fatiguait ; elle ne voulait pas faire d'erreur et perdre. Elle aimait beaucoup trop gagner pour cela. Elle dut se résigner à terminer le combat au plus vite. Au diable le plaisir de la bataille, si on ne veut pas être sous le coup de l'humiliation.

La princesse fit une feinte sur la droite et passa son épée dans sa main gauche, ce qui prit, pendant une seconde, son adversaire complètement au dépourvu. Elle ne perdit pas de temps et percuta l'épée du jeune homme par en dessous. L'arme s'envola dans les airs avant de retomber plus loin. Puis elle lui fit un croc-en-jambe qui le fit tomber sur les fesses, arrêta net la pointe de sa lame sur la gorge de son adversaire et cria :

– Vaincu !

Alarik leva les mains en signe de reddition. Illah remit son épée au fourreau et le laissa se relever. Le jeune homme était bon joueur. Il devait reconnaître qu'il avait perdu. Il tendit la main à la jeune femme et la lui serra à la façon des soldats, ce qui la fit sourire.

Venant de l'arrière, ils entendirent des applaudissements. Ils se retournèrent tous les deux en même temps pour voir Édouard qui souriait. Ils avancèrent en riant vers lui lorsqu'ils constatèrent que son expression changeait. Il ne souriait plus, au contraire, il semblait presque menaçant, mais il ne les regardait pas. Il fixait un point derrière eux. Illah se retourna prestement, l'épée en garde, prête à se défendre, lorsqu'elle aperçut ce que son cousin voyait.

Un vieil homme venait vers eux. Il marchait lentement, en s'appuyant sur un bâton. Il était de taille moyenne et il marchait en se tenant bien droit. Il avait le crâne complètement chauve, comme les magiciens qui entrent dans l'ordre pour leur initiation. Il avança directement vers Illah, qu'Alarik et Édouard s'empressèrent de protéger d'un même mouvement.

Le vieil homme ne sembla pas impressionné par les deux jeunes hommes, juste amusé. Il ne fit même pas attention aux armes pointées sur lui. S'adressant à Illah, il dit :

– Tu te bats bien, jeune fille.

La voix de l'homme était tellement grave qu'elle semblait sortir tout droit des profondeurs de la terre. Et l'homme, sous ses vêtements, paraissait si maigre, si menu, que seul le silence était de mise. Illah s'avança vers lui malgré les protestations de ses compagnons.

Voyant qu'elle ne répondait pas, le vieil homme mit un genou par terre, puis il approcha sa vieille main ridée de celle d'Illah, la saisit délicatement et dit :

– Je suis votre serviteur, Votre Altesse.

Alarik recula de surprise en entendant l'inconnu appeler Illah « Altesse ». Il se dit que le vieil homme devait faire erreur. Mais Illah, avec une dignité que seuls les monarques possèdent, dit avec politesse :

– Relevez-vous. Aujourd'hui, je ne suis qu'une jeune fille devant vous.

Illah semblait presque hypnotisée par le vieil homme. Au fond d'elle, elle savait qui il était, mais elle ne pouvait tout simplement pas le quitter des yeux. Une impression aussi puissante qu'indomptable la saisit. Elle sentait

que son destin, chose à laquelle elle ne pensait jamais, était lié à cet homme. Puis le vieillard se releva péniblement et dit en regardant les deux jeunes hommes :

– Je suis Balthazar. Vous êtes sur mes terres. J’aimerais savoir pourquoi.

Alarik ne savait pas quoi répondre ; il était encore sous le choc d’avoir entendu le vieil homme appeler Illah « Altesse ». C’est Édouard qui répondit :

Nous nous sommes retrouvés sur vos terres par erreur. Nous pensions nous diriger vers le sud, mais la route que nous avons prise nous a menés directement ici. Nous n’avons pas vraiment eu le temps de nous rendre compte de notre erreur, puisque nous venions d’échapper à un enlèvement...

– Je sais cela, jeune homme. Je sais ce qui s’est passé dans la forêt, au pied du Mont-Blanc.

– Comment pouvez-vous le savoir ? interrogea Édouard.

Le vieil homme sourit, ce qui sembla faire apparaître encore plus de rides sur son vieux visage. Puis, voyant l’expression stupéfaite du jeune soldat, il dit en riant :

– Vous seriez surpris de savoir tout ce qui vient à mes oreilles.

Il porta son regard sur Illah, qui rougit jusqu’aux oreilles, et sur Édouard, qui préféra regarder ailleurs.

Alarik devint perplexe, voire perdu. La jeune femme lui cachait quelque chose. Il avait mille questions à poser, mais elles se bousculaient toutes ensemble sur ses lèvres. Le vieil homme perçut le trouble qui s’était emparé de lui. Il mit sa main sur son épaule et lui dit :

– Elle ne pouvait pas révéler son identité. Tu devais bien te douter qu’elle n’était pas n’importe qui.

– Je ne suis pas certain d’avoir envie d’entendre la suite, dit le jeune homme dont la colère montait de seconde en seconde.

Il se détourna de tous et s’en alla vers le campement. Il se sentait à la fois attristé et fâché. Il savait qu’elle lui avait menti, ou plutôt qu’elle ne lui

faisait pas suffisamment confiance pour lui dire qui elle était. Et Édouard qui, la veille, avait joué les preux chevaliers en le menaçant de lui couper les doigts parce qu'il cachait son identité... Il rageait de s'être fait avoir. Une chose était certaine, la jeune femme était de sang royal. Mais de quel royaume venait-elle ?

Illah, Édouard et le vieil homme vinrent le rejoindre et s'assirent tous avec lui autour du feu qui mourait. Illah se sentait fautive de ne pas avoir dit la vérité. Édouard de son côté se sentait hypocrite. Balthazar étendit ses jambes dans l'herbe, puis de sa voix profonde dit à tous :

– Vous ne vous connaissez pas depuis longtemps. Chacun se sent très malheureux de la situation. Je vous observe depuis votre arrivée. Je t'ai vu, jeune Alarik d'Ébal, sortir de l'eau après avoir nagé dans cette tempête pour échapper à un navire pirate. Je t'ai vu dormir comme un enfant dans les bois. J'ai même veillé sur toi, juste au cas.

Illah sortit de sa torpeur à ce moment précis et s'exclama d'une voix indignée et outrée :

– Comment ? Alarik d'Ébal ? C'est toi, Alarik, le fils de Théodore !!

– Oui, dit le jeune homme, c'est moi. Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur, *Votre Altesse* ? dit Alarik d'une voix hautaine et colérique.

– Je suis...

Illah ne put terminer sa phrase, car Balthazar la devança et dit :

– Elle s'appelle Illah de Ganthal. Elle est la fille d'Ondier de Ganthal, souverain de ce royaume où tu te trouves.

– Elle est... par tous les dieux ! s'exclama Alarik en se levant d'un bond.

Puis s'adressant à Illah, il dit :

– Tu es la princesse de Ganthal, celle-là même que je devais...

– Épouser, oui, en effet, dit Balthazar à la place d'Alarik.

Ce dernier ne portait plus attention au vieil homme. Il se tourna brutalement vers Édouard et lui cria au visage :

– Tu le savais ! C'est ta cousine ! Tu m'as mené en bateau. Lorsque je t'ai parlé de mon intérêt pour elle, tu m'as conseillé

de faire mon devoir quand même. Sale hypocrite ! Tu savais TOUT !

– Tu étais épris de celle que les rois ont décidé de te donner comme épouse. Je ne vois pas ce que j’ai fait de mal... répliqua Édouard à demi amusé de la situation.

– Bien entendu, monsieur le vaillant soldat ! s’écria Alarik. Tu m’as poussé à te dire la vérité sur moi et après, quand tu as su qui j’étais... tu...

– ASSEZ ! cria Illah. Cette conversation ne mène nulle part. Alarik, je te présente mes excuses pour t’avoir caché la vérité, mais je ne savais pas qui tu étais, et avec ce qui se passe en ce moment sur le continent, je me devais de taire mon identité. Il en va de ma vie. Et Édouard ne pouvait en aucun cas te révéler qui je suis, il serait allé à l’encontre de tous les serments qu’il a dû prononcer pour devenir soldat.

Alarik regarda la princesse dans les yeux. Il y vit de la sincérité et de la peine. Il se sentit très mal. « Bien entendu qu’elle n’a pas pu me dire qui elle est. Comme moi, je ne pouvais pas non plus lui dire la vérité. »

Le jeune homme s’inclina devant la princesse et lui dit :

– Je suis désolé, princesse, de m’être emporté de la sorte. Vous ne pouviez pas savoir qui j’étais puisque, tout comme vous, je ne pouvais le révéler. Or, je n’ai dit la vérité à votre cousin que pour qu’il comprenne que je ne vous voulais aucun mal, au contraire, et parce qu’il m’a menacé de me couper les doigts un à un jusqu’à ce que je parle...

– Tu as fait ça, Édouard ? demanda Illah.

Édouard eut la bonne idée de prendre un air contrit avant que sa cousine se fâche et il dit :

– Hum, eh bien... Je suis désolé, mais je savais qu’il mentait.

Je ne savais pas exactement où commençait la vérité et où commençait le mensonge, mais je savais qu’il mentait. J’ai eu peur qu’il soit un espion, ou un brigand, ou n’importe qui qui aurait pu vouloir te faire du tort. Je l’ai donc menacé...

– De lui couper les doigts ! Édouard ! s’écria la princesse, indignée.

Balthazar regarda les jeunes gens un à un. Il comprit qu'il devait intervenir. Il s'approcha de la princesse, lui prit la main et lui dit :

– Princesse, il faut que vous sachiez que chacun de ces deux hommes a agi en pensant bien faire.

– Je le sais bien, mais tout de même, le menacer de lui couper les doigts...

– J'en conviens, Altesse, j'en conviens. Toutefois, je veux que vous sachiez que, l'un comme l'autre, vous avez agi chacun dans votre meilleur intérêt. Maintenant, j'aimerais vous inviter à partager mon repas, dans mon humble demeure.

– Je ne sais pas si je peux accepter, Balthazar, dit Illah.

– Pourquoi cela, Altesse ?

– Eh bien... je... murmura-t-elle, avec un doute évident sur le visage.

Le vieil homme éclata de rire. Il savait ce que les gens disaient de lui. Les parents racontaient des histoires pour faire peur à leurs enfants en parlant de lui. Illah avait dû les entendre, elle aussi, et elle se méfiait. Il lui dit :

– Je ne suis pas le terrible monstre des histoires de votre enfance, princesse. Je suis seulement un vieil homme qui a vécu une très longue vie. J'ai choisi de vivre ici pour pouvoir oublier certaines choses de mon passé. Et je dois le reconnaître, je sais aussi des choses qui ne devraient pas tomber en de mauvaises mains.

– Par exemple ? demanda Illah.

– Je vous le dirai en temps opportun. Mais pour l'instant, je vais rentrer chez moi. Un orage approche et, à mon âge, il vaut mieux éviter de se retrouver trempé de la tête aux pieds. Ce pourrait être mon coup de mort.

– Nous irons avec vous, Balthazar, dit la princesse. Je suis curieuse de connaître la *vraie* histoire de votre vie.

– Et il me fera plaisir de vous la raconter, ma chère Altesse. Nous devons nous hâter, le temps se refroidit et la pluie ne va pas tarder.

Alarik et Édouard rassemblèrent leurs affaires et ils prirent les chevaux. Ils n'étaient pas d'accord avec elle, mais ils se turent.

Balthazar prit les devants et leur montra le chemin qui menait vers sa demeure. Elle se trouvait sur le bord du fleuve.

La maison ne comportait qu'un étage, mais elle était vaste. Ils laissèrent les chevaux à l'entrée, et Balthazar les fit pénétrer à l'intérieur juste à temps, car l'orage éclatait.

Tous mangèrent très bien puisque ce fut le vieil homme et non Illah qui fit la cuisine. Ils s'installèrent devant un grand foyer de pierre dans lequel un bon feu brûlait, et Balthazar commença son histoire.

– Je suis un vieil homme, mais ma mémoire est encore suffisamment bonne pour que je puisse vous raconter ce qui m'est arrivé. Je suis né il y a très longtemps. Je ne pourrais pas vous dire en quelle année, mais je sais que j'ai un peu plus de cent ans.

Les trois jeunes se regardèrent, surpris. Personne à leur connaissance n'avait vécu aussi longtemps, à l'exception des mages. Balthazar continua son récit.

– Ma mère est morte en me mettant au monde. C'était une toute petite femme à ce que l'on m'a dit, et moi, j'étais un gros bébé. J'ai grandi tout près d'un petit village qui n'existe plus aujourd'hui. Mon père était charpentier et menuisier. Il fabriquait des meubles pour les nobles ainsi que des charpentes de maison. J'ai grandi en apprenant ce métier. Ma voie était toute tracée. J'avais une sœur plus âgée qui m'a enseigné à lire et à écrire.

« Ma vie était tout ce qu'il y a de plus normal. Puis un jour, alors que je devais avoir vingt ans, je me suis rendu au village pour livrer une table chez un marchand.

« Lorsque je suis entré dans l'échoppe de ce marchand, j'ai aperçu un homme qui n'était pas vêtu comme les autres. Il avait le crâne rasé et il marchait avec un long bâton surmonté d'une pierre blanche. Il discutait avec le propriétaire des lieux. J'ai fait comme si de rien n'était, mais j'ai tout de même entendu cet homme demander s'il connaissait un jeune homme qui par hasard serait né il y a une vingtaine d'années, durant un hiver particulièrement difficile et dont la mère serait morte en couches.

« Le marchand m’a probablement sauvé la vie à ce moment-là, car il n’a rien dit, même si, comme tout le monde le savait au village, ma mère était morte en me mettant au monde durant un des pires hivers que nous avons connu.

« J’ai tenu ma langue et je n’ai pas parlé à cet homme qui posait beaucoup trop de questions. J’ai laissé la table et les chaises dans l’échoppe et je suis parti.

« Toutefois, ce n’est pas tout le monde dans ce village qui savait tenir sa langue. L’homme s’est rendu à la taverne, et le tenancier, qui n’avait pas les mêmes scrupules que le marchand, a tout dit sur moi à l’homme.

« De mon côté, je suis rentré le plus vite possible chez moi et j’ai tout raconté à mon père. Il m’a dit de ne pas m’inquiéter, que si quelqu’un avait affaire à moi, il devrait lui passer sur le corps avant.

« Pendant une semaine, nous n’avons vu personne et n’avons entendu parler de rien. Puis, un matin, l’homme s’est finalement présenté à la maison. Mon père a compris tout de suite qui était cet homme.

« C’était un sorcier, de la caste supérieure des mages. À l’époque, les sorciers n’étaient pas encore divisés entre la magie blanche et la magie noire, mais il ne fallait pas être devin pour comprendre, en le voyant, que ce sorcier était du côté obscur de la magie.

« Le sorcier fut très poli avec mon père. Il demanda à s’entretenir en privé avec moi. Mon père accepta à condition qu’il puisse nous voir. Je me suis installé dehors avec cet étrange visiteur, devant la maison. Mon père était dans son atelier et nous observait.

« L’inconnu ne s’embarrassa pas de fadaises et de politesses. Il alla directement au cœur du sujet. Il me dit que j’étais celui qu’il cherchait. Il en avait la certitude. Selon lui, j’avais une mission importante à accomplir. J’étais sceptique. Pour moi, la vie était simple, je ne me considérais pas comme quelqu’un de spécial.

« Il m’a demandé d’aller au sommet de la montagne D’Or, pour espionner les dragons et en apprendre le plus possible sur le secret qu’ils

protègent depuis des millénaires.

Illah ne put retenir une exclamation de surprise. La montagne D'Or était un endroit où personne n'allait jamais puisque c'était le territoire sacré des dragons. Personne n'embêtait les dragons et les dragons n'embêtaient personne. Tous les habitants du continent de Kianah le savaient depuis leur naissance. Illah se dit que ce sorcier était fou d'envoyer quelqu'un à cet endroit. Le secret gardé par les dragons n'était connu que de très peu de gens. En fait, seul le grand maître des magiciens en connaissait la teneur et il ne le disait que sur son lit de mort à son successeur.

Ce sorcier, en demandant à Balthazar d'aller espionner les dragons, transgressait une des lois des mages de Kianah les plus strictes.

Balthazar laissa à chacun de ses invités le temps d'assimiler la gravité de ce qu'il venait de leur dire. Puis il enchaîna.

– J'ai compris assez vite que ce que le sorcier demandait n'était pas seulement très dangereux et interdit, mais c'était aussi suicidaire. J'ai refusé tout net.

« Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'était pas enchanté du tout de mon refus. Il était très en colère. Il m'a dit que c'était la plus grosse erreur de ma vie et que je le paierais. J'étais jeune et, malheureusement, je ne l'ai pas pris au sérieux.

« Le sorcier est reparti comme il était venu. J'ai repris ma vie sans y penser puisque, pour ce que j'en savais, le sorcier pouvait très bien être allé lui-même faire son expédition. Je ne pouvais pas être plus loin de la vérité.

« Plusieurs années plus tard, il est revenu. Cela faisait longtemps que je ne me méfiais plus d'un possible retour du balancier. J'avais sorti cette histoire de ma mémoire. Mais le sorcier n'avait pas oublié. Il avait attendu son heure.

« J'étais un homme marié. J'avais une femme et une fille. La fillette n'était pas de moi puisque la femme que j'avais épousée était une jeune veuve. Je la connaissais depuis un certain temps et j'avais toujours éprouvé des sentiments pour elle. Lorsque je me suis marié, la fillette n'avait que

trois ans. Elle m'a tout de suite appelé papa, et moi, je l'ai aimée aussi fort que si elle avait été ma fille.

Puis Balthazar se tut. Tout le monde comprit qu'il y avait quelque chose de douloureux dans ce récit, mais le vieil homme ne dit plus rien.

Il se leva lentement lorsqu'il entendit des pas qui arrivaient à la porte. Une femme entra. Elle devait avoir la cinquantaine bien tassée. Elle portait une grande robe de jute et un sac qui semblait plein à ras bord.

Tout le monde dans la maison se tut. Balthazar prit le sac des mains de la femme et fit les présentations.

– Voici Annie. C'est ma petite-nièce, la petite-fille de ma sœur. Elle habite avec moi depuis quelques années. C'est elle qui s'occupe de la maison, car vous devez bien vous douter qu'un homme de mon âge ne peut pas tenir seul une maison de cette taille, dit Balthazar en souriant. Annie, je te présente la princesse Illah de Ganthal, Alarik d'Ébal et le soldat Édouard de Ganthal.

Annie fit une révérence maladroite et puis s'en alla ranger ses paquets. Balthazar dit :

– Vous allez dormir ici cette nuit. Demain, nous reprendrons notre petite conversation. Je vais aller dormir. À mon âge, on se couche tôt. Je vous laisse aux bons soins d'Annie, elle va s'occuper de vous. Bonne nuit, jeunes gens.

– Bonne nuit, monsieur, dirent-ils à l'unisson en regardant l'homme se diriger vers une pièce tout au fond de la maison.

Annie, qui n'avait pas l'habitude des visiteurs dans sa maison, se demanda ce qu'elle devait faire. Elle décida de préparer du thé pour tout le monde et alla rejoindre les invités devant le feu pour se réchauffer. Elle avait marché longtemps sous cette pluie. Elle regarda les invités et leur demanda :

– Est-ce que mon grand-oncle vous a raconté sa longue vie ?

Ce fut Illah qui répondit.

– Il a commencé, mais il s’est arrêté au moment où il a reçu un visiteur qu’il n’attendait pas.

– Le sorcier ?

– Oui, dit Illah.

– Je vois. Il vous a raconté la première visite et a cessé de parler quand il est arrivé à la deuxième.

– Exactement, acquiesça Illah. Vous savez pourquoi. Le sujet lui semblait douloureux. Nous n’avons pas posé de questions.

Annie se leva et alla chercher un livre sur une étagère. Elle revint s’asseoir avec ses invités et leur dit :

– Ma mère, la nièce de Balthazar, a tenu un journal pendant des années. C’est ce journal que je tiens dans mes mains. Je l’ai gardé pendant tout ce temps. Je sais pourquoi Balthazar ne vous a rien dit. C’est une bien triste histoire, il ne la raconte jamais. Toutefois, s’il a commencé à vous parler de sa vie, il doit bien savoir que je vais vous raconter ce qu’il n’arrive pas à dire.

– Nous vous écoutons si vous le voulez bien, madame, dit Édouard.

– Cette partie de la vie de mon grand-oncle n’est pas facile à raconter. Ma mère l’a fait d’une façon simple et claire. Je vais donc vous lire ce qu’elle a écrit. Vous aurez le récit de quelqu’un qui a vu de ses yeux ce qui est arrivé. Vous comprendrez par la suite un peu mieux certaines choses. Je vous demande toutefois de ne pas parler de cette histoire à mon grand-oncle. Même après tout ce temps, cela le fait encore énormément souffrir.

– Nous le promettons, madame, dit Illah d’un ton solennel.

– Parfait. Je commence, dit la femme en ouvrant le livre poussiéreux.

Il était une fois un homme...

L’histoire qui suit est une histoire dans laquelle certaines personnes se reconnaîtront ; d’autres plaindront l’homme ; mais l’important, c’est que tous comprennent le fin mot de cette petite histoire.

Par un beau matin, un homme rencontra une femme. Cet homme avait un grand cœur. Il aurait pu contenir l’univers tout entier à

l'intérieur. Il désirait ardemment aimer et être aimé en retour. C'était tout ce qu'il manquait à sa vie. Lorsqu'il posa son regard sur la femme, à ses yeux, elle fut la plus belle. Son cœur fut saisi et il aima tendrement cette femme si ardemment souhaitée.

Comme si ce n'était pas assez, un cadeau du ciel lui fut donné. Cette femme qu'il adorait avait une charmante petite fille. Pour un homme qui avait un cœur aussi grand, il ne fut pas difficile d'y faire entrer aussi l'enfant. La fillette avait perdu son père quelques années auparavant, et l'homme fit tout son possible pour être celui qui serait digne d'être appelé papa. Car même si ce n'était pas son sang qui coulait dans les veines de la fillette, il l'aima comme seul un père peut aimer son enfant. Pour lui, les liens du sang n'avaient pas d'importance. Dans son cœur, elle était sa fille et rien ne viendrait changer cela.

Les choses de la vie étant ce qu'elles sont, l'homme et la femme n'eurent pas d'enfants ensemble. Donc, le cœur de l'homme fut entièrement et irrévocablement donné à cette petite fille. Pour lui, si la vie ne lui donnait pas d'autres enfants, ce n'était pas la fin du monde. Il avait cette charmante fillette pour faire son bonheur et il fit tout en son pouvoir pour la rendre heureuse.

Il passa plusieurs années de sa vie avec la femme et sa fille. Même si, avec le temps, ses sentiments envers la mère de l'enfant devenaient moins forts, il demeura auprès d'elle, car il aimait tout de même la femme et il adorait l'enfant, de tout son cœur.

La vie n'est pas juste. Elle ne l'a jamais été et ne le sera jamais. Elle passe, elle donne et elle reprend. C'est ce qu'elle fit à l'homme.

Un matin de printemps, la mort, sous les traits d'un sorcier malfaisant, vint prendre l'enfant, qui était devenu une belle jeune fille de douze ans.

Le sorcier, presque sous les yeux de l'homme, arracha la vie de ce petit corps et dit à l'homme : « Tu n'aurais jamais dû refuser ma

proposition. Maintenant, tu payes pour ton arrogant refus. » Puis il disparut.

Le cœur de l'homme éclata en mille morceaux. Son petit trésor si cher à son cœur venait de lui être arraché par la force du mal, et comme tout le monde le sait, la mort est inéluctable. Il ne reverrait jamais son petit trésor adoré, cette enfant de son cœur qu'il avait tant aimée.

C'est contre nature pour un parent d'enterrer son enfant. Ce sorcier, cet être exécrable, avait pris la vie de l'enfant juste pour se venger d'un homme ordinaire, qui ne faisait qu'aimer très fort une fillette qui, au fond, était devenue la sienne.

Le deuil marqua l'homme. Il ne fut plus jamais le même. Il demeura auprès de la femme, mais ce n'était plus pareil. L'enfant lui manquait chaque minute de chaque heure de chaque jour.

La douleur le transforma. Il devint froid, arrogant et méfiant. Il jugeait les gens, se montrait dur et amer, comme si sa douleur le rongait par en dedans. Son corps vieillit plus vite soudainement. Ses cheveux, autrefois d'un noir de jais, devinrent blancs en quelques années, et de profondes rides marquèrent son visage qui était devenu à l'image de l'homme : froid et distant.

De plus, ses yeux n'étaient plus les mêmes. Avant, dans son regard, tout l'amour qu'il pouvait ressentir allumait une étincelle brillante et pétillante, un petit feu de joie incandescent. Après la mort de l'enfant, l'étincelle disparut.

Elle fut remplacée par un regard dur et impénétrable. Quelquefois, lorsque son regard se posait sur un objet ayant appartenu à l'enfant, ses yeux devenaient un abysse profond, seul reflet de la douleur qu'il portait en lui.

Après plusieurs années, l'homme devint si amer qu'il se mit à en vouloir à ceux de sa famille qui avaient des enfants en vie. Sans le

vouloir, il regardait ces gens et leur progéniture comme s'ils portaient en eux la vie que la fille de son cœur aurait dû avoir.

Bien vite, sa famille commença à se détacher de lui. À une exception : sa sœur, sa grande sœur qui l'aimait tant et qui aurait tellement voulu lui enlever ce mal qui le rongait petit à petit. Elle aurait tant voulu revoir, ne serait-ce qu'une minute, la lueur de bonheur qui avait jadis tant brillé dans ses yeux. Elle souhaitait qu'un jour, le cœur de cet homme qui pouvait tant aimer aimât de nouveau. Elle espérait qu'avec le temps, il redeviendrait celui qu'elle connaissait, ce frère gentil qui souriait, qui riait, qui taquinait et... qui aimait de façon si inconditionnelle.

Alors que la sœur de l'homme devint une vieille femme, elle en vint à la conclusion que l'amour de son frère pour cette enfant avait été trop grand. Le sorcier, en lui enlevant la fillette, lui avait enlevé son cœur ; ce puits sans fond qui avait été jadis son amour pour les autres, s'était tari. La mort, en lui enlevant son enfant chérie, lui avait enlevé ce qui est essentiel à tout homme : sa volonté d'aimer.

Cette histoire est réelle. Cet homme existe. Je le connais bien. Et tout comme sa sœur, je souhaite de tout mon cœur qu'un jour il puisse à nouveau aimer. Peut-être qu'à ce moment-là, la blessure demeurée ouverte par des années de douleur se refermera. Il n'oubliera jamais cette enfant, mais son cœur ayant été autrefois si grand, peut-être qu'un jour, il pourra de nouveau faire renaître ce feu qui dansait autrefois dans ses yeux. Car même si la mort a emporté l'enfant de son cœur, elle n'a pu emporter l'amour qu'il lui portait. Cet amour, l'homme le gardera en lui pour toujours, et cela, rien ni personne ne pourra le lui enlever.

Des larmes inondaient le visage d'Illah. Alarik et Édouard ne savaient pas quoi dire. Ils étaient sidérés par l'horreur et la tristesse du récit. Puis Illah, d'une voix chevrotante, demanda à la femme :

– Qu’est-ce qui est arrivé à son épouse ? Elle n’est pas mentionnée dans l’histoire.

– Elle est morte quelques années après la petite. Je crois qu’elle n’a pas supporté de perdre son enfant et de voir l’homme qu’elle aimait devenir ce qu’il est devenu.

– Qu’est-ce qui est arrivé à Balthazar ensuite ? demanda Édouard.

– Après la mort de son épouse, il ne lui restait plus rien à perdre. Il a décidé d’aller sur la montagne D’Or. Il en est revenu transformé.

– Savez-vous ce qui s’est passé sur cette montagne ?

– Non, je ne le sais pas. Il ne me l’a jamais dit. Vous pourrez le lui demander demain, dit Annie. Pour l’instant, il vaut mieux pour nous tous d’aller dormir. Balthazar est un lève-tôt. Et il aime que tout le monde se lève avec lui. Je vais vous montrer vos chambres.

Illah dormit dans la chambre d’Annie. La bienséance voulait qu’elle dorme avec une autre femme qui lui servirait de chaperon.

Les hommes furent conduits dans une petite pièce dans laquelle se trouvaient un foyer et des chaises. Ils furent installés sur des couvertures à même le sol. Les deux eurent de la difficulté à trouver le sommeil. Ils repensaient à cette triste histoire qu’Annie leur avait racontée ; et même s’ils ne pouvaient pas comprendre la peine de Balthazar, ils étaient maintenant plus aptes à comprendre ce qui avait amené l’homme à faire ce qui lui avait valu tant d’histoires, toutes à la fois plus effrayantes et incroyables.

*

Balthazar pensait qu’il serait le premier debout. Ce fut une agréable surprise de constater que la princesse était déjà levée et qu’elle était devant le foyer, en train de préparer... ce qui ressemblait vaguement à de la nourriture.

Lorsqu’elle entendit les pas lents du vieil homme, la princesse se retourna et lui sourit. L’histoire de la veille lui revenait sans cesse en tête. Il lui était difficile de ne pas en parler avec le vieil homme. Curieusement, comme s’il

avait lu dans ses pensées, Balthazar lui demanda sur le ton de la conversation :

– Ma petite-nièce vous a sûrement raconté mon histoire. Je suis persuadé qu'elle l'a fait.

– Oui, je suis vraiment désolée pour votre fille, dit Illah sincèrement.

– Merci, dit l'homme dont les yeux se voilèrent l'espace d'un instant. J'ai bien failli y laisser ma peau, dans cette histoire. Un homme qui a mal doit laisser sortir sa douleur tôt au tard. Je l'ai appris à mes dépens.

Illah ne rajouta rien. Elle voulait que Balthazar prenne l'initiative de lui raconter ce qui lui était arrivé. Elle ne voulait pas le brusquer.

Le vieil homme s'en rendit compte et lui en fut reconnaissant. Il était toutefois surpris de constater qu'une aussi jeune personne fut à ce point perspicace. Peut-être pourrait-il lui révéler ces choses qu'il savait et qu'il n'avait jamais dites à personne. Peut-être serait-elle capable de comprendre ce que personne d'autre avant n'avait compris. Peut-être qu'elle était ce qu'il attendait depuis si longtemps pour se libérer de son fardeau

Illah servit un bol d'une espèce de gruau pas très appétissant au vieil homme, qui regardait par la fenêtre. La pluie tombait toujours. Puis ils s'installèrent face à face à la table pour manger.

Balthazar décida qu'il était temps pour lui de terminer son histoire. Son temps dans ce monde touchait à son terme, il le savait. Chaque jour était plus pénible que le précédent. Chaque jour, son vieux cœur lui serrait un peu plus la poitrine, lui rappelant que le temps passait et qu'il lui faudrait bientôt retourner vers les dieux. Peut-être reverrait-il son enfant. Il le souhaitait de tout son cœur.

Les garçons finirent par les rejoindre en s'étirant pour délier leurs muscles engourdis par le sommeil. Balthazar reprit sa place devant le foyer, dans cette chaise en bois qu'il avait faite exprès pour cette épouse qui lui avait donné l'enfant qui le hantait toujours.

Édouard, Alarik et Illah reprirent chacun leur place de la veille. Annie s'installa sur une chaise un peu plus loin avec un travail de point de croix. Elle n'avait jamais entendu toute l'histoire de son grand-oncle et elle était curieuse de l'entendre la raconter de lui-même plutôt que par les racontars.

Balthazar reprit son récit.

– Lorsque j'ai perdu ma petite fille, j'ai aussi perdu un peu l'esprit. Ma femme me rappelait la petite, donc je me suis éloigné d'elle. La maison me rappelait la petite, donc je me suis engagé dans l'armée. Je ne suis pas resté très longtemps, quelques années tout au plus. Ce n'était pas ma place. Je n'étais pas fait pour recevoir des ordres. Mais j'ai tout de même appris à me battre convenablement. Je voulais retrouver le sorcier responsable de mon malheur, mais ce n'est pas ce qui est arrivé. Quand je suis rentré chez moi, ma femme était très malade. Elle est morte un mois après mon retour.

« Je n'avais plus rien. J'ai donc décidé d'aller sur la montagne D'Or. Pas pour le sorcier que je détestais un peu plus tous les jours. Non. Je voulais voir ce que cachait cette montagne.

« Je savais très bien que ce n'était pas une bonne idée. J'avais entendu des histoires sur ce qui arrivait à ceux qui allaient un peu trop haut sur la montagne. Je m'en fichais. Je n'avais plus rien à perdre. Et il y avait une rumeur qui circulait dans le village. Un homme était monté sur la montagne et en était revenu vivant. Il ne venait pas de Ganthal, mais des forêts d'Ébal, au pied de la montagne. Il était très jeune et il avait toujours voulu connaître le secret de cet endroit mystérieux. Dans son village, il avait été bercé depuis l'enfance de toutes sortes d'histoires à propos des dragons.

– Comme quoi ? demanda Édouard.

– Édouard ! Tais-toi et écoute, le tança vertement Illah.

Il poursuivit.

– Pour les gens de ce village, il n'était pas rare d'apercevoir des dragons au loin. Ils ne leur voulaient pas de mal. Les hommes et les femmes ne faisaient que les ignorer, voire les éviter. Toutefois, selon le voyageur, les

rencontres face à face entre humains et dragons étaient rares et ne faisaient que nourrir l'imagination des conteurs pendant les longues soirées d'hiver.

– Comme chez nous, dirent Illah et Édouard à l'unisson.

– Chez moi, les dragons sont nos anges gardiens, dit Alarik. Désolé, Balthazar, poursuivez, s'il vous plaît.

– Le voyageur a décidé d'aller voir de ses yeux, continua le vieil homme. Il a dit avoir atteint un endroit, une espèce de grotte, après avoir grimpé pendant des jours. Il a dit être entré et avoir vu une pièce brillante au fond de cette grotte. Il n'a pas eu le temps de voir ce que c'était puisqu'il a été attrapé par-derrière par quelque chose d'énorme. Il a raconté avoir été propulsé loin à l'extérieur dans la neige. À travers le blizzard qui rugissait, cet homme a vu des yeux jaunes immenses dans la pénombre de la nuit qui tombait. Il a dit que ça ressemblait étrangement à des yeux de chat. Puis une voix grave et puissante aurait dit : « Va-t'en, humain, ici n'est pas ta place. Ne reviens pas si tu veux vivre. » Il est redescendu tout de suite, dans la tempête. Je ne sais pas ce qui a conduit ses pas dans mon village, et j'ai bien failli m'en aller sans l'écouter jusqu'au bout. Mais je suis comme toi, Édouard de Ganthal, je suis curieux. J'ai écouté son récit jusqu'au bout. Il a dit qu'il pensait avoir vu ce que les dragons gardaient vraiment et ce n'était pas de l'or.

– Qu'est-ce que c'est alors ? demanda Édouard.

– La source de la vie, répondit le vieil homme.

– Quoi ? s'exclamèrent toutes les personnes présentes.

– Je ne suis pas naïf. Je ne crois pas tout ce que j'entends. Mais s'il y avait une chance même infime que ce soit vrai, je devais aller voir de mes yeux.

« Je me suis équipé convenablement et je suis parti. La montagne est très haute et il m'a fallu des jours avant d'arriver au premier palier. Ce palier était le point de non-retour pour tous ceux qui osaient monter dans la montagne. Si je dépassais ce point, les dragons pouvaient me faire ce qu'ils voulaient.

« J'ai continué à monter. Plus je prenais de l'altitude, plus il faisait froid et plus l'air devenait rare. Mais j'ai continué. Je voulais savoir.

« Puis, après plusieurs jours, peut-être des semaines, je ne le sais pas – j'ai arrêté de tenir le compte après un certain temps –, je suis arrivé devant l'entrée d'une caverne.

« En fait, cette entrée avait une forme régulière, trop régulière pour être simplement faite par la nature. Je suis entré. Je tenais un flambeau devant moi pour m'éclairer, car il faisait extrêmement noir dans cette grotte. Le plafond était très haut, si haut que j'avais peine à le voir même en tenant ma torche à bout de bras.

« J'ai avancé droit devant moi dans un immense tunnel, puis je suis arrivé dans une grande salle. C'était l'endroit le plus vaste que je n'avais jamais vu. Il y avait de la lumière pour l'éclairer. Je ne savais pas d'où elle venait, mais elle miroitait sur des murs couverts d'or. Tous les murs, du sol au plafond, étaient recouverts d'or. Même les stalactites étaient en or. J'étais stupéfait. Au centre de la salle se trouvait une mare dont l'eau brillait de mille feux. J'étais béat d'admiration.

« J'avais la bouche grande ouverte et, à un moment, une goutte d'eau suintant de la voûte est tombée dans ma bouche.

« Je me suis senti instantanément comme lorsque j'étais un jeune homme. Mes jambes, qui me faisaient tellement souffrir à cause de l'escalade, redevinrent aussi souples qu'elles l'étaient quand j'avais vingt ans.

« Puis j'ai entendu un grondement. Le genre de grondement que fait un chien, mais cent fois plus fort. C'est là que j'ai vu mon premier dragon.

« En fait, c'était une dragonne. Elle était très grande et ses écailles avaient la couleur du blé bien mûr. Elle était allongée tout à côté de la mare. Lorsqu'elle m'a aperçu, elle a sifflé. Une odeur pestilentielle est venu me chatouiller les narines et m'a levé le cœur.

« C'était le soufre. Elle avait expiré une odeur de soufre. Je suis demeuré figé sur place. La dragonne ne bougeait pas non plus. Elle se contentait de me regarder.

Illah se rapprocha du vieil homme. Elle retenait son souffle dans l'attente de la suite. Balthazar posa les yeux sur elle et lui dit :

– Elle avait les yeux aussi verts que les vôtres, princesse. Mais sa pupille était verticale. C'est ce qui m'a frappé la première fois que je vous ai vue. Vos yeux m'ont ramené à la seconde même vers cette dragonne.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda impatiemment Édouard. Elle vous a attaqué ?

– Non, pas du tout. Écoute bien.

« La dragonne s'est levée et s'est approchée de moi. J'étais terrifié à un point tel que même si j'avais voulu fuir, mes jambes ne m'auraient pas obéi.

« Puis j'ai entendu un autre sifflement, mais cette fois, dans ma tête. Je me suis dit que je devenais fou. La dragonne a secoué la tête de façon négative. J'ai perdu connaissance à ce moment-là.

Édouard se leva d'un bond et s'écria :

– Vous avez perdu connaissance ? Vous rencontrez les dragons et vous perdez connaissance ? Je n'en reviens pas...

Illah se dressa devant son cousin et le toisa aussi sévèrement qu'une mère envers son enfant. Puis elle lui dit :

– Tais-toi, Édouard de Ganthal. Tu n'aurais pas fait mieux de toute façon. Continuez, monsieur, s'il vous plaît.

– Avec plaisir, princesse, dit le vieil homme en lui faisant un clin d'œil malicieux.

« Lorsque j'ai repris mes esprits, j'étais couché par terre, à l'endroit où j'étais tombé, et deux gros yeux verts me regardaient fixement. La dragonne était toujours là. Je me suis relevé lentement pour ne pas l'effrayer, puis je me suis demandé si je pouvais communiquer avec elle ou si elle allait me manger sans plus de cérémonie.

« À ma grande surprise, la dragonne m'a parlé. Sa voix était forte et douce à la fois. Elle m'a dit qu'elle s'appelait Galatée. Par politesse, je me suis présenté à elle.

« Elle m'a ensuite demandé pourquoi j'étais venu sur la Montagne d'or. J'étais tellement subjugué par le fait de parler à un dragon que je n'ai pas su tout de suite quoi lui répondre.

« Cela sembla l'amuser. Elle me demanda si je la comprenais. Je lui dis oui. Puis j'ai raconté mon histoire. C'est la seule fois avant aujourd'hui que j'ai raconté toute mon histoire. Galatée a été touchée. Elle m'a dit qu'elle ressentait ma souffrance.

« Un des pouvoirs des dragons est de lire dans le cœur des gens. Ils savent souvent plus que nous ce que nous ressentons. C'est aussi une faiblesse, car ils ressentent la peine de tout le monde.

« Je lui ai demandé s'il existait un moyen de ne plus avoir mal. Elle se montra désolée et me dit que même si les dragons avaient de grands pouvoirs, il n'existait aucun remède à une blessure du cœur.

« J'ai demandé pourquoi je n'avais pas été mis en pièces au premier palier. Elle me dit que le roi des dragons avait entendu parler d'un homme au cœur blessé qui viendrait un jour rencontrer les dragons. Quand les gardiens du palier m'ont vu et qu'ils ont ressenti ma peine, ils ont su qui j'étais et ils m'ont laissé passer.

« J'ai demandé à Galatée si je pouvais rester avec elle. Je n'avais pas de raison de retourner chez moi. Personne ne m'y attendait. Elle m'a dit que je pouvais rester avec elle aussi longtemps que je le souhaitais, mais qu'un jour, je devrais rentrer chez moi. Que mon destin m'appelait à faire quelque chose de très important.

« Je n'ai pas compris tout de suite ce qu'elle a voulu me dire. Elle m'a invité à rencontrer le roi. Elle m'a dit que ce serait lui qui m'expliquerait ma mission dans ce monde.

« Le roi des dragons est immense. Galatée est d'une taille impressionnante, mais Fafnir, le roi, est gigantesque. Il m'a regardé longuement avant de m'adresser la parole. Je n'ai su que plus tard que pendant qu'il m'observait, en réalité, il sondait mon cœur. Il voulait voir si

j'étais digne de mon destin. Il devait savoir si je serais assez fort pour subir ce qui m'attendait.

« Lorsque le roi m'a parlé, j'ai compris que j'étais un privilégié. Il ne parlait pas très bien la langue des hommes et il faisait de gros efforts pour se faire comprendre.

« Le roi m'a dit que mon destin était de vivre très longtemps, même si cela me faisait souffrir. Il m'a dit qu'un jour, je devrais avertir deux personnes que leur vie était liée à jamais, car, ensemble, ils mettraient au monde celui qui aurait le privilège d'être le maître des dragons. C'est une prophétie que les dragons se transmettent de génération en génération depuis le début de leur existence.

« Il m'a raconté que les sorciers portés sur la magie noire essayaient depuis longtemps d'être les maîtres des dragons, mais que leur magie n'avait aucune emprise sur ces derniers puisqu'ils sont des créatures magiques.

« Il m'a parlé du pacte des dragons avec les magiciens qui permettait au maître de tous les mages de connaître le secret que protègent les dragons. Il ne m'a parlé de ce secret qui m'était, bien entendu, inaccessible. Toutefois, il m'a demandé si l'eau qui coule sur les murs de sa demeure m'avait fait du bien. J'ai répondu que oui. Il m'a alors dit que, maintenant, je partageais une partie de ce secret et que je n'en saurais pas plus.

« Puis il m'a dit qu'un jour, je rencontrerais une jeune femme, lorsque je serais un très vieil homme, et que cette jeune femme au sang royal aurait les yeux de la même couleur que sa fille Galatée. Il m'a dit que ce serait elle qui porterait dans son ventre l'enfant qui serait un jour le maître des dragons. Cet enfant serait le détenteur du secret si jalousement gardé.

« Il a ajouté que le père de l'enfant serait promis depuis des lustres à la mère. Il serait un vaillant guerrier. Pour que l'union entre les parents soit porteuse de la vie, ils devraient aller subir les cinq épreuves du monde de la magie. Le maître des magiciens connaît la prophétie. Il autorisera l'union

seulement si les épreuves sont faites et bien faites. Sinon, le ventre de la femme restera à jamais vide de la vie.

« Comme pour tout mariage qui implique un personnage royal, le mariage doit être accepté par les mages. Mais, en plus, le mariage de cette femme et de cet homme sera mis à l'épreuve. Voilà. J'ai fait mon devoir.

Balthazar observa attentivement Illah pour voir si elle prenait bien toute la mesure de ce qu'il venait de dire. La jeune femme avait le regard fixé sur les flammes du foyer. Elle était totalement immobile. Puis elle regarda le vieil homme et lui dit :

– Quand vous m'avez parlé de mes yeux qui étaient semblables à ceux de Galatée, vous vouliez parler de...

– Oui, ma chère enfant. Vous êtes de sang royal et vous avez les yeux aussi verts que Galatée. Vous êtes celle qui portera l'enfant de la prophétie. Comprenez-vous ce que cela veut dire ? demanda Balthazar.

– Je... je... mais... c'est impossible. Je ne suis pas une héroïne d'histoires et de prophéties.

– Je sais que c'est dur, Princesse, et que c'est un bien lourd fardeau. Il a été décrété bien avant votre naissance que ce serait vous qui porteriez en votre ventre le maître et protecteur des dragons. Vous, princesse, et personne d'autre, dit Balthazar. Je sais que votre cœur bat pour un jeune homme et que ce jeune homme est ici en ce moment. Il sera la force pour vous aider et le bras pour vous protéger.

– Oui, monsieur, dit Illah en baissant la tête.

– Alarik d'Ébal, tu es celui qui est destiné à être le compagnon de la princesse. Sois brave et sois fort. Votre vie ne sera pas facile. Mais votre destin est plus grand que tout ce que vous pouvez imaginer. Sois celui que tu dois être. Prends ce fardeau sur tes épaules et va.

– Oui, monsieur, dit Alarik.

– Vous allez rentrer chez vous maintenant. Édouard de Ganthal, tu es un bon soldat. Tu le seras encore plus dans quelques années. D'ici là, sois juste et protège les tiens. La guerre contre le royaume de Zythor n'est pas près de

s'achever. Tu seras parmi les braves qui affronteront le roi Trévor. Tu seras parmi ceux qui, le jour de la victoire, verront le ciel briller de mille feux. Partez maintenant. Vous avez une longue route à faire pour vous rendre au château. Je vous souhaite bonne chance.

– Merci, monsieur, dirent-ils à l'unisson. Puis Illah demanda :

– Allons-nous vous revoir ?

– La magie des dragons a ses limites. Mon temps achève et vous, jeunes gens, vous ferez ce pour quoi vous êtes nés. Soyez prudents. Mes pensées sont avec vous.

Puis le vieil homme se leva et s'en alla dans sa chambre, dont il ferma la porte derrière lui. Annie se leva de sa chaise et alla serrer les jeunes gens dans ses bras. Ils prirent leurs affaires et s'en allèrent sur les chevaux *empruntés*.

Ils devaient retourner au château aussi vite que possible. Leur destin était scellé. Il ne leur restait qu'à lui faire face, car, bien avant que s'accomplisse la prophétie, les forces du mal se mettraient en marche. Ils devraient être prêts à les affronter, car le mal n'attend jamais personne. Il fonce et amène avec lui la noirceur dans le cœur et l'âme de ceux qu'il touche.

CHAPITRE 12

Le cavalier et son cheval filaient comme le vent. Ils étaient les porteurs d'un message très important et de la plus haute confidentialité. Le soldat avait reçu l'ordre de le remettre en main propre au roi Ondier et à lui seulement.

Lorsque Èrèmonta fut en vue, le cavalier fouetta sa monture si fort que la bête faillit s'écrouler. Les portes du palais étaient encore ouvertes, même si la nuit approchait.

L'homme sauta de son cheval et courut directement vers les quartiers du roi. Il demanda à être reçu sur-le-champ.

Ondier fit entrer le soldat dans son bureau personnel. La reine Iza-Mel était à ses côtés. Le messenger remit le courrier au roi et s'en alla.

Le roi reconnut le sceau du général Kali. Il ouvrit le courrier en priant le ciel que ce ne soit pas de mauvaises nouvelles. La reine lut le message par-dessus l'épaule de son époux et faillit perdre pied lorsqu'elle lut la fin.

Le message du général Kali était clair : le prince Mika était très malade. On craignait même pour sa vie. Ondier fit demander un autre messenger et prépara un courrier pour le général.

La reine lui demanda :

– Vous allez faire rentrer notre fils au château, n'est-ce pas ?

– Bien entendu. Il faut qu'il soit soigné et vite.

– Merci. Qu'est-ce qui se passe là-bas ? Que se passe-t-il dans ce royaume, mon époux ? Notre fille est disparue. Notre fils est malade. Et Éthan qui ne revient pas d'Ébal. Je n'aime pas ça, Ondier...

– Nous devons avoir confiance, Iza-Mel. Illah est une jeune femme très débrouillarde. Si elle est partie pour me rejoindre sur le champ de bataille, elle saura aussi que je suis de retour et elle rentrera sagement à la maison. Ensuite, nous aviserons de la punition à lui infliger...

– Nous l'obligeons à se marier, que ce soit cela, sa punition, dit la reine d'un ton autoritaire qui surprit le roi. Elle sera l'épouse d'un homme et elle

devra cesser d'agir sur des coups de tête. Elle devra prendre ses responsabilités. Et dire que je lui faisais confiance, Ondier. J'étais si fière d'elle lors des débats du conseil. Elle avait montré tellement d'aplomb.

– Je sais, ma chère, je comprends. Vous êtes déçue. Je le vois bien, mais cette enfant est têtue et maligne. Elle sait ce qu'elle fait. Même si quelquefois elle nous donne des migraines... dit le roi en riant.

– Elle tient son caractère de vous, Ondier, vous le savez bien. Vous étiez comme elle à son âge. Impétueux et indomptable.

– Je sais et c'est ce qui vous a plu, si je me souviens bien, dit le roi malicieusement en serrant son épouse un peu plus fort dans ses bras.

– Bien entendu, acquiesça la reine en s'écartant de son mari pour le regarder en face. Vous êtes un homme. Pour une femme, un tel comportement est toujours synonyme de problèmes.

– Pour l'instant le plus gros problème que nous ayons est de faire rentrer Mika au palais immédiatement pour qu'il soit soigné par Misak et Jasper, rétorqua Ondier.

– Oui, vous avez raison, dit Iza-Mel en se blottissant dans les bras du roi.

– Espérons qu'il n'est pas trop tard... murmura le roi pour lui-même.

La reine appuya sa tête sur l'épaule de son époux avec un soupir. Elle espérait tellement que ses enfants seraient sains et saufs. Ce n'était pas la reine qui implorait en silence les dieux de lui rendre ses petits, seulement la mère.

*

Lorsque le soleil acheva sa course dans cette journée qui n'avait apporté que des malheurs à la famille royale, une grande clameur se leva en provenance du port. Le roi et la reine allèrent à la tour est pour voir ce qui se passait.

Des navires immenses portant le drapeau du royaume d'Ébal entraient au port. Le plus majestueux de tous, celui dont les voiles étaient les plus grandes, accosta le premier. Une passerelle aux armoiries d'Ébal fut descendue.

Ondier et Iza-Mel se dirigèrent vers le port aussi vite que leurs jambes et leur dignité royale le leur permettaient.

Le roi Onel descendit du navire et alla à la rencontre de sa sœur, qu'il serra fort dans ses bras. Éthan descendit du navire derrière le roi et alla directement voir Ondier. À son expression soucieuse, le roi sut immédiatement qu'il se passait quelque chose de grave. Le général parla si bas que le roi eut de la difficulté à l'entendre.

– Le jeune Alarik a disparu. Nous nous sommes arrêtés sur les berges du fleuve pendant une nuit, nous sommes descendus du bateau et, au matin, il avait disparu.

– Il s'est enfui ? demanda le roi, déconcerté par cette nouvelle.

– Non, je ne pense pas. Ses affaires de première nécessité étaient toutes restées au campement. Il n'avait même pas de couverture. Nous pensons malheureusement qu'il a été enlevé.

– Éthan, si c'est une farce, elle n'est pas drôle, dit le roi d'un ton d'avertissement.

– Si seulement ce pouvait être le cas, dit Éthan en baissant piteusement la tête. Il n'en est rien. Nous avons continué notre route jusqu'ici en espérant croiser quelqu'un qui l'aurait aperçu. Ça n'a pas été le cas. Les cavaliers que nous avons laissés sur la terre ferme n'ont, jusqu'à maintenant, rien trouvé non plus.

– Mais alors, qu'allons-nous faire ? Quand tout se met à aller de travers... bougonna le roi pour lui-même.

– Que veux-tu dire ? demande Éthan.

– Illah est disparue du moulin. Mika est gravement malade. J'ai demandé qu'il soit ramené au palais immédiatement.

– Illah n'est pas rentrée ? Mika est malade ? Mais qu'est-ce qui se passe ici ? s'exclama Éthan.

– Je n'en sais rien, dit tristement le roi.

– Prenons les problèmes un à la fois, dit Éthan, surpris de voir son frère aussi abattu, ce qui ne lui ressemblait pas.

Pendant ce temps, la reine Iza-Mel accueillit ses invités comme il se doit. Onel se montra fort désolé d'avoir perdu Alarik en chemin. La disparition du jeune homme tombait à un bien mauvais moment, mais la seule personne à blâmer était celle ou celui qui l'avait enlevé, personne d'autre, s'il s'agissait bel et bien d'un enlèvement.

La reine Marissa salua froidement sa belle-sœur et lui dit sur un ton de confidente agacée :

– C'est de votre faute, tout cela. À vous et à votre époux, ma chère. Si vous ne cherchiez pas querelle à tout le monde, nous n'en serions pas là. Un si bon jeune...

– Ne faites pas l'hypocrite avec moi, Marissa, répliqua la reine beaucoup plus fort pour être entendue de tous. Vous savez très bien que ce n'est la faute de personne. Vous nous détestez toujours autant qu'avant, à ce que je vois.

– En effet, on ne peut rien vous cacher, dit la reine d'Ébal avec un sourire glacial. Vous et votre famille avez toujours cherché les problèmes. Maintenant, c'est le retour du balancier. Je pense que ce n'est que justice.

Iza-Mel dut faire un effort surhumain pour ne pas étrangler sa belle-sœur de ses mains. Elle s'approcha avec dignité de cette dernière et lui murmura d'un ton menaçant :

– Si vous n'étiez pas l'épouse de mon frère, je vous ferais mettre au cachot dans la minute.

La reine d'Ébal écarquilla les yeux de stupeur, puis se ressaisit. Sur un ton badin, elle répliqua :

– Au cachot, tiens donc. C'est comme cela que vous traitez une reine dans votre pays ! Je comprends que vous ayez autant de problèmes avec vos dignitaires, dans ce cas...

C'en fut trop pour Iza-Mel qui attrapa Marissa par le bras et le serra si fort que la reine d'Ébal se débattit pour se libérer. La maîtresse des lieux ne la lâcha pas, bien au contraire, elle serra plus fort et murmura à l'oreille de sa rivale :

– Taisez-vous, Marissa, où je ne réponds plus de mes actes. Vous n’êtes reine que par alliance, sinon vous ne seriez rien, nous le savons bien, toutes les deux...

– Je vous demande de ne plus me parler sur ce ton, madame, où je devrai en parler au roi, dit Marissa, moins sûre d’elle qu’elle en avait l’air.

Iza-Mel éclata de rire. Finalement, elle relâcha sa prise et fut heureuse de constater que le bras de la reine d’Ébal portait les marques de ses doigts, bien rouges et définies.

– Mon frère et mon mari vous ont en horreur l’un comme l’autre ; je me demande donc à quel roi vous pourriez vous plaindre, ironisa la reine de Ganthal. Mais n’ayez crainte, vous serez bien traitée dans ce palais, dans la mesure où vos agissements ne manqueront de respect à personne. Toutefois, pour votre bien-être, je vous conseille de bien surveiller votre langue. Il pourrait vous en coûter très cher en ce moment. Je ne suis pas d’humeur à supporter votre méchanceté, vos grands airs et vos caprices. Mon frère doit être un saint homme pour vous tolérer. Sachez que je n’ai pas sa patience. Suis-je claire ?

– Oui, madame, très claire. Je désire me rendre dans mes quartiers pour me changer, maintenant.

– Allez-y et prenez votre temps, cela nous donnera une pause, dit la reine Iza-Mel.

Marissa s’en alla vers les appartements qui lui étaient attribués en rageant. Personne dans son royaume ne lui parlait sur ce ton. On la craignait et on lui montrait le respect dû à son rang.

Au Ganthal, personne ne la craignait et personne ne se mettait à genoux devant elle. Iza-Mel, au mieux, la traitait comme une simple bourgeoise, ou, comme elle venait de le faire, comme une moins que rien. Elle paierait, cette reine, pour son manque de civilité et de respect. Marissa y verrait dès que possible...

De l’autre côté du palais, dans le bureau du roi, le roi Onel, le général Éthan et le roi Ondier se réunirent.

La nouvelle de la grave maladie de l'héritier du trône prenait tout le monde au dépourvu. Onel dit à son beau-frère :

– Mika est un solide gaillard, il va guérir, j'en suis persuadé.

– Je l'espère. Nous devons néanmoins prévoir ce qui pourrait arriver. Mika était mes yeux et mes oreilles sur le champ de bataille. Je ne peux pas y retourner en ce moment. La situation ici est bien trop critique, dit le roi Ondier.

– Je peux y retourner immédiatement, Majesté, dit Éthan.

– Tu viens à peine de rentrer, mon frère. Je ne peux pas exiger cela de toi.

– Vous pouvez, mon roi. Je me suis reposé sur le navire du roi Onel. Je suis en pleine forme. Je vais aller voir ce qui se passe, Majesté, si vous le permettez.

– Je te le permets avec joie, Éthan. Je ne peux que m'appuyer sur toi en ce moment et je t'en remercie.

– Je pars dans une heure. Si vous avez des instructions pour le général Kali, je les prendrai avant de partir.

– Parfait. J'ai été heureux de te revoir, mon frère, même si les circonstances ne sont pas celles que j'espérais pour ton retour parmi nous, dit Ondier en posant sa grande main sur l'épaule de son frère.

Éthan s'inclina devant les rois et s'en alla. Onel attendit que la porte soit refermée, puis il dit à Ondier :

– Nous pouvons nous passer de civilités puisque nous sommes seuls. Ondier, je pense que tu as de gros problèmes dans ce royaume. Tu as besoin d'aide, c'est plus qu'évident.

– Tu ne pourrais pas mieux dire, dit le roi en se levant.

Ondier alla chercher une bouteille de vin et servit lui-même le roi d'Ébal. Puis ils s'installèrent devant la grande cheminée de pierre. Onel demanda :

– Est-ce vrai que votre président du conseil était un traître ?

– J'ai bien peur que oui. Et il ne serait pas le seul dans les environs.

– Tu as une idée de qui sont les autres ?

– Non, pas la moindre. Lord Lebel n’a révélé aucun nom, même sous la torture. Je ne sais plus quoi faire.

– L’idée d’un espion est bonne, affirma Onel, se référant à ce qu’Éthan lui avait dit. Je pense que tu pourrais la mettre en application dès que tu auras la personne qui convient sous la main. Il faudra simplement trouver quelqu’un d’autre qu’Alarik.

Avec un soupir, Ondier but un peu de vin et dit avec exaspération :

– Je ne sais plus quoi faire. C’est la première fois depuis que je suis roi que je ne sais pas comment retourner la situation à mon avantage.

– Je te comprends. Mieux que tu ne le crois, dit le roi Onel en baissant la tête.

– Qu’est-ce qui se passe, Onel ? Tu sembles inquiet.

– Je me dois de te dire que tu dois te méfier de mon épouse. Ne dis rien de confidentiel devant elle. C’est important.

– Pourquoi ? demanda Ondier, très surpris.

– Elle est devenue étrange depuis un certain temps. Elle s’oppose à tout ce que je dis. Elle me rend la vie impossible.

– Je vois... murmura le roi Ondier. Pourquoi ne pas nous l’avoir écrit ?

– Je ne pouvais pas. Cela a débuté à la naissance de Drof. Au début, je n’ai pas fait attention, je me suis dit que c’était l’effet de la maternité ; mais depuis elle a décidé qu’elle éduquerait elle-même cet enfant, sans aucun précepteur, aucun érudit... Tu vois, Ondier, cet enfant, il va devenir roi. Il va prendre ma succession. Et... en voyant l’attitude de Marissa, je ne suis pas certain qu’elle soit la meilleure professeure pour lui. Je me pose des questions.

– Comme quoi par exemple ? interrogea Ondier.

– Elle n’aime pas ses enfants. C’est évident. Elle n’adresse presque pas la parole à Éloïk, qu’elle surnomme « le remplaçant ». Elle ne lui accorde que rarement un regard. Et Drof est tellement sous sa coupe que c’est à moi qu’il ne parle presque pas. Mais il est mon héritier...

– Honnêtement, tu n’as pas confiance en ton fils pour te succéder ? rétorqua Ondier, surpris.

– Non, pas du tout. Je me demande même s’il est vraiment mon fils. Il ne me ressemble pas du tout, en aucun point. Au début, lorsqu’il était petit, je me suis dit qu’il ressemblerait à sa mère. Mais le temps passe et je ne vois toujours pas mes traits dans son visage. Et il n’a que très peu de ressemblance avec sa mère. À l’exception du caractère, ça, c’est celui de sa mère, dit Onel d’un ton las.

– Tu penses que la reine a connu intimement un autre homme ? demanda Ondier.

– Oui, j’en suis presque certain, au début de notre mariage. Je pense que c’est cet homme, le père de Drof. Par contre, je sais qu’Éloïk est de moi. J’en suis absolument certain.

– Fais-en ton héritier, dans ce cas.

– Si seulement c’était aussi simple, dit Onel en vidant sa coupe d’un trait. Pour faire d’Éloïk mon héritier, je dois demander au conseil de m’appuyer. Mais le conseil, Marissa le dirige. Je ne peux rien faire.

– Dissous le conseil, dans ce cas, dit Ondier.

– J’y ai pensé, mais si je fais cela, je dois aussi répudier ma femme. Et comme je n’ai que des soupçons contre elle et aucune preuve, cela serait très mal interprété par la population.

C’est à ce moment qu’Éthan entra dans le bureau du roi. Il avait l’air perturbé. Il s’inclina devant les monarques et demanda à Onel :

– Majesté, je viens de me souvenir de quelque chose. Pendant mon voyage vers votre palais, j’ai rencontré un homme du nom de Rafaël, qui m’a été d’une très grande aide. Il m’a parlé de quelque chose que mon frère doit savoir.

– De quoi parlez-vous, général ? demanda Onel, surpris.

Éthan relata fidèlement les propos de Rafaël sur la tentative de passage de troupes venant de Zythor sur les terres d’Ébal. À mesure qu’il parlait, le roi

Onel devenait visiblement de plus en plus mal à l'aise. Au point où, à la fin du récit de son frère, le roi Ondier en colère demanda à Onel :

– Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

– Je ne pouvais pas. C'était un secret. Ensuite, nous n'avons pas revu de soldat ou de sorcier de Zythor sur nos terres...

– Mais tu as bien vu qu'ils nous attaquaient et depuis dix ans ! s'écria Ondier. Une décennie ! J'envoie à la guerre et à la mort des hommes, des pères et des fils depuis dix ans. Tu avais des informations aussi capitales et tu n'as rien dit. Tu me déçois énormément.

Onel avait l'air sincèrement peiné. Il devait une explication à son beau-frère.

– Je suis désolé de mon silence, mais je n'avais pas le choix. Je ne voulais pas que la population se mette en tête de se méfier des sorciers, nous avons bien trop besoin d'eux. Et je ne pouvais pas savoir à ce moment-là que le Ganthal serait attaqué par la suite.

Ondier jeta un regard chargé de colère au roi d'Ébal et lui demanda :

– Un chariot trouvé par tes hommes, plein de poison, ne te fait pas penser à quelque chose ?

– Maintenant oui. S'il n'y a que Mika de malade, cela pourrait être le fruit du hasard. Toutefois, si d'autres hommes sont malades, il faudra en connaître la cause, dit le roi d'Ébal en baissant la tête.

– Si d'autres hommes sont malades, je devrai me résoudre à envisager une tentative d'empoisonnement, donc à la possibilité qu'un mage noir soit parmi nos ennemis.

– Je sais, je sais, dit le roi Onel en se tenant la tête entre les mains. Je me sens coupable maintenant de ne pas t'en avoir parlé avant. Je sais que j'aurais dû tout te dire, je suis désolé.

– Tu peux l'être, Onel, mais maintenant, nous devons agir. Ton sorcier avait-il identifié le poison à l'époque ?

– Oui. C’est une sorte de plante qui pousse dans la forêt Noire. Kyrām, notre sorcier, avait fait un antidote, mais nous n’avons jamais eu besoin de l’utiliser.

Ondier se leva et alla se poster à la fenêtre. Il avait besoin de réfléchir. Il ordonna à Éthan de partir immédiatement vers le point chaud et de revenir avec le prince le plus rapidement possible. Éthan s’inclina devant son frère et s’en alla directement aux écuries prendre son cheval. Il galoperait jour et nuit, mais il ramènerait Mika au palais. Ondier demanda à Onel :

– Est-ce que Kyrām est venu ici avec toi ?

– Oui, bien entendu. Je ne vais nulle part sans lui. Pourquoi ?

– Est-ce qu’il serait possible qu’il produise son antidote contre le poison ? Je ne veux prendre aucun risque. Mika est mon fils et mon seul héritier.

– Je vais aller le voir. Je crois qu’il est dans les quartiers de Misak. Ils devaient avoir beaucoup de choses à se dire depuis le temps, dit Onel en se levant.

– Je t’accompagne, sinon tu pourrais ne pas le trouver. Misak garde tellement de secrets dans son repaire qu’il en a dissimulé l’entrée ainsi que le chemin pour y accéder, dit le roi.

Les deux rois sortirent du palais et traversèrent la cour intérieure. Ondier marcha vers la tour est, mais à la place d’y entrer et de monter tout en haut, il la contourna. Puis, ils arrivèrent devant un grand pommier, qui se trouvait à dix pas de la tour. Ondier saisit une branche longue et mince et l’introduisit dans un trou sur le tronc de l’arbre. Le sol vibra un peu sous ses pieds, et sur la tour devant eux, une porte dissimulée par le lierre qui poussait à même la pierre s’ouvrit. Ondier s’y engouffra, suivi de près par Onel. Ils descendirent un long escalier qui tournait en rond. Des torches allumées et installées dans les supports de métal fixés au mur leur permettaient de voir où ils allaient.

La descente fut pénible, et lorsque les deux hommes arrivèrent en bas, ils passèrent devant des catacombes d’où suintait l’humidité. Ils marchèrent dans un couloir qui les amena devant une statue d’un lion grandeur nature

fixée au mur. Ondier entra son index et son majeur dans les trous du museau du lion et, en appuyant vers le bas, il déverrouilla la porte qui se trouvait derrière cette statue. Ils entrèrent. Misak et Kyram étaient tous les deux devant un grand grimoire et semblaient avoir une discussion animée sur un ingrédient de potion. Jasper, l'apprenti de Misak, faisait tourner lentement une longue cuillère de bois dans un immense chaudron qui se trouvait au-dessus d'un feu ardent. L'odeur d'humidité mélangée à celle qui s'échappait du grand chaudron rendait l'air presque irrespirable. Ondier dut se faire violence pour ne pas se retourner et partir. Onel mit un mouchoir sur son visage, pour masquer l'odeur.

Lorsque Misak aperçut son roi, il s'inclina, suivi immédiatement par Kyram. Jasper voulut faire de même, mais Misak lui hurla :

– NON ! Tu ne t'arrêtes pas de mélanger, idiot ! Notre roi peut comprendre cela.

Puis à l'adresse des deux monarques, il dit :

– Bienvenue dans ma modeste demeure, messires. Je suis désolé pour le désordre, mais je suis en train de faire quelques tests avec mon ami Kyram et je n'ai pas vu le temps passer, dit gentiment le sorcier. Que puis-je faire pour vous ?

C'est Onel qui répondit à Misak en gardant la bouche bien cachée derrière son mouchoir.

– Je viens voir Kyram. Je ne voudrais pas vous interrompre, mais c'est important.

– Vous êtes toujours le bienvenu, roi d'Ébal, dit Misak. Faites comme chez vous. Je vois que l'odeur de notre mélange vous indispose. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point cela sentait mauvais, puisque j'ai presque le nez dedans, dit le sorcier en riant. Venez près de moi, Majesté, vous aussi, roi Ondier ; je vais vous mettre quelque chose sous le nez, vous ne sentirez plus rien.

Misak jeta un coup d'œil complice et amusé à Kyram, puis sortit un pot en terre cuite qui contenait un liquide rougeâtre très peu attirant. Le sorcier

y trempa le bout de son doigt et fit signe aux deux rois de s'approcher. Il enduisit le bord des narines des souverains de cette substance, ce qui eut pour effet de leur boucher partiellement le nez. Onel retira son mouchoir et prit une grande respiration. Comme aucune mauvaise odeur ne venait le déranger, il rangea son mouchoir. Puis Kyrām s'approcha de son roi et lui demanda :

– Vous désiriez me voir, Majesté ?

– Oui, Kyrām, et c'est important, dit le roi Onel en mettant fraternellement sa main sur l'épaule osseuse de son sorcier et en l'emmenant un peu à l'écart. Tu te souviens du poison que nous avons trouvé dans un chariot qui venait de Zythor il y a environ une dizaine d'années ?

– Oui, Majesté. Vous m'aviez demandé de faire un antidote, juste au cas.

– Exactement. Est-ce qu'il te serait possible de refaire cet antidote ici même avec Misak et Jasper ?

– Cela devrait être possible, acquiesça Kyrām. Je vais m'entretenir avec Misak pour voir s'il a tous les ingrédients.

– Parfait, dit le roi soulagé. Merci, mon cher Kyrām.

– Majesté, dit le sorcier, est-ce que je peux vous demander pourquoi vous avez besoin de cet antidote maintenant ?

– Oui, Kyrām, toi et Misak devez savoir. Vous ne serez pas trop de deux pour nous aider.

Puis le roi leur parla de la maladie de Mika et de tout ce que cela impliquait. Les sorciers furent choqués d'apprendre cela et s'empressèrent de commencer la fabrication d'un antidote. Leur inquiétude dépassa cependant le simple fait d'un empoisonnement, mais ils préférèrent ne rien dire. Il serait temps, plus tard...

Les rois quittèrent les sorciers et retournèrent au palais avec un peu plus d'espoir qu'à leur arrivée.

Éthan galopa durant toute la journée qui suivit son départ d'Èrèmonta et durant toute la nuit. Il ne s'arrêta pour se reposer un peu qu'au matin. Il demanda un autre cheval à l'aubergiste, car le sien était à bout de souffle. Ses flancs étaient couverts de sueur et une épaisse écume blanche sortait de sa gueule.

Le général mangea un morceau rapidement à l'auberge et même s'il avait peine à se tenir sur ses jambes, il remonta en selle et continua sa course jusqu'au point chaud.

À son arrivée sur le champ de bataille, Éthan constata que le mur de protection fait de pierres était presque achevé et qu'il était surmonté de plusieurs machines de guerre inventées par Mika. Le général Kali vint à la rencontre d'Éthan et lui serra chaleureusement la main. Puis il dit :

– Je suis heureux de vous voir, général. Je suis désolé que ce soit dans de telles circonstances.

– Je suis heureux de te voir aussi. J'aimerais voir mon neveu si cela est possible. Je dois le ramener immédiatement à Èrèmonta, ce sont les ordres du roi.

– Bien entendu, mais je suis dans l'obligation de vous dire que le prince est très malade et qu'il a une forte fièvre. Je ne suis pas certain que de le déplacer soit la meilleure chose à faire. Il est très faible et il délire. Les soigneurs ont tout essayé et ne sont arrivés à rien. Et depuis quelques jours, d'autres soldats sont tombés malades, et cela empire de jour en jour, dit le général Kali d'un ton d'où transperçait de l'inquiétude.

– Combien de soldats sont malades ? demanda Éthan.

– Quarante-sept. Nous les avons amenés plus loin, à l'extérieur du campement, de peur que ce ne soit contagieux. Venez, je vais vous montrer.

– Que faisaient ces hommes avant de tomber malades ? interrogea Éthan.

– Ils étaient dans la forêt, derrière le campement, et ils construisaient les machines de Mika.

– Et tous les hommes qui se trouvaient là sont malades ?

– Oui, général Éthan, dit le général Kali. Absolument tous. Heureusement, nous avons terminé la muraille et les machines, sinon nous serions dans de beaux draps. Que devons-nous faire maintenant ?

– Vous allez faire préparer un chariot pour transporter le prince Mika, dit le général Éthan en arrivant dans la clairière où se trouvaient les malades.

Le cœur d'Éthan se serra lorsqu'il aperçut Mika. Le prince avait été mis à l'écart des autres, sur un lit de paille. Un jeune garçon au crâne rasé d'environ une dizaine d'années, vêtu de vêtements de jute bruns qui semblaient neufs, épongeait le front du prince et lui donnait de l'eau à boire, qu'il ne tardait pas de recracher. Mika était blanc comme un linge et était couvert de sueur. Il tremblait et délirait. Ses propos n'avaient aucun sens. Il s'agissait plus de sons que de mots. Éthan s'approcha de son neveu et voulut le toucher, mais le garçon, qui s'occupait du prince, lui saisit le bras et lui dit :

– Non, monsieur le général, il ne faut pas le toucher. Vous attraperiez son mal.

– Je n'attraperai rien, petit. Ne t'inquiète pas. Je pense que j'ai déjà vu ce genre de chose. Est-ce qu'il a eu mal au ventre avant d'avoir de la fièvre ? demanda Éthan à Kali.

– Oui. Il se tordait de douleur. Puis la fièvre est apparue et elle est montée très vite, répondit le général Kali. Pourquoi cette question ?

– Pour rien, répondit Éthan, songeur. Est-ce que vous pourriez me montrer où se trouve la source de l'eau que ces hommes boivent ? demanda Éthan.

– Je ne le sais pas, général, dit Kali.

– Moi, je sais, dit le jeune garçon. Plus personne n'ose s'approcher du puits depuis que les soldats sont malades. Je peux vous y emmener, ce n'est pas loin.

– Oui, c'est parfait, mon garçon. Général Kali, voulez-vous rester avec mon neveu, s'il vous plaît, et... — Éthan murmura — ne buvez pas d'eau. Je vous expliquerai.

– Oui, général, dit Kali en s’asseyant à même le sol et en épongeant le front du prince.

Éthan suivit le garçon dans les bois et arriva à un puits. Le puits était entouré d’un mur de pierre circulaire, et une poulie fixée au-dessus du trou, sur un montant de bois, permettait à ceux qui allaient chercher de l’eau de la remonter facilement.

Éthan prit un seau, le fit descendre dans le fond du puits et le remonta. Il mouilla son doigt dans l’eau et huma l’odeur. Il fronça le nez et dit à l’enfant qui l’accompagnait :

– Tu venais souvent prendre de l’eau ici ?

– Oui, monsieur le général. Je suis venu ici tous les jours jusqu’à ce que le prince Mika tombe malade. Puis j’ai dû m’occuper de lui, dit l’enfant en regardant ses pieds.

– Tu vas sentir l’eau du puits et me dire si tu trouves qu’elle a une odeur spéciale.

– Oui, monsieur le général, dit l’enfant d’un ton exaspéré qui fit sourire le général. Je viens ici depuis longtemps, je connais ce puits, et jamais l’eau n’a senti quoi que ce soit avant que le prince Mika tombe malade.

– Tu veux dire que tu savais que l’eau avait une drôle d’odeur ?

– Oui. Je m’en suis aperçu tout de suite. Ça sentait comme les poissons morts qui sèchent au soleil, mais qu’il ne faut pas manger à cause que les mouches ont pondu leurs œufs dedans. Vous comprenez, monsieur le général ? demanda l’enfant en regardant Éthan dans les yeux.

– Oui, je comprends. Cette eau ne doit être bue par personne, c’est cela qui rend les soldats malades.

– C’est ce que j’ai dit à l’homme boiteux, mais il m’a dit que c’était normal que l’eau sente mauvais quelquefois et il m’a dit de continuer de donner à boire aux bons soldats de Ganthal.

Éthan sursauta. Un homme boiteux. Personne dans le campement ne boitait. Presque tout le monde, sauf les garçons d’aide, était des soldats et tous devaient être en parfaite condition physique. Personne, à la

connaissance d'Éthan, ne pouvait se trouver en ces lieux avec un handicap. De qui est-ce que cet enfant était en train de parler ? Le général mit un genou à terre, regarda l'enfant dans les yeux et lui dit :

– Tu le connais bien, l'homme boiteux ?

– Non, pas vraiment. Un jour, il est arrivé ici. Je ne sais pas d'où il vient. Il ne me l'a pas dit et je ne lui ai pas demandé. Il était toujours ici, à côté du puits. Je lui ai demandé pourquoi il restait là. Il m'a répondu qu'il avait besoin de se reposer et que le puits lui permettait de boire sans avoir à se déplacer. Le lendemain, je suis venu au puits et il était en train de remonter de l'eau. Je n'ai pas fait attention, car le capitaine Ronald m'avait envoyé chercher de l'eau pour le prince Mika et je devais faire vite. J'étais pressé et je courais. Je suis tombé par terre et je me suis fait mal au genou. Le boiteux m'a aidé à me relever et m'a demandé ce qui me faisait courir comme ça. Je lui ai répondu. Alors, le boiteux m'a donné l'eau qu'il venait de remonter et m'a dit de la prendre pour ne pas que je me fasse gronder par le capitaine. Je lui ai dit merci et je suis parti. Le lendemain matin, le prince Mika était malade. Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal, monsieur le général ? demanda l'enfant qui était presque sur le point de fondre en larmes.

– Non, non, tu n'as rien fait de mal. Mais je pense que le boiteux t'a donné de l'eau qui n'était pas bonne à boire. Il avait dû mettre quelque chose dedans pour rendre le prince malade, dit Éthan en caressant la tête rasée et rugueuse de l'enfant.

– Mais... je... C'est ma faute si le prince est malade, n'est-ce pas ? demanda l'enfant dont les larmes inondaient maintenant le visage.

– Non, ce n'est pas ta faute, répéta Éthan en essayant de consoler l'enfant. Je pense que c'est le boiteux qui a fait quelque chose de mal.

– Vous pensez qu'il a empoisonné le prince ? dit l'enfant de sa voix aiguë.

– Oui, lui et tous les soldats qui sont malades aussi.

– Je ne veux pas que le prince Mika meure à cause de ce boiteux. Il est gentil, le prince, il nous enseigne à lire, à écrire, à compter, il parle de l’histoire de Ganthal...

– Je sais, dit Éthan, interrompant l’enfant. Je sais que Mika prend bien soin de vous.

– Nous n’avons pas de parents, nous ; on nous donne du travail pour ne pas qu’on meure de faim, mais le prince... il est tellement gentil, il a acheté tous les vêtements que nous portons. Il a aussi demandé que l’on soit ramené au château après la guerre pour qu’on puisse apprendre un métier... Je... je... je suis désolé, monsieur le général, j’aurais dû savoir que le boiteux n’était pas gentil...

– Comment est-ce que tu aurais pu le savoir ? Tu as pensé qu’il te rendait service, pas qu’il ferait ce qu’il a probablement fait, dit Éthan.

L’enfant baissa la tête et s’essuya le visage du revers de la main. Puis, comme il repartait vers le campement des malades en laissant Éthan près du puits, il se retourna et lui dit :

– Je m’appelle David, monsieur le général. Si vous avez besoin de moi, demandez David. Je vais faire tout ce que vous me demanderez. Je veux aider le prince Mika.

– C’est très gentil de ta part, David. Merci, dit Éthan en regardant l’enfant s’éloigner, puis il lui cria : David ! Reviens, j’ai une question à te poser.

L’enfant revint vers le général en courant comme une flèche. Éthan lui demanda en murmurant :

– Est-ce que tu sais où il dormait, le boiteux ?

– Oui, monsieur le général. Il dormait là-bas, dit l’enfant en désignant la forêt très dense. Je ne sais pas exactement où, mais c’est par là qu’il allait quand il quittait le puits.

– Tu ne l’as pas suivi pour voir où il allait, par hasard ?

– Non, monsieur le général, je suis désolé. Je devais faire mon travail. Mais Cassius sait peut-être où il allait.

– Qui est Cassius ? demanda Éthan.

– C’est le garçon qui s’occupe du capitaine Ronald. Il est malade, lui aussi, mais il est tombé malade après le prince Mika. Cassius et moi, on a parlé du boiteux et, un soir, il m’a dit qu’il le suivrait. Je ne sais pas s’il l’a fait. Je n’ai pas quitté le prince depuis qu’il est malade, donc je ne lui ai pas reparlé, à Cassius.

– D’accord. Tu voudrais bien m’amener le voir, ce Cassius ?

– Oui, monsieur le général, tout de suite.

L’enfant s’élança en courant et Éthan dut courir aussi pour le suivre. L’enfant courait comme un lapin, et Éthan, qui portait ses armes et son armure et qui n’avait plus dix ans, avait peine à le suivre. Il rattrapa l’enfant au campement des malades, et David lui désigna un autre enfant, un peu plus vieux que lui, qui avait les cheveux longs et blonds. Éthan s’approcha de l’enfant et lui demanda :

– Tu es Cassius ?

– Oui, monsieur, dit l’enfant timidement.

– Tu voudrais bien venir avec moi ? Je voudrais te parler.

– Oui, monsieur, dit l’enfant en regardant le sol et en s’attendant à se faire gronder.

Lorsqu’ils furent hors de portée de voix des gens du camp, Éthan demanda à Cassius :

– David m’a parlé de toi.

– ...

– Il m’a dit qu’il t’avait parlé du boiteux et que tu lui avais dit que tu le suivrais dans les bois.

– Euh... je..., marmonnait l’enfant.

– Tu n’as pas à avoir peur. Je ne vais pas te gronder, au contraire, dit Éthan, rassurant.

– Eh bien, monsieur... euh... j’ai suivi le boiteux, comme David vous l’a dit, mais quand j’ai vu où il campait, j’ai eu peur et je suis parti, dit l’enfant qui continuait à regarder ses pieds.

– Pourquoi as-tu eu peur ? demanda Éthan.

– Il y avait... euh... eh bien... euh... trois petites têtes, comme celle d'un bébé, mais avec de longs cheveux, et elles étaient attachées aux branches des arbres. On aurait dit qu'elles étaient en train de pourrir... Je ne sais pas... De toute façon, quand le boiteux s'est mis à leur parler, je me suis sauvé. C'était vraiment trop... bizarre et horrible.

– Je vois... murmura Éthan qui commençait à comprendre. Tu saurais retrouver l'endroit où étaient les têtes ?

– Oui, je crois. Je connais bien ce coin-là.

– D'accord. C'est bien. Je vais demander à quelques soldats de venir avec nous, et tu vas nous montrer le chemin. Ensuite, tu reviendras ici en courant le plus vite possible. Tu vas aider David à préparer le prince Mika pour son voyage de retour vers le château. Tu seras récompensé.

– Oui, monsieur, dit bravement l'enfant.

Éthan commençait à comprendre. Mika et les soldats avaient été empoisonnés. C'était très clair, le général n'avait aucun doute. L'homme que les enfants appelaient « le boiteux » devait être un sorcier, probablement d'El Allorock, la terre des mages noirs. Les têtes miniatures étaient un signe distinctif de cette caste de sorciers.

Le général retourna au campement des soldats, suivi de près par Cassius. Puis Éthan demanda au général Kali de lui donner douze de ses meilleurs hommes parmi ceux qui connaissaient bien les techniques de repérage en silence.

Quelques minutes plus tard, les douze soldats demandés se tenaient droits devant le général de l'armée de Ganthal. Il leur expliqua son plan, et tous se mirent en route vers ce que Cassius appelait « la place des trois têtes ».

Dès qu'ils entrèrent dans les bois, une forte odeur d'humidité mélangée à autre chose qui empestait leur arriva aux narines. Cassius dit en murmurant à Éthan :

– C'est tout droit par là, mais c'est à découvert, il vaudrait mieux rester sous les arbres. C'est ce que j'ai fait.

– Je te suis, petit, dit Éthan.

L'enfant marchait silencieusement. Il avait la démarche féline du chasseur. Si Éthan ne l'avait pas eu juste devant lui, il n'aurait jamais su que l'enfant était là. Puis ils arrivèrent derrière des bosquets. Cassius, doucement, écarta les branches et pointa droit devant lui une clairière. Les trois têtes miniatures étaient bien visibles, toutes suspendues à des branches. L'homme boiteux était en train de préparer quelque chose dans une marmite, sur un feu de camp, et semblait en grande conversation avec les trois têtes. Il portait une longue robe noire, toute défraîchie et miteuse. Ses cheveux noirs et longs semblaient aussi sales que peuvent l'être des cheveux qui n'ont pas été lavés depuis très longtemps.

Éthan tendit l'oreille, mais il était trop loin pour entendre clairement les paroles du boiteux. Le gamin, qui tremblait de tous ses membres, implorait des yeux le général de le laisser partir. D'un signe de tête donné par Éthan, l'enfant déguerpit et disparut dans la végétation dense. Les soldats qui accompagnaient le général dégainèrent leurs épées et se déployèrent silencieusement autour de la clairière. Puis Éthan siffla, et tous ensemble, ils chargèrent en direction de l'homme.

Le boiteux sursauta, mais continua de mélanger sa mixture malodorante. Les soldats pointèrent leurs armes sur lui, et Éthan dit :

– Déposez votre bâton. C'est un ordre.

Le boiteux n'en fit rien ; au contraire, il mélangea avec encore plus d'ardeur et éclata de rire, d'un rire comme on peut en entendre rarement, le genre de rire qui appartient à un homme mauvais et qui vous glace le sang. Éthan s'approcha de l'homme, lui plaça la lame effilée de son épée sous la gorge et lui dit d'un ton menaçant :

– Vous déposez ce bâton et vous vous mettez à genoux.

– Non. Je ne peux pas faire ça, dit l'homme d'une voix grave et éraillée.

– Pourquoi pas ?

– Parce que si j'arrête de mélanger le contenu de la marmite, ça va vous exploser en plein visage. Je ne voudrais pas vous faire de mal... général Éthan de Ganthal, dit l'homme.

- Comment savez-vous mon nom ? interrogea Éthan.
- Je sais beaucoup de choses, dit simplement le boiteux.
- Qui êtes-vous ? demanda le général.
- Je suis Hector, fils de Philémon ; je suis un sorcier de la caste supérieure d’El Allorock.
- Un mage noir... murmura Éthan pour lui-même.
- Oui, général. Je suis très puissant. Je savais que vous arriviez bien avant que vous soyez entrés dans les bois.
- Comment avez-vous pu le savoir ?
- C’est simple, général. Votre odeur, je l’ai sentie depuis un bon moment, et vous faites plus de bruit qu’un troupeau entier de chevaux sauvages. Et mes petites amies vous ont vus derrière les arbres, dit le sorcier en désignant les trois têtes miniatures.
- Si vous saviez que nous arrivions, pourquoi ne pas vous être enfui ? demanda Éthan qui commençait à perdre patience.
- Pourquoi me serais-je sauvé ? Vous n’êtes qu’une douzaine. Il aurait fallu que vous soyez beaucoup plus nombreux pour représenter une menace. De plus, je désirais vous parler, général.
- Me parler ? À moi ? Bien, parlons ; mais vous allez d’abord lâcher votre bâton et vous mettre à genoux. Sinon, il n’est pas question que nous parlions de quoi que ce soit.
- Si je lâche ce bâton, vous et vos soldats mourrez ici même brûlés vifs par le contenu de la marmite. De plus, il est inutile de me menacer avec vos épées puisqu’elles ne sont pas un danger pour moi. Vous pourriez me transpercer le corps des dizaines de fois que je continuerais de mélanger ma potion sans broncher. Bande de néophytes, vous ne savez même pas comment on tue un sorcier, dit l’homme en se moquant.
- Éthan fit signe à ses hommes de rengainer leurs armes et il fit de même, lui aussi. Puis il dit à Hector :
- De quoi vouliez-vous me parler ?
- Le prince Mika est très malade...

- Oui, grâce à vous, dit Éthan.
- Non, pas grâce à moi, seulement à cause de l'eau, répondit Hector.
- C'est vous qui avez empoisonné l'eau du puits, affirma le général qui commençait à perdre patience.
- Oui, c'est moi, mais le prince Mika n'aurait jamais dû être affecté par le poison. C'est une bien triste erreur.
- De votre part ? se moqua Éthan.
- Non. Je ne fais pas d'erreur. Si Mika avait reçu à sa naissance la bonne protection du magicien Misak, comme tout mage de la terre d'Oèva le fait avec les nouveau-nés de sang royal, Mika n'aurait jamais été malade. Un simple petit poison... Vraiment... le pauvre Misak n'est plus ce qu'il était, se moqua le sorcier.

Les paroles d'Hector prenaient lentement leur place dans l'esprit d'Éthan. Très peu de gens savaient que le petit était né à Baldine, pendant un conseil des rois du continent de Kianah. C'était d'ailleurs la dernière fois que le roi Ondier et la reine Iza-Mel avaient mis les pieds dans ce royaume avec qui ils n'entretenaient pas de très bonnes relations.

Au moment de la naissance de Mika, le seul magicien sur place était Béroc, le sorcier du royaume de Baldine. Éthan croyait que tout avait été fait selon les règles à la naissance de l'enfant et qu'il avait été immunisé contre les maladies et les poisons.

Une idée commença à germer dans l'esprit du général, mais il se retint de faire des commentaires.

Hector arrêta tout à coup de mélanger sa potion. Il trempa le bout de son index déformé dans la mixture verte, y goûta, puis dit en faisant de grands gestes théâtraux :

– Voilà ! C'est ici que nos chemins se séparent, Éthan. Je suis désolé de devoir vous quitter ainsi, mais je dois retourner chez moi. Ma mission a duré bien assez longtemps dans ce pays ; je rentre à El Allorock. Je suis désolé pour le petit Mika, mais je ne peux rien faire pour lui. Le poison que j'ai mis dans l'eau n'a pas d'antidote connu. Le petit mourra. Je tiens à vous

dire, Éthan, que je déteste le Ganthal et toute sa population, mais que jamais je n'aurais fait volontairement de mal à Mika. Il était si intelligent, cet enfant... quel gaspillage ! Bon, je vous dis au revoir, mon cher général, et j'espère ne jamais vous revoir, dit le sorcier en riant.

Puis, il éparpilla le feu qui brûlait sous la marmite et lança le bâton qui lui avait servi pour mélanger la potion contre un arbre. Ensuite, il enleva ses chaussures, dévoilant des pieds laids et déformés, et entra lentement dans la potion verte. Il ne put retenir une exclamation lorsque la potion brûlante toucha sa peau. Il dit en riant :

– Quelle bonne façon de rentrer chez soi !

Éthan comprit. Ce fut comme un éclair dans son esprit. Le sorcier allait entrer dans la potion et disparaître. Le général ne savait pas pourquoi il savait cela ni comment, mais il était certain d'avoir raison. Il s'élança vers la marmite et donna un grand coup de pied dessus. La marmite se renversa avec son contenu, c'est-à-dire la potion et l'homme qui était en train d'y entrer.

Le sorcier tomba à la renverse sur le sol et se retrouva en train de baigner dans sa mixture brûlante sans pouvoir rien faire d'autre que crier à cause des brûlures. La potion s'étant renversée sur le sol, elle avait perdu sa magie et n'était plus qu'une simple mixture nauséabonde et bouillonnante qui brûlait la peau du sorcier qui y pataugeait.

Les soldats sortirent tous leurs épées en même temps, et Éthan dit au sorcier :

– Je ne peux peut-être pas vous tuer avec mon épée, mais si ma mémoire est bonne, vous pouvez souffrir. Donc je peux vous faire souffrir tant que je le veux.

– NON ! NON ! PITIÉ ! NON ! ÇA FAIT MAL ! hurla le sorcier dont le corps se couvrait de cloques aux endroits où la peau était brûlée.

– Je ne connais pas la pitié, sorcier noir, pour les hommes comme vous qui tuent par plaisir et font souffrir juste pour voir le mal qu'ils peuvent faire. Vous allez être ligoté et emmené avec nous au château de Ganthal.

Ensuite, ce sera le roi Ondier qui décidera de votre sort. Je vous conseille de prendre ce temps pour réfléchir à vos actes et d'en profiter pour vous repentir.

– NON ! JE NE PEUX PAS ! NE ME LAISSEZ PAS COMME ÇA ! ÇA FAIT MAL ! continua de hurler le sorcier, pendant que les soldats le ligotaient et que d'autres prenaient les têtes qui s'agitaient dans les arbres et les mettaient dans un sac.

– Souffrez, sorcier, je ne peux rien pour vous, comme vous ne pouvez rien pour Mika, n'est-ce pas ? dit Éthan d'un ton sans réplique.

Le sorcier continua de hurler tant et bien, mais personne ne s'occupa de lui ni de ses blessures.

Lorsqu'ils revinrent au campement avec le sorcier solidement ligoté, le général Kali accourut. Il demanda à Éthan :

– Qui est-ce ?

– C'est l'homme qui a empoisonné les soldats et le prince.

– Pourquoi est-ce qu'il hurle comme ça ? demanda le général Kali en regardant le sorcier ligoté comme un saucisson.

– Parce qu'il est tombé dans une potion brûlante, dit Éthan en riant. Il s'est retrouvé dans une situation qu'il n'avait pas prévue.

– Je m'en doute. J'ai quelque chose à vous dire, général, dit Kali.

– Quoi ? Mika ? Il va bien ?

– Mika est prêt à être transporté, comme vous l'aviez demandé. Ce que je voulais vous dire, c'est que nous avons eu une nouvelle attaque de Trévor. Minime, mais comme ça faisait un bout de temps qu'il se tenait tranquille, je me demande si ce n'est pas un présage pour annoncer une plus grande bataille.

– Probablement. Trévor va nous tester. Je vais retourner au château et vous envoyer des renforts. Tenez tant que vous le pourrez et ne laissez personne s'approcher du puits. Prenez votre eau ailleurs, même si vous devez marcher des heures. Ce puits est empoisonné.

– Je vois. Je suis à vos ordres, général Éthan. Nous tiendrons coûte que coûte jusqu'à l'arrivée des renforts.

– Je compte sur vous et je pars dès maintenant, dit Éthan que la fatigue des derniers jours venait de rattraper.

Éthan s'installa dans le chariot avec Mika, dont il s'occupa en lui mouillant les lèvres et en lui rafraîchissant le visage. Ils étaient escortés par une vingtaine de soldats de la garde personnelle du prince et le jeune David, qui s'était fait une petite place de l'autre côté du prince, dans le chariot.

Le général finit par s'écrouler de fatigue et c'est le son de ses ronflements qui accompagnèrent le cortège sur la route de la capitale.

Lorsqu'il se réveilla quelques heures plus tard, Éthan se rendit compte que le cortège s'était arrêté. Il demanda à un soldat qui se trouvait tout près sur son cheval :

– Est-ce que j'ai dormi longtemps ?

– Oui, général. Vous avez dormi toute la journée.

– Pourquoi nous sommes-nous arrêtés ? interrogea Éthan en se relevant.

– Il y a un cortège de soldats qui vient vers nous. Ils ne portent pas l'étendard de Ganthal. Ils se rapprochent. Ils demandent à parler à l'officier supérieur.

– Pourquoi ne pas m'avoir réveillé dans ce cas, pauvre imbécile ? s'écria Éthan en descendant du chariot et en époussetant la paille de son uniforme.

– Nous avons essayé, monsieur, mais vous dormiez très profondément. Nous commençons à nous demander s'il ne valait pas mieux vous arroser avec de l'eau froide quand vous vous êtes réveillé de vous-même, dit le soldat qui n'en menait pas large.

– Je vous conseille de ne JAMAIS faire cela, soldat. Je vais aller voir ce que veut ce cortège. Amenez-moi mon cheval.

– Oui, général, à vos ordres, dit le soldat, trop content de s'éloigner de son supérieur qui ne semblait pas particulièrement de bonne humeur.

Le soldat revint avec la monture d'Éthan, que ce dernier enfourcha. Il dirigea la bête vers l'avant du convoi et il fit signe à son

sergent de surveiller les alentours, au cas où ce serait un guet-apens.

Lorsqu'il arriva devant le plus haut gradé du convoi de soldats mystérieux, Éthan remarqua l'étendard et reconnut certains visages. Il se décontracta d'un coup. C'étaient les soldats d'Ébal qui se dirigeaient vers le champ de bataille. Un homme qui portait un casque surmonté d'une tête de serpent faite de métal dit :

– Bonsoir, général Éthan. Vous me reconnaissez ?

– Oui, bien entendu, vous êtes le capitaine Alvin, nous avons été présentés sur le bateau du roi Onel.

– C'est exact, général. J'ai été envoyé vers le point chaud par le roi Onel et le roi Ondier avec cinq cents hommes. Il y en arrivera plus demain ou après-demain et ainsi de suite pendant les jours à venir. Ce sont les ordres que nous avons reçus.

– Bien, acquiesça le général. Nous retournons à Èrèmonta avec le prince Mika pour qu'il soit soigné. Il est très malade. Plusieurs de nos soldats le sont aussi. J'espère que notre sorcier pourra nous aider.

– Il y a des malades au campement ? s'écria le capitaine. Est-ce que c'est une maladie contagieuse ?

– Non, pas du tout. C'est simplement un empoisonnement. Nous ramenons avec nous le coupable, qui est bâillonné et ligoté dans un autre chariot.

– Je vois, dit le capitaine qui n'était pas convaincu.

– Capitaine Alvin, à votre arrivée au camp, rapportez-vous au général Kali. Il vous donnera vos ordres. Et transmettez à vos hommes le message suivant : il y a un puits à l'est du campement. Il ne faut en aucun cas boire l'eau qui s'y trouve. Elle a été empoisonnée. C'est cette eau qui a rendu les hommes malades. Ce sont eux que vous allez remplacer.

– Oui, général Éthan, dit le capitaine, qui se reprit rapidement.

– Et arrêtez d'avoir peur, je le vois dans vos yeux. Vos hommes ne risquent rien de plus que n'importe lequel des soldats qui s'en va à la guerre. Ils ne seront pas malades tant qu'ils ne boiront pas au puits. Suis-je

clair, capitaine, ou dois-je vous faire un dessin ? dit Éthan à bout de patience.

– Oui, général, vous êtes très clair. Pas besoin de dessin, général. Nous allons presser le pas et nous rendre au camp immédiatement.

– Parfait, bonne route, capitaine.

– Merci, dit le capitaine Alvin en donnant le signal du départ à ses hommes.

Éthan retourna auprès de son neveu dont la fièvre ne faiblissait pas. Il alla jeter un œil sur le sorcier prisonnier, qu’il trouva endormi, avec une marque bleue sur la joue. Il interrogea les hommes responsables de le surveiller.

– Est-ce que ça fait longtemps qu’il est comme ça ? demanda Éthan.

– Un petit bout de temps, dit un soldat à la barbe rousse.

– Pourquoi est-il dans cet état ? s’exclama le général.

– Il est assommé, dit le même soldat.

– Qui est-ce qui a fait ça ? s’écria Éthan en colère.

– C’est moi, monsieur, dit un autre soldat à l’air contrit et aux bras gros comme des troncs d’arbres.

– Pourquoi avez-vous fait ça, soldat ?

– Parce qu’il avait mâché son bâillon et qu’il essayait de nous jeter des sorts. Il n’arrêtait pas de nous dire que nous allions payer pour ne pas avoir soigné ses blessures et qu’il nous ferait vivre les pires tourments. Cela a duré pendant des heures. Je n’en pouvais plus, dit le costaud, la tête basse.

– Pourquoi ne pas lui avoir tout simplement remis un bâillon ? demanda Éthan au bord de l’exaspération.

– Nous avons essayé, monsieur, mais il nous a mordus. Et il s’est mis à menacer tout le monde, vous y compris, de toute sorte de choses que je n’ai pas toutes comprises, mais qui semblaient très méchantes. J’en ai eu marre et je lui ai donné un coup de poing en pleine figure. Il est tranquille maintenant, raconta le costaud avec un air de gamin sur la figure.

– D’accord.

Éthan éclata de rire à la surprise de tous et dit d’un ton amusé :

– Au vu des circonstances, vous avez bien fait. S’il devait se réveiller et recommencer ses menaces, vous n’auriez qu’à le frapper de nouveau ; mais pour éviter que vous n’ayez à le faire, remettez-lui un bâillon et ajoutez une cagoule sur sa tête, comme ça il ne saura pas qui se trouve près de lui et il ne pourra pas menacer qui que ce soit. S’il ouvre la bouche de nouveau, eh bien, mon cher soldat, je vous laisse le choix de la façon de le faire taire, mais arrangez-vous pour qu’il soit en vie à son arrivée au château. S’il est mort, il ne servira à rien, dit le général.

– Oui, monsieur, à vos ordres, dit le costaud avec un grand sourire.

Le cortège continua sa route durant la nuit sans problème. Ce qu’il ne savait pas, c’est que les difficultés allaient bientôt déferler sur le champ de bataille tel un raz-de-marée.

*

Le matin arriva sous un ciel lourd et gris. Le tonnerre résonna loin à l’ouest du champ de bataille. Le général Kali terminait son petit déjeuner lorsque le cor de guerre retentit.

C’était l’alerte d’une attaque. Tous les soldats valides, c’est-à-dire environ quatre cents hommes, furent prêts au combat sur la muraille en quelques minutes.

Lorsque le général Kali monta sur la plus haute tour et qu’il regarda en direction du fleuve Taïka, il sentit ses genoux trembler pour la première fois de sa vie. Ce n’était pas seulement quelques petits bataillons qui débarquaient sur la plage devant la muraille, mais toute une armée.

Des hommes costauds, en armure, et équipés de solides trébuchets. Kali en compta une trentaine disposés en éventail devant la muraille. Le général regarda ses machines de guerre, l’espèce de catapulte de Mika, et se demanda si la quinzaine dont il disposait serait suffisante pour ralentir l’avancée de cette armée.

Il devait y avoir environ deux mille hommes devant lui sur la plage, et chacun semblait très bien connaître sa place dans les rangs. Ils hurlaient,

dans une langue que le général ne connaissait pas, des mots rudes et répétitifs.

Pour la première fois de sa vie, le général Kali faillit bien prendre ses jambes à son cou, mais il ne le fit pas : il aurait condamné ses hommes à la mort. Il ordonna aux archers de se tenir prêts et fit signe aux hommes responsables des catapultes de Mika de les charger toutes.

Un homme à la tête rasée et au physique imposant se détacha du lot des soldats ennemis et s'écria :

– Nous allons tous vous massacrer ! Déposez les armes et nous ferons de vous nos esclaves. Si vous vous battez, vous mourrez !

Le général Kali était surpris, mais n'en laissa rien paraître et répondit à l'homme :

– Si vous voulez nous avoir, venez nous chercher. Nous ne sommes pas des lâches. VENEZ, BANDE DE VAURIENS !

Tous les soldats de Ganthal se mirent à scander le nom du général Kali, et le soldat de Zythor rebroussa chemin et retourna dans les rangs de son armée.

Les soldats de Ganthal bandèrent les cordes des machines de guerre et attendirent le signal de leur commandant. Kali leva le bras et, au moment où les soldats de Zythor foncèrent vers la muraille, il abaissa son bras. Ce sont cent cinquante projectiles effilés qui décollèrent en ligne droite à une vitesse fulgurante.

Presque toutes les lances pointues trouvèrent un corps ou deux dans lesquels se planter. Les soldats de Zythor hésitèrent pendant une seconde, ce qui fut suffisant pour préparer une seconde attaque qui fut tout aussi meurtrière. Puis les soldats ennemis sortirent des boucliers de fer, mais ne purent éviter tous les projectiles.

Rapidement, le général Kali dénombra environ trois cents hommes morts ou blessé du côté de l'ennemi, et même si les soldats de Ganthal étaient inférieurs en nombre, il n'avait jusqu'à maintenant perdu personne.

Un cor sonna la retraite du côté de l'ennemi, et les trébuchets de Zythor se mirent à lancer des projectiles enflammés contre la muraille pour protéger le retrait des troupes. Les projectiles se fracassèrent contre le mur de pierre sans causer beaucoup de dégâts. Puis les soldats de Zythor approchèrent les trébuchets de la muraille, et les projectiles passèrent par-dessus le mur et mirent le feu un peu partout derrière.

Les soldats couraient dans tous les sens avec des seaux d'eau et des couvertures mouillées pour éteindre les incendies. Ce fut une cohue monumentale, et les soldats de Zythor en profitèrent pour s'approcher en se cachant des archers sous des boucliers. Ils emportèrent avec eux des échelles pour grimper en haut du mur. Les trébuchets continuaient de mitrailler l'arrière de la muraille, ce qui blessa plusieurs soldats de Ganthal, qui étaient déjà bien inférieurs en nombre.

Le général Kali leva le bras pour donner le signal d'une autre volée de lances de sa machine de guerre, lorsqu'un des projectiles enflammés de Zythor percuta les hommes qui la chargeaient. Ils étaient trois. Un seul des trois hommes réussit à demeurer sur la muraille, mais il était en feu. Il se mit à courir en hurlant pendant que ses vêtements brûlaient. Un autre soldat réussit à l'attraper et à l'éteindre avec une couverture mouillée, mais le soldat était gravement brûlé au visage et aux bras. Il fut conduit vers le campement des blessés, qui ne cessait de s'agrandir à mesure que le temps passait.

Les deux autres hommes qui s'occupaient de charger la machine avaient eu plus de chance et, après être tombés du mur, ils s'étaient retrouvés sur le dos dans une charrette pleine de foin. Heureusement pour eux, le foin était mouillé et ne prit pas feu. Ils remontèrent aussi vite que possible à leur poste et tentèrent de recharger la machine, mais elle était gravement endommagée.

Le général Kali donna l'ordre à tous les archers de tirer sur les soldats de Zythor qui transportaient les échelles, mais ils étaient trop nombreux. Même si les flèches ne rataient pas souvent leur cible, les soldats ennemis

progressaient toujours. Kali se rendit compte que ce combat pourrait bien être une défaite sanglante. Il ordonna à tous les hommes valides de monter sur la muraille et de se préparer à se battre à l'épée. Aucun soldat de Zythor ne devait passer, quoi qu'il arrive.

Lorsque les échelles furent installées, les soldats ennemis se mirent à grimper le long de la muraille. Le général Kali ordonna à ses hommes de faire la seule chose qui pouvait peut-être leur donner une petite chance, mais qui ne laissait que peu d'honneur au combattant. Il ordonna que les machines de guerre soient chargées et qu'elles visent tous les officiers de Zythor qui demeuraient derrière les rangs. Ce serait ainsi la débandade dans les rangs, du moins c'est ce que le général Kali espérait.

Un premier soldat de Zythor réussit à monter sur la muraille et se retrouva nez à nez avec le général Kali. Celui-ci dégaina son épée et chargea. L'homme était immense, beaucoup plus grand que Kali, et il avait le visage tatoué de symboles de guerre. De plus, il portait un sabre recourbé comme ceux des barbares du désert du Sud du royaume de Zythor.

Kali visa le cœur de l'homme, mais ce dernier coupa son attaque et se lança dans une série de coups du haut vers le bas, comme s'il voulait fendre le crâne du général. Ce dernier réussissait à parer les coups, mais la violence et la force du soldat donnaient des chocs dans les bras de Kali chaque fois qu'il bloquait le coup. De plus, des étincelles jaillissaient du choc des deux épées qui se percutaient. Le général Kali commençait à avoir mal aux bras et aux épaules à force d'encaisser coup sur coup. Il décida de tenter d'arrêter l'homme en ripostant à son attaque et il visa le cou. Ce fut une réussite. L'épée du général trancha net la tête de l'homme. La tête tatouée roula en bas de la muraille tel un ballon et termina sa course sous une charrette pleine de foin mouillé. Le corps du grand barbare tomba à genoux et s'écroula devant les pieds du général. Le sang se répandit sur la pierre de la muraille et la rendit glissante. Le général voulut envoyer le corps en bas de la muraille, mais un autre soldat de Zythor franchit la muraille et atterrit sur la palissade juste devant lui.

L'homme n'eut pas le temps d'attaquer le général. Il avait sauté pour attaquer et s'était retrouvé les pieds dans le sang encore chaud. Le soldat glissa et tomba sur les fesses. La surprise se peignit son visage lorsqu'il regarda Kali, mais ce dernier ne lui laissa pas le temps de se ressaisir. Il fit tournoyer son épée au-dessus de sa tête et la planta dans le cœur du soldat, qui mourut aux côtés de son compatriote décapité.

Kali se préparait à recevoir un autre soldat parmi les dizaines qui tentaient de grimper sur la muraille, lorsqu'il entendit résonner le son d'un cor de guerre ; mais ce n'était pas un cor de Ganthal et ce n'était pas un cor de Zythor, non plus. Le général se retourna vers la forêt, là où la route qui menait au point chaud passait, et aperçut des centaines de soldats à cheval qui portaient un étendard frappé des armoiries du royaume d'Ébal. Le général se mit à crier de joie. Tout en se frayant un chemin à travers les guerriers qui se battaient et les morts qui jonchaient le sol, il courut vers celui qui semblait être le plus haut gradé, un capitaine. Le général Kali se présenta en vitesse.

– Je suis le général Kali, commandant sur ce champ de bataille. Nous essuyons une très grande attaque de la part de l'ennemi et...

Le général ne put terminer sa phrase. Un projectile de trébuchet vint se fracasser juste à côté de lui. Il dut sauter de côté tout comme le capitaine pour éviter de se faire brûler vif. Le capitaine fut le premier à se relever et il tendit la main au général en lui criant pour couvrir le tumulte de la bataille :

– Je suis le capitaine Alvin. Je suis le commandant d'un régiment de cinq mille hommes. Je suis accompagné de cinq cents d'entre eux. Nous allons vous aider à retourner ces petits soldats mécréants à leur roi trop peureux pour venir se battre lui-même.

– Ce sera très apprécié, dit le général en retournant sur la palissade pour reprendre le combat.

Les soldats de Zythor déferlaient maintenant comme une marée humaine sur la palissade, et certains étaient même descendus pour attaquer les hommes qui étaient en bas du mur. Le général tua trois ennemis et monta

sur la palissade pour tenter d'endiguer le flot de soldats qui réussissaient à passer.

Le capitaine Alvin et ses soldats ne perdirent pas de temps et attaquèrent les soldats ennemis avec vigueur. En très peu de temps, plus aucun soldat de Zythor n'était encore en vie du côté intérieur de la muraille.

Le capitaine donna l'ordre à ses hommes de passer de l'autre côté du mur avec des cordes. Ce fut la totalité des cinq cents hommes du royaume d'Ébal qui descendit de l'autre côté de la muraille et qui chargea les soldats de Zythor. Ces derniers furent vite débordés et la retraite fut sonnée. L'ennemi courut aux bateaux, en laissant l'artillerie sur la plage. Certains soldats n'eurent même pas le temps d'embarquer, car les bateaux filèrent sur le fleuve pour rejoindre le Zythor. Les soldats ennemis durent se résigner à rentrer à la nage, mais plusieurs furent transpercés par les flèches tirées par les soldats d'Ébal. Puis la fin du combat fut sonnée et les hommes crièrent leur joie.

Les soldats alliés approchèrent les trébuchets de l'ennemi tout près de la muraille, et dès que la porte secrète fut ouverte (elle était dissimulée à même les pierres), les trébuchets furent couchés sur le côté et passés de l'autre côté. Quelques soldats du royaume d'Ébal allèrent jusqu'au bord de l'eau pour voir s'il y avait des survivants parmi les soldats ennemis. Ils n'en trouvèrent que deux, abandonnés sur la plage, grièvement blessés par les flèches.

Ils durent être hissés par-dessus la muraille, car la porte secrète avait été refermée en vitesse afin de ne pas être visible. Comme l'architecte de la construction de la muraille l'avait dit : il vaut mieux que très peu de gens connaissent l'existence de cette porte, car une porte dans un mur de pierre aussi solide en est toujours le point faible.

Les deux soldats ennemis furent couchés sur de la paille et le général Kali décida de les interroger immédiatement, car bien qu'ils fussent blessés et désarmés, les soldats de Zythor n'avaient pas pour habitude de rester en vie bien longtemps après avoir été capturés.

Le général demanda au plus jeune des deux hommes, celui qui semblait le plus terrorisé et qui ne devait pas avoir plus de quinze ans :

– Quel est ton nom ?

– Je... je... je ne peux pas le dire, dit le jeune homme qui respirait difficilement.

– Je ne veux savoir que ton nom, jeune homme. Je ne te ferai aucun mal si tu coopères avec moi.

– NE RÉPONDS PAS ! EMPALE-TOI SUR SON ÉPÉE ! cria l'autre soldat en se jetant sur l'épée dégainée du capitaine Alvin. Le Zythorois mourut sur le coup.

Tous se regardèrent les uns et les autres et décidèrent de rengainer leurs épées, pour éviter que l'autre soldat ne fasse la même chose avant d'avoir été interrogé.

– Je... je ... j'ai mal, monsieur... ? dit le jeune homme en implorant le général.

– Je sais. Ça me peine de voir un si jeune garçon souffrir et se battre pour un roi sans scrupules comme le roi Trévor. Tu as quel âge, mon garçon ? demanda Kali d'une voix douce.

– J'ai quatorze ans, monsieur, dit le jeune homme en se tenant le flanc droit, d'où coulait un sang noir, signe distinctif d'une blessure mortelle.

Le général décida qu'il devait vite faire parler ce jeune homme avant qu'il rende l'âme. Il s'agenouilla à côté de lui et il entendit la respiration sifflante et laborieuse.

– De quoi pourrais-tu me parler à propos de ton armée ? demanda Kali.

– De rien. On ne doit jamais dire quoi que ce soit. Tuez-moi, implora le jeune homme.

– Je ne te tuerai pas, dit Kali en mettant sa main sur l'épaule du jeune homme pour le réconforter. Je te propose un marché. Si tu me parles tout de suite et que tu réponds à mes questions, je te laisse repartir chez toi.

– Non... je ne pourrai jamais retourner au Zythor. Ils vont savoir que j'ai été fait prisonnier et ils me tueront de toute façon.

– Je vois... Préfères-tu rester ici ? demanda le général même s'il savait qu'avant que le soleil se couche, le jeune soldat serait mort.

– Non, je ne peux pas ; si je parle, je mourrai dans le déshonneur sur la terre du mécréant, de l'assassin roi Ondier, murmura le jeune homme.

– Le roi Ondier n'est pas un assassin. Par contre, le roi Trévor en est un.

– VOUS MENTEZ ! Le roi Trévor est le seul vrai souverain de sang pur de tout le continent de Kianah ! cria le jeune homme avant de se tordre de douleur.

Le général Kali recula devant la haine qui emplissait le regard de ce jeune homme et qu'il criait comme une grande vérité. Puis il demanda avec autorité :

– Soldat de Zythor, de combien d'hommes le roi Trévor dispose-t-il dans son armée ? Je te conseille de me répondre.

– Je ne répondrai pas, vous pouvez me tuer, je ne vous dirai rien.

– Tu me fais pitié, jeune homme, dit le général. Si je dois te faire souffrir pour que tu répondes à mes questions, sache que je n'aurai aucune difficulté à le faire. J'ai besoin de réponses et je les veux immédiatement. Je te le demande donc pour la dernière fois : combien d'hommes se trouvent dans l'armée de Zythor ?

– Je ne le sais pas... je ne peux pas répondre. Par contre, je peux vous dire que l'armée de Ganthal ne représente qu'une infime partie de la grande armée du roi Trévor. Vous mourrez tous, sans exception, dit le jeune homme. Vous n'êtes pas de taille...

– Nous verrons, dit le général. J'aimerais savoir maintenant pourquoi vous avez essayé de nous empoisonner avant de nous attaquer.

– À cela, je vais me faire un plaisir de vous répondre, dit le jeune homme qui devenait de plus en plus pâle à mesure que la vie le quittait. Notre grand roi a eu l'idée de vous affaiblir par la ruse et de décimer vos rangs par la maladie. Ainsi, il nous serait facile de prendre d'assaut la muraille. Cela a presque marché d'ailleurs, poursuivit-il avec un sourire.

– Vous aviez sous-estimé nos forces, dit le général.

– Pas du tout. Nous savions qu’il ne vous restait même pas mille hommes ici. Je ne sais pas d’où sont venus les autres soldats, mais je sais qu’ils ne sont pas de Ganthal. On dirait que vous avez demandé de l’aide ailleurs. C’est parfait. Comme notre grand roi l’a dit, le roi Ondier est si peureux et si imbécile qu’il ne se contente pas de détruire son propre pays, mais il emmène avec lui d’autres nations dans sa chute. Le grand roi était certain vous feriez cela. Il l’avait prédit. Tout comme il sait que la conquête de Kianah sera plus facile maintenant que d’autres nations s’affaiblissent à vos côtés. Bravo. Vous lui donnez ce qu’il veut sur un plateau. Vive le Zythor et longue vie au roi Trévor ! dit le jeune avant de perdre connaissance.

Le général s’approcha du jeune homme et écouta son cœur. Il l’entendit ralentir puis s’arrêter. Le jeune homme était mort. Le général Kali se releva et donna l’ordre que le corps soit amené sur la plage avec les morts. Ils furent empilés les uns sur les autres et aspergés d’huile, à laquelle un soldat d’Ébal mit le feu. Il devait y avoir environ mille six cents cadavres qui brûlaient, et l’odeur des corps en crémation monta très haut dans le ciel. Même les généraux du royaume de Zythor purent sentir cette odeur caractéristique de la chair humaine en train de brûler.

Le panache de fumée monta si haut que le roi Trévor, debout tout en haut de sa tour, put apercevoir cette fumée noire. Il sut à ce moment que, encore une fois, son attaque sur le royaume de Ganthal était un échec. Il fut si en colère qu’il attrapa son aide de camp par la gorge, le regarda avec ses yeux aussi noirs que la nuit et lui dit de sa voix grave et éraillée :

– Le Ganthal nous a encore vaincus. Le roi Ondier se moque de moi, mais ce qu’il ne sait pas, c’est que bientôt, je me moquerai aussi de lui, en dansant debout sur son cadavre.

L’aide de camp terrorisé ne pouvait quitter des yeux ce roi si violent et si méchant. Il tremblait de tout son corps et pria les dieux de son enfance de le protéger contre la tyrannie de cet homme.

Trévor lâcha son aide de camp, qui déguerpit sans demander son reste. Puis le roi s’écria du haut de sa tour :

– Je t’aurai, Ondier de Ganthal. Tu mourras de mes mains, toi et toute ta famille ainsi que tous tes alliés. Le sang impur qui coule dans tes veines ne pourra te sauver. Il coulera et souillera cette terre de Ganthal à laquelle tu tiens tant. J’en fais le serment. Tu souffriras et tu périras. Bientôt, je pourrai me servir de mon arme secrète, bientôt tu devras courber l’échine, petit roi. La haine que j’éprouve pour toi et ton peuple se déversera sur ton pays comme un immense raz-de-marée. Et je serai le seul maître de toute vie qui marche et qui respire sur ce continent. MOI, TRÉVOR DE ZYTHOR, JE SERAI L’EMPEREUR DE KIANAH !

La voix démente résonna loin, au-delà des terres entourant la tour du roi Trévor ; mais tout comme l’ambition de ce roi fou, la voix finit par se perdre dans l’immensité de ce continent qu’était Kianah.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 13

La pluie tombait dru et rendait même le plus petit cours d'eau difficile à franchir. Les chevaux d'Illah, Alarik et Édouard avaient de la difficulté à avancer sur la route devenue boueuse et ressemblant à un vaste borbier. Illah gardait le dos voûté sur sa monture en espérant que sa cape protégerait son visage des trombes d'eau que le ciel déversait. Elle tenait la bride de son cheval serrée, car à chaque coup de tonnerre, le cheval faisait un écart et menaçait de la faire tomber.

Cela faisait maintenant une semaine que le trio avait quitté la maison de Balthazar. Pendant les deux premiers jours, ils avaient bien avancé ; mais lorsque la pluie s'était mise à tomber, la progression était devenue pénible. Mais Illah refusait de s'arrêter. Édouard la suppliait de le laisser installer un campement seulement pour qu'ils puissent tous les trois se reposer pendant quelques heures au sec. Le jeune homme toussait depuis deux jours et la pluie froide n'arrangeait rien.

Illah ne voyait pas que son cousin était malade. Elle voulait arriver au plus vite au château, et même si elle devait tuer son cheval à force de le faire avancer, elle y arriverait. Alarik, qui était très silencieux depuis le début du voyage, aurait bien voulu aider le jeune homme, mais Illah n'écoutait personne.

Édouard voulut crier quelque chose à sa cousine, mais une violente quinte de toux le fit taire. Il avait un point dans le dos depuis le matin et à chaque respiration, il avait l'impression de se déchirer en deux. Il avait besoin de se reposer, mais la princesse ne lui laissait aucun répit. Le jeune soldat se demandait si sa cousine s'était rendu compte qu'il était malade et fiévreux.

Illah aperçut un surplomb rocheux sur sa droite. Elle se dirigea vers cet endroit. Elle avait entendu son cousin tousser et elle n'aimait pas cela.

Le surplomb rocheux cachait en fait une grotte, peu profonde mais large et haute. Les trois cavaliers descendirent de leurs montures à cet endroit, mais Édouard sentit ses jambes se dérober sous lui dès qu'il mit le pied à

terre. Alarik l'attrapa avant que le jeune soldat s'effondre au sol. Il le traîna au fond de la grotte et l'allongea sur une couverture qu'Illah venait d'installer. Le jeune soldat avait froid et il était trempé. Alarik se fit un devoir de lui retirer ses vêtements mouillés et l'enveloppa dans toutes les couvertures qu'ils avaient emportées. Illah s'occupa d'allumer un feu avec des brindilles et se mit en quête de bois sec, même si, sous cette pluie, c'était difficile à trouver.

Alarik demeura avec Édouard et lui parla de tout et de rien en lui frictionnant les bras pour le réchauffer. L'état du jeune homme était inquiétant.

Illah revint avec plusieurs brassées de bois plus ou moins humide et porta ensuite son attention sur son cousin. Elle se sentait coupable de ne pas s'être aperçue avant de l'état de santé préoccupant de celui qu'elle aimait comme un frère. Lorsqu'une nouvelle quinte de toux le secoua, Illah tint le jeune homme contre elle en espérant atténuer un peu ses souffrances.

Alarik partit à son tour chercher du bois. Il savait que personne ne partirait de cet endroit avant qu'Édouard soit en meilleur état. Il leur fallait donc une bonne réserve de combustible. De plus, leurs rations de voyage s'épuisaient et il fallait les renouveler sans tarder.

Alarik se fabriqua des pièges de fortune, comme il l'avait appris dans l'armée, et alla les installer tout autour de leur campement. S'il parvenait à attraper quelques lièvres, ce serait déjà un bon début.

Illah, de son côté, essaya de faire boire un peu d'eau à son cousin pour adoucir sa gorge irritée par la toux. Elle lui dit :

– Je m'en veux tellement, Édouard, de ne pas m'être aperçue de ton état. Je ne pensais qu'à rentrer au château. C'était égoïste de ma part. Je te présente toutes mes excuses.

Le jeune homme à la voix éraillée dit à sa cousine en lui prenant la main :

– Je sais, Illah, je comprends. Ne t'en fais pas pour moi, ce n'est qu'un mauvais rhume, demain ça ira mieux.

– Je l’espère, Édouard, je l’espère, dit la jeune femme plus pour elle-même que pour répondre à son cousin.

Alarik revint avec une nouvelle brassée de bois et il jeta un œil au passage sur son ami, pour constater qu’il s’était endormi. Illah lui dit :

– C’est ma faute s’il est dans cet état, je ne voyais rien. J’étais trop obnubilée par mon désir de rentrer à la maison.

– Tu ne pouvais pas savoir à quel point il était malade. Ce qui compte maintenant, c’est de prendre soin de lui et de le remettre sur pied le plus vite possible. Si je me souviens bien, il y a des plantes qui sont bonnes pour soigner la toux et la congestion. Je ne me souviens pas de leur nom, mais la nourrice qui s’occupait de moi lorsque j’étais petit en avait toujours sous la main. Je pense que si je me promenais un peu dans les environs, je pourrais les reconnaître. Je sais qu’il y a une plante pour les tisanes et une autre pour faire des compresses qu’on place sur la poitrine pour aider la respiration.

– Tu sais comment les préparer ? demanda Illah avec les yeux pleins d’espoir.

– Ce n’est pas bien compliqué, lui répondit le jeune homme. Je vais aller faire un tour et voir si je peux en trouver. Reste avec lui et alimente le feu. Je ferai vite.

Illah se contenta d’acquiescer et reporta son attention sur son cousin dont les tremblements dus à la fièvre recommençaient. Elle serra le jeune homme contre elle plus fort en espérant lui transmettre la chaleur de son corps. Édouard appela souvent sa mère dans son sommeil, et chaque fois, Illah se mit à le bercer en espérant que cela le rassurait.

Alarik resta parti longtemps, à un point où Illah se demanda s’il ne s’était pas perdu. Il ne revint qu’après la tombée de la nuit. Il emportait avec lui du bois mort, toutes sortes de feuilles et deux lièvres. Il sortit les gamelles des sacs qui étaient encore sur les chevaux et commença immédiatement la préparation de la tisane pour Édouard. Illah tenait toujours son cousin contre elle, même s’il ne tremblait plus. Lorsque Alarik lui donna un bol rempli d’infusion, elle le porta aux lèvres du malade et lui fit boire par

petites gorgées. Cela sembla lui faire du bien puisque sa respiration devint moins sifflante. Puis Alarik enveloppa une repoussante mixture verdâtre dans plusieurs grandes feuilles vertes et il les déposa sur la poitrine nue du jeune homme, qu'il recouvrit aussitôt avec les couvertures. Sa respiration s'approfondit et le jeune homme dormit tranquille. Illah profita de ce petit moment de calme et alla préparer les lièvres pour les mettre sur le feu. Puis elle dit à Alarik :

– Je te remercie pour tout. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi.

– Ce n'est rien, voyons ; de plus, ton cousin sera bientôt aussi le mien, dit le jeune homme en faisant allusion à leur prochain mariage.

– Je voulais justement que nous puissions discuter un peu de tout cela, dit Illah. Je sais très bien maintenant quel est mon destin et quel est le tien, mais je ne veux pas que tu te sentes obligé de quoi que ce soit envers moi.

Alarik s'approcha de la jeune femme, lui prit délicatement la main et lui dit de sa voix la plus assurée :

– Je ne me sens pas forcé par quoi que ce soit si ce n'est de prendre soin de toi, de m'assurer que tu es bien et que tu ne manques de rien.

Illah baissa la tête et rougit. Le ton du jeune homme lui avait semblé si certain, si sincère, elle ne savait pas quoi lui répondre. Toutefois, elle avait une inquiétude qui lui pesait depuis que Balthazar lui avait révélé ce qui l'attendait et elle voulait mettre cartes sur table avec Alarik.

– J'aimerais beaucoup, si nous devons nous unir, que ce ne soit pas par obligation, mais parce que nous l'avons voulu, dit Illah qui tentait de ne pas paraître nerveuse.

Alarik perçut le malaise de la jeune femme et décida de parler franchement.

– Illah, je voudrais te rendre heureuse. J'ai ressenti quelque chose de très fort pour toi dès que je t'ai vue. J'étais prêt à braver tous les rois et même mon père juste pour pouvoir passer plus de temps avec toi. Le destin avait décidé bien avant notre rencontre que nous étions faits l'un pour l'autre. Mes sentiments pour toi n'ont rien à voir avec cela. Et, crois-moi, je ne suis

pas de ceux qui se font forcer à faire quelque chose qu'ils ne veulent pas faire si leur cœur les pousse à faire le contraire. Je vais être honnête avec toi, Illah : lorsque mon père m'a dit que je devais t'épouser, j'étais en colère et je t'ai détestée. Je ne te connaissais pas encore et, déjà, j'avais l'impression que tu empoisonnerais ma vie. Puis nous nous sommes rencontrés et... je ne sais pas comment l'expliquer. Disons que, pour moi, tu étais comme un cadeau, et je ne savais rien de toi. Puis j'ai appris qui tu étais et, au début, la colère a repris le dessus. Ensuite, en écoutant Balthazar, j'ai compris ce que mon cœur me disait depuis le début, depuis notre première rencontre. J'ai compris que c'était avec toi que j'allais passer ma vie. Donc, cesse de t'inquiéter, je serai là et je ne fais rien qui me soit imposé par qui que ce soit, même pas une prophétie de dragon, termina le jeune homme en souriant.

– Ouf ! c'est très... Je ne sais pas quoi dire... C'est vraiment très gentil. Je me sens soulagée. Pour moi aussi, Alarik, tu as beaucoup d'importance. Je ne connais pas encore la nature exacte de mes sentiments, c'est un peu tôt, mais je sais que je tiens à toi. Le reste suivra, j'en suis certaine, dit la jeune femme en souriant au jeune homme à son tour.

– Nous aurons tout le temps pour apprendre à nous connaître et nous verrons ce que l'avenir nous réserve, dit Alarik en se levant.

– Où vas-tu ? demanda Illah.

– Je vais voir mes pièges. Peut-être que les lièvres se seront encore laissé prendre et qu'ils finiront comme ces deux-là, dit-il en désignant ceux qui cuisaient à la broche sur le feu.

Illah le regarda partir et se sentit soulagée par la conversation qu'ils avaient eue. Au moins, Alarik et elle semblaient être capables de se parler. C'était un très bon début.

La reine Iza-Mel avait souvent dit à sa fille que le secret de la bonne marche de toute forme de relation était la communication. Illah avait bien retenu ce conseil. Puisque son destin était de partager la vie de ce jeune

homme aux yeux bleu-vert, elle allait faire ce qu'il faut dans la mesure du possible pour que tout se passe bien.

Lorsque Alarik revint au campement, il trouva son assiette juste à côté du feu et il aperçut Illah qui dormait à poings fermés. Il sourit en la voyant si calme pendant son sommeil. C'était difficile à imaginer, qu'une personne aussi énergique puisse avoir l'air aussi angélique lorsqu'elle dormait.

Le jeune homme s'installa juste à côté du feu et, après avoir mangé, décida de dormir un peu. Il était content de sa petite discussion avec la princesse. Il se sentait bien avec elle et elle semblait le comprendre plutôt bien, peut-être mieux que bien des gens de son entourage.

Lorsque le soleil se leva le lendemain, ce fut Édouard qui ouvrit les yeux en premier. Il commença par vouloir se lever, mais en constatant qu'il n'avait pour tout vêtement que ses dessous et des couvertures, il décida de se tenir tranquille. Puis il sentit quelque chose à l'odeur très forte qui pesait sur sa poitrine. Il retira le cataplasme d'Alarik sans savoir ce que c'était ni qui lui avait mis cela.

Édouard n'étant pas de ceux qui peuvent rester tranquilles bien longtemps, il décida de se mettre en quête de nourriture. Il attrapa un morceau de lièvre froid et le mangea. Puis il se leva lentement et fit quelques pas. Il trouva ses vêtements suspendus à une branche d'arbre installée comme une corde à linge dans la grotte. Il s'habilla en vitesse et alluma le feu. Lorsqu'il voulut prendre les gamelles, elles tombèrent par terre dans une cacophonie de bruits de métal qui réveilla Illah et Alarik en sursaut. La princesse se rua sur son épée et Alarik, qui s'était levé à la vitesse de l'éclair, tenait une bûche de bois en main, prêt à frapper. Pendant une seconde, ils demeurèrent interdits et se regardèrent les uns les autres, puis Édouard dit en levant les mains en signe de reddition et en riant :

– C'est ma faute ! J'ai deux mains gauches ce matin.

– Comment tu te sens ? s'écria la princesse en s'élançant vers lui et lui tâtonnant le visage comme une mère.

– Très bien, lui répondit son cousin en retirant les mains envahissantes d'Illah de ses joues. Je n'ai plus ce point de côté et je n'ai même pas envie de tousser. Mais j'ai une question.

– Laquelle ? demanda Illah.

– C'était quoi, cette chose que j'avais sur la poitrine à mon réveil et qui empestait ?

Alarik éclata de rire et expliqua à Édouard ce qu'était le remède qu'il lui avait donné. Pendant les explications, Illah commença à ramasser les gamelles qui s'étaient éparpillées sur le sol rocheux de la grotte. Puis elle alla vers l'extérieur et aperçut le ciel d'un bleu limpide sans aucun nuage. Elle sourit. Puis elle retourna à l'intérieur et déclara aux deux garçons :

– Nous allons manger et nous filons. Le ciel est clair. Nous pourrions avancer aisément aujourd'hui, et si je me fie à l'enseignement de mon cousin, nous ne sommes plus très loin d'Èrèmonta. Nous allons probablement arriver par-derrière la cité. Je me trompe, Édouard ?

– Non, pas du tout. C'est bien cela. Nous devrions arriver ce soir si nous avançons rapidement. Sinon, nous y serons demain.

– Vite, les garçons, mangez un peu de lièvre froid et nous allons nous mettre en route. Il me tarde d'être chez moi, ordonna Illah d'un ton autoritaire.

– Bien, Altesse, dirent à l'unisson les deux jeunes hommes en s'inclinant, ce qui fit rougir la princesse.

Ils attrapèrent chacun un morceau de viande qu'ils avalèrent en vitesse et montèrent sur le dos de leurs chevaux. Édouard prit la tête et il talonna son cheval, qui se lança au galop. Illah et Alarik firent de même, et pendant une bonne partie de la journée, ils conservèrent cette vitesse, à l'exception de quelques arrêts et d'une chute de cheval sans conséquence pour la princesse, lorsque son cheval fit un écart à cause d'un serpent qui avait eu la mauvaise idée de se mettre en travers de son chemin.

Lorsque le soleil commença à disparaître derrière les arbres, Illah aperçut au loin Èrèmonta et le palais. Elle talonna plus fort son cheval, qui avait de

l'écume plein la gueule et qui était couvert de sueur. Lorsqu'elle traversa la partie nord de la ville et qu'elle arriva aux portes du château, elle fut prise dans un raz-de-marée humain. Une vingtaine de soldats à cheval escortaient deux charrettes. Ce n'est que lorsqu'elle aperçut le visage de son frère pâle comme la neige, allongé sur la paille dans une des charrettes, qu'elle s'élança à travers les soldats. Édouard et Alarik firent de leur mieux pour la suivre, mais la princesse était déjà loin devant.

Illah arrêta son cheval à côté du véhicule transportant son frère et se jeta littéralement par terre pour aller vers lui. Avant qu'elle ait pu s'exécuter, une paire de bras fermes la saisirent et la retournèrent. Elle se retrouva face à face avec son oncle Éthan. Il lui fit un sourire plein de tristesse, ce qui laissa croire à Illah que son frère était mort. Elle s'écria en larmes :

– Non, mon oncle, non. Il ne peut pas être...

– Non, Illah, il n'est pas mort, mais il n'est pas loin de l'être, lui dit son oncle.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? dit la princesse en serrant les bras de son oncle si fort qu'elle lui fit mal.

– Viens avec moi, je vais tout te raconter ; mais d'abord, je dois m'assurer que ton frère est conduit dans ses appartements immédiatement.

Éthan se détacha de sa nièce dont les joues étaient baignées de larmes. Elle fut rejointe par son cousin et Alarik, pendant que son oncle rejoignait Misak qui arrivait en courant, suivi par Kyram. Ils prirent en charge le prince. Puis Éthan revint auprès de la princesse, qu'il dirigea vers le château en jetant au passage un regard noir et lourd de reproches à son fils Édouard.

Le jeune homme comprit qu'il était dans le pétrin et décida de ne pas se faire remarquer plus que nécessaire. Il amena les chevaux à l'écurie. Alarik décida de le suivre, puisque personne n'avait semblé s'apercevoir de sa présence et qu'il n'était pas pressé de voir son père et de devoir expliquer sa disparition mystérieuse.

Illah ne fit que trois pas à l'intérieur de la grande salle du château avant que sa mère et son père se joignent à elle. Son père la prit dans ses bras et la

serra si fort qu'elle crut qu'il la briserait en mille morceaux. Puis sa mère la prit fermement par le poignet, et après lui avoir donné une gifle sonore, elle lui cria en pleurant :

– Où est-ce que tu avais la tête ? Mais qu'est-ce qui t'a pris de te sauver comme ça ? J'ai failli mourir de peur, Illah !

Le roi Ondier prit sa femme dans ses bras pour la calmer ; elle qui normalement savait se contenir mieux que personne, semblait cette fois incapable de se maîtriser. Après quelques minutes, Ondier regarda son épouse longuement dans les yeux, s'assurant qu'elle avait retrouvé son calme, puis il dit à sa fille :

– Nous avons de très gros problèmes à régler, ma fille. Mika a été empoisonné. Heureusement, il est ici maintenant et il sera soigné comme il se doit...

– Je l'ai vu en arrivant, père. Qu'est-ce...

– Tu vas te taire ! rugit le roi. Je ne t'ai pas donné l'autorisation de parler. Je te laisse faire tout ce que tu veux depuis bien trop longtemps. Tu as désobéi à un ordre direct de la reine. Tu as disparu. Tu t'es moquée de ta mère, Illah. Pour le moment, je ne sais pas encore quelle punition t'infliger. Maintenant que je sais que tu es en vie et bien portante, j'aimerais que tu ailles dans tes appartements faire ta toilette. Tu empestes le cheval et la sueur. Et tu resteras dans ta chambre jusqu'à ce que je t'envoie chercher. Et ne t'avise pas de me désobéir, Illah, sinon je jure devant les dieux que je te fais mettre aux fers. Suis-je clair ? déclara le roi de sa voix forte et coléreuse.

– Oui, sire, je ferai comme il vous plaira, dit Illah en s'inclinant devant son père aussi bas que possible.

– Éthan, s'écria le roi, reconduis ma fille à sa chambre et fais en sorte qu'elle y reste. Elle ne devra recevoir aucun visiteur.

– Oui, sire, dit Éthan en s'inclinant également.

Le général prit sa nièce par le bras et la conduisit vers ses quartiers. Illah pleurait sans arrêt depuis qu'elle avait vu son frère, et la réaction de ses

parents à son arrivée lui avait brisé le cœur. Lorsque Éthan la fit entrer dans ses appartements, elle dit à son oncle d'une petite voix :

– Je suis désolée, mon oncle. Ne punissez pas Édouard pour ma faute. C'est à moi que revient le châtement. Je pense que mes raisons étaient valables, mais devant la réaction de mes parents, je crains pour mon cousin les pires sanctions.

– Illah, ma petite chérie, dit Éthan en lui caressant tendrement la joue. Cesse de pleurer. Tes parents sont en colère. Tout ça va se calmer bien vite. Et pour ce qui est d'Édouard, il n'aura que la sanction que son geste mérite, ni plus ni moins. Va te laver maintenant et repose-toi.

– Mon oncle, je dois vous parler de plusieurs choses...

– Pas maintenant, Illah, ce n'est pas le moment...

– Alarik est ici, mon oncle, dit la princesse d'un ton sec.

– Pardon ? Où est-il ? Comment peux-tu le savoir ? Tu ne le connais même pas.

– Nous sommes tombés l'un sur l'autre en chemin. Il vous racontera, dit la princesse.

– D'accord, d'accord, s'empressa d'acquiescer Éthan. Maintenant, rentre et lave-toi. Tu sens le fauve, ma pauvre enfant. Et même pour un vieux soldat comme moi, ce n'est pas très agréable. Je viendrai te chercher moi-même lorsque ton père voudra te voir.

– D'accord. Merci, dit la princesse en refermant la porte derrière elle.

Éthan se rua au pas de course vers le bureau du roi. Il entra sans frapper et rapporta les paroles de la princesse à son frère. Ce dernier fit chercher le jeune Alarik dans tout le palais et il fut trouvé dans les écuries avec Édouard en train de s'occuper de leurs chevaux. Alarik et Édouard furent conduits devant le roi Ondier et devant le roi Onel. Édouard fut installé sous bonne garde dans un fauteuil et reçut l'ordre de son père de se taire quoi qu'il arrive.

Pendant deux ou trois heures, les questions fusèrent en direction d'Alarik, qui était lui aussi assis sur un fauteuil et assiégé. Il dut raconter à plusieurs

reprises sa mésaventure avec les pirates et tout ce qui avait suivi. Le roi Onel, qui avait fait venir le général Théodore à ses côtés, dit à Alarik lorsque celui-ci eut terminé de raconter son histoire :

– Je suis très heureux de te voir en aussi bonne forme, jeune homme. Tu peux maintenant aller te reposer. Nous discuterons de ton mariage avec la princesse Illah demain. Pour l’heure, nous allons laisser le général Éthan et le roi Ondier régler des affaires... disons des affaires de famille.

– Oui, Majesté, dit Alarik en s’inclinant. Puis il quitta la pièce en posant discrètement la main sur l’épaule d’Édouard qui était blanc comme de la craie.

Le roi Ondier attendit que tout le monde soit sorti et prit une chaise. Il s’installa devant Édouard, qui rêvait de rentrer dans le plancher tant il se sentait penaud. Le roi dit au jeune homme de sa voix autoritaire :

– Lève la tête, jeune homme, et regarde ton roi dans les yeux. Je veux que tu me dises pourquoi tu as suivi Illah dans ses folies et pourquoi tu l’as aidée. Tu vas devoir me répondre franchement, mon garçon, car il en va de ton avenir.

Édouard regarda le roi dans les yeux et sentit la peur lui tordre le ventre. Puis il déclara d’un ton qu’il voulait assuré :

– Je suis désolé, Majesté. Je suis pleinement conscient de ce que j’ai fait et je n’ai aucune excuse. J’ai désobéi à la reine en sachant très bien ce que je faisais. J’accepterai la punition que vous jugerez que je mérite.

– Je vois... dit laconiquement le roi en s’adossant à sa chaise. Tu reconnais que tu as trahi la confiance de la reine. C’est brave, mais stupide. Je connais ma fille, Édouard. Je sais très bien ce qu’elle est capable de faire et je sais que cette escapade n’était pas ton idée. Toutefois, je sais aussi qu’elle n’aurait jamais réussi à faire ce qu’elle a fait sans aide. Avant de te condamner, je veux que tu me racontes en détail tout votre voyage. N’omets rien. Ensuite je prendrai une décision.

– Majesté, il est très tard, ne souhaiteriez-vous pas attendre demain pour avoir cette conversation ? demanda le jeune homme.

– Non, Édouard. Nous y passerons la nuit s’il le faut. Tu vas tout me dire. Maintenant.

– Oui, Majesté, dit Édouard en baissant la tête.

Édouard fit le récit fidèle de leur voyage, à partir du moment de leur évasion, en passant par leur enlèvement par Lord Lebel et enfin par leur rencontre avec Alarik et Balthazar. Lorsqu’il arriva au passage sur ce que le vieil homme leur avait raconté, le jeune soldat déclara d’une voix éraillée d’avoir tant parlé :

– Je pense que la princesse Illah devrait vous dire elle-même ce que Balthazar lui a raconté. Je ne suis pas celui qui doit vous le raconter. C’est bien trop important.

– Soit, tu as fait ce que tu devais faire. Tu peux aller te reposer un peu. Le soleil s’est levé depuis un moment. Va dormir. Je vais discuter avec ma fille. Je te ferai chercher lorsque le moment sera venu.

– Oui, sire, dit Édouard qui se leva et se dirigea vers la porte.

– Édouard ? dit le roi Ondier.

– Oui, sire ?

– Ne t’éloigne pas. J’aurai besoin de toi dans les prochains jours, dit le roi en lui souriant.

– Oui, sire, dit le jeune soldat en s’inclinant.

Sur un signe de son frère, Éthan s’en alla chercher la princesse. Il la trouva vêtue comme une dame et le regard fatigué. Il se doutait qu’elle n’avait pas beaucoup dormi, mais il était temps maintenant pour elle de faire face à son père. La jeune fille se laissa conduire docilement jusque devant le roi. Puis, lorsqu’elle aperçut sa mère, elle éclata en sanglots et lui dit d’une voix entrecoupée :

– Je suis désolée, mère, pour ce que je vous ai fait endurer. Je vous demande de me pardonner.

La reine s’approcha de sa fille d’un pas décidé. Le roi voulut se mettre entre les deux femmes, de peur que la reine ne perde à nouveau la maîtrise d’elle-même, mais Iza-Mel lui fit signe de ne rien faire. Elle s’approcha de

sa fille, lui essuya les larmes qui coulaient à flots sur ses joues et lui dit d'une voix posée :

– Je suis désolée de t'avoir frappée, Illah. Ce n'était pas volontaire. Mais quand j'ai vu mon fils entre la vie et la mort et ensuite toi qui arrives vêtue comme un soldat, crottée comme si tu t'étais roulée dans la boue, disons que mes nerfs n'ont pas tenu le coup, dit la reine avec un sourire. Maintenant, tu vas répondre aux questions de ton père.

– Oui, mère, dit Illah en baissant humblement la tête.

La reine alla prendre place dans un fauteuil, et le roi fit signe à Illah de s'asseoir à l'endroit exact où Édouard s'était tenu il y a quelques minutes seulement. Pendant les heures qui suivirent, Illah relata aussi fidèlement que possible ce qui s'était passé pendant sa fugue. Ondier, qui connaissait l'histoire par Édouard, voulait entendre ce que sa fille lui dirait. Il constata avec soulagement qu'elle ne tenta pas de lui mentir ni de lui cacher quoi que ce soit. Puis, lorsqu'elle arriva à la déclaration de Balthazar, son père ne put cacher sa surprise et sa peur. Illah déclara avec aplomb :

– Mon destin était décidé bien avant ma naissance. Je n'ai pas le choix. Je le sais. Heureusement pour moi, Alarik semble être un jeune homme bon et généreux, et il semble éprouver de tendres sentiments envers moi. Je ne crains pas ce qui m'attend. Je ferai ce qu'il faut pour que la prophétie puisse s'accomplir. Je mettrai au monde cet enfant.

– Illah... je... dit le roi en se levant. Je ne sais pas quoi te dire. Je n'étais pas au courant de cela...

Le roi était sous le choc. Il ne s'attendait pas à cela. Il avait toujours su que sa fille n'était pas comme les autres. Elle était bien trop têtue et volontaire pour qu'il en soit autrement. Au fond de lui, même s'il était très fier d'être son père, il était aussi terrifié par ce qui allait lui arriver. Comme tous les parents, il aurait voulu lui enlever ce poids immense qui était à présent sur ses petites épaules. Pour lui, elle était encore, à bien des égards, la petite princesse qui courait tout autour de lui pendant qu'il travaillait.

De son côté, la reine encaissa le choc plus sereinement. Elle avait senti l'importance que sa fille aurait dans l'Histoire, puisqu'il était question de la sauvegarde de Kianah. Elle se sentit immensément fière d'Illah et de l'aplomb qu'elle démontrait même si, en tant que mère, elle connaissait suffisamment bien son enfant pour savoir qu'elle devait être morte de peur, mais qu'elle essayait tant bien que mal de le cacher. Iza-Mel s'approcha de sa fille et lui dit en lui caressant les cheveux :

– Puisque tu sais maintenant qu'elle est la voie que tu dois suivre et que tu te sens prête à le faire, je me dois de te dire que, à partir de ce jour, tu es une adulte. Selon la loi de notre pays, tu ne le seras que dans un an, lorsque tu auras dix-neuf ans, mais comme tu dois te marier et faire ce que l'on attend de toi, je te considère maintenant comme majeure. Ton père en fera part au conseil, ce qui n'est qu'une formalité.

– Merci, mère, dit Illah.

– Toutefois, il faut maintenant que tu reçoives la sanction que tu mérites pour ton comportement des dernières semaines et cela, tu n'y échapperas pas.

– Je sais, mère.

– Donc, je pense que tu devras dès à présent te préparer à ton mariage qui devra être célébré dans les plus brefs délais. Et tu devras t'occuper de ton frère durant sa convalescence. De plus, tu assisteras à tous les conseils du royaume et tu devras remplir tes devoirs de princesse de ce royaume avec diligence. Tu devras également continuer ton entraînement auprès de ton oncle puisque tu devras, après ton mariage, faire le voyage d'acceptation de l'union et que c'est un voyage qui comporte de nombreux risques contre lesquels nous ne pourrons te protéger. Tu devras aussi passer du temps avec ton futur époux pour que vous appreniez à mieux vous connaître.

– Oui, mère, dit Illah soulagée.

– Illah, dit le roi. Ce n'est pas terminé. Tu vas devoir faire des excuses publiques pour avoir désobéi à la reine.

– Mais, père...

– Illah ! Ce n'est pas négociable. Tu dois montrer l'exemple. Je ne te donne pas le choix.

– D'accord, père, je ferai comme il vous plaira.

– Bien. Maintenant, va te reposer. Cet après-midi, tu devras commencer les préparatifs pour ton mariage.

– Oui, père, dit Illah en s'inclinant devant lui.

Lorsque la princesse eut quitté la pièce, la reine, le roi et Éthan se regardèrent à tour de rôle en ne sachant pas par où commencer. Puis Ondier déclara :

– Elle a mûri pendant ce voyage. J'en suis très fier.

– Ondier, dit la reine, nous devons prévenir mon frère que le mariage va avoir lieu bientôt. Mais avant de prendre les dispositions quant à une date, j'aimerais savoir comment se porte mon fils.

– Bien entendu. Nous irons le voir dès que nous aurons tous dormi un peu, dit le roi en entraînant la reine avec lui, laissant Éthan seul avec les pensées qui se bouscuaient dans sa tête.

Aucune décision sur les sanctions à prendre contre Édouard n'avait été prise. La nouvelle de la prophétie avait remis les choses en perspective. Éthan se demanda si Trévor était au courant de cette prophétie. S'il devait apprendre cette nouvelle, ni Illah, ni son enfant, ni les dragons ne seraient en sécurité. Cette guerre d'usure commençait à prendre un sens nouveau que le général n'appréciait pas particulièrement. Éthan décida d'attendre avant de poser des questions à ce sujet et alla lui aussi dormir un peu.

*

Lorsque le roi et la reine allèrent voir Mika, durant l'après-midi, ils le trouvèrent pâle et maigre, mais il était conscient. Le remède que Misak lui avait donné commençait à faire effet et le jeune homme se sentait de mieux en mieux.

Il était allongé dans sa chambre et écoutait Kyram lui expliquer la préparation de l'antidote qui lui avait sauvé la vie. Lorsqu'il apprit que le sorcier qui l'avait empoisonné était au cachot, le jeune prince demanda à le

voir, ce qui lui fut refusé catégoriquement par le mage. Lorsqu'on lui demanda pourquoi, le mage refusa obstinément de donner des explications, prétextant que ce genre de chose relevait du monde de la magie. En réalité, Misak avait peur d'exposer le jeune prince encore fragile à la malveillance et à la méchanceté du sorcier Hector. Le roi, qui n'avait rien perdu de la conversation, décida que ce sorcier devrait payer pour le mal qu'il avait fait à son fils.

Ondier laissa le prince avec sa mère et Kyrām, et s'en alla avec Misak voir l'homme qui avait failli tuer son héritier. Lorsque Ondier entra dans les cachots, il n'eut pas besoin d'attendre qu'on le conduise au prisonnier pour savoir où il se trouvait dans le dédale de couloirs lugubres et humides. Il le trouva aisément en suivant les cris de douleur de l'homme. Il demanda au gardien :

– Ça fait longtemps qu'il hurle comme ça ?

– Oui, Majesté. Depuis son réveil, il n'a pas arrêté. Il menace tout le monde des pires sévices. Nous nous relayons pour le surveiller.

Le roi sourit au garde et lui fit signe d'ouvrir la grille de la cellule. Le sorcier gisait par terre, allongé de tout son long dans une mare de ce qui semblait être de l'urine. Il avait les pieds et les poings attachés par des chaînes qui étaient fixées au mur. Ondier fit signe au garde de relever le sorcier en position assise. Ce dernier hurla de plus belle. Lorsque le sorcier aperçut son visiteur, il sourit de toutes ses dents gâtées et dit d'une voix faible d'où perçait la souffrance :

– Bien, bien, un illustre visiteur. Je m'appelle Hector. Pardonnez-moi de ne pas m'incliner, Majesté, mais je ne peux pas vraiment faire ce que je veux, dit le prisonnier d'un ton teinté d'ironie en désignant ses chaînes du menton.

– C'est le but recherché lorsqu'on enchaîne un homme, monsieur, rétorqua le roi sèchement.

– Majesté, je me demandais s'il serait possible que quelqu'un puisse me soigner. Je souffre le martyre depuis des jours. Mes plaies n'ont pas été

nettoyées et elles se sont infectées, implora le sorcier d'une voix plaintive.

– Pauvre petit sorcier, ironisa le roi. Comme je vous plains. Nous ne sommes pas des barbares dans ce pays, monsieur. Vous allez être soigné, mais avant, vous allez faire connaissance avec un homme qui travaille pour moi. Il s'appelle Lord Korin. Il va vous poser des questions. Je vous conseille dès maintenant d'y répondre. Tant que nous n'obtiendrons pas de réponses, vous n'aurez rien. Pas de nourriture, seulement de l'eau. Et vous n'aurez aucun soin pour vos blessures. Ensuite, si vous nous donnez satisfaction, vous allez être soigné et, bien entendu, vous allez être jugé pour vos crimes.

– De quel crime suis-je accusé ? demanda le sorcier qui avait peine à garder les yeux ouverts, mais qui restait toujours insolent dans ses propos.

– Tentative de meurtre sur le prince héritier de ce royaume et sur tous les autres soldats que vous avez fait empoisonner. Je ne pense pas avoir besoin de vous dire, monsieur, que vous encourez la peine capitale.

– Évidemment, dit l'homme en crachant par terre une substance brunâtre écœurante.

Le roi s'approcha à quelques centimètres du visage du sorcier et lui dit tout bas de façon à ne pas être entendu :

– Je suis un homme qui respecte les règles, mais étant donné ce que vous avez fait, je me demande ce qui me retient de ne pas vous faire torturer sur-le-champ. Peut-être devrais-je même vous tuer ici et maintenant ? Prendre votre vie de mes mains me soulagerait de la rage qui m'habite, mais ce serait m'abaisser à votre niveau. Souffrez, monsieur. C'est ce que je vous souhaite.

– Merci, Votre Majesté. Vous aussi, vous allez souffrir. Lorsque mon maître régnera sur votre royaume et qu'il fera de vous son petit chien en laisse, vous et toute votre famille ainsi que tous vos sujets deviendrez ses esclaves. Et vous connaîtrez alors la souffrance, la vraie, celle qui laisse autant de marques sur le corps que dans l'esprit. C'est ce que je vous souhaite, Ondier de Ganthal.

Sous le coup de la colère, Ondier voulut sortir son épée de son fourreau et attaquer le sorcier, mais Misak l'arrêta et lui dit :

– Laissez tomber, Majesté, il ne peut rien faire contre vous, et tout ce que nous avons besoin de savoir, nous le saurons grâce à Korin. Je l'aiderai. Venez, Majesté. Nous allons retourner voir votre fils.

Ondier remit son épée en place, mais envoya tout de même un coup de poing en pleine figure au sorcier, qui perdit conscience. En sortant de la cellule, il dit au gardien d'un ton complice :

– Il ne vous écorchera pas les oreilles pendant un certain temps. Profitez-en pour vous reposer. S'il recommence ses menaces à son réveil, faites-le-moi savoir. Je vous donnerai des instructions.

– Oui, Majesté, dit le garde en souriant.

Le roi quitta les cachots, suivi de près par Misak. Ils devaient rendre visite à Lord Korin. Ce sorcier allait parler de son maître ou bien il mourrait, c'était aussi simple que cela.

Ondier ne se sentit pas coupable lorsque, quelques jours plus tard, on lui rapporta que le prisonnier allait très mal. Misak lui avait dit qu'il n'y avait que deux façons de tuer un sorcier, la première étant de le brûler sur un bûcher et la deuxième, de le décapiter. La façon la plus sûre était de faire les deux. Ondier donna des consignes strictes. Personne ne devait recourir au feu contre le sorcier et encore moins lui couper la tête avant qu'il ait dit quelque chose qui ait de l'intérêt.

Lord Korin et un bourreau, assistés par Misak, usèrent de tout leur savoir pour faire parler le sorcier. Ils utilisèrent d'abord les charmes de vérité. Devant l'évidence de l'inefficacité de la manœuvre, ils décidèrent de prendre les grands moyens. Le sorcier fut fouetté, ébouillanté, écorché sous les pieds, écartelé, frappé et piqué par des insectes de toutes sortes. Finalement, il parla. Même le plus endurci des sorciers finit par parler sous ce genre de torture. Il raconta tout ce qui lui vint à l'esprit qui pouvait intéresser ses tortionnaires, et ce que Lord Korin entendit de la bouche malodorante du sorcier ne le surprit qu'à moitié.

Il fit un rapport détaillé au roi Ondier, au roi Onel et au général Éthan. Le sorcier avait été envoyé par un des généraux de Trévor. Il devait empoisonner les hommes du point chaud pour faciliter l'invasion qui suivrait.

Il raconta en détail toute sa préparation ainsi que l'exécution exemplaire de sa mission. Il en était d'ailleurs très fier. Il expliqua aussi sa façon de fuir qui avait échoué. Il était moins fier cette fois. Il s'en voulait de ne pas avoir prévu ce que le général Éthan allait faire. Puis, il fut contrarié en apprenant que Misak avait un remède contre son poison. Le mage de Ganthal soigna le blessé comme le roi l'avait promis.

Il fut ensuite jugé pour ses crimes. Trois hauts magistrats de la cour de Ganthal furent désignés. Ils écoutèrent tout ce qui leur fut présenté. Ils écoutèrent même le sorcier dans son cachot raconter ses élucubrations et ses vantardises. Il fut établi sans l'ombre d'un doute que le sorcier Hector était un des proches de Juok le mage noir, fondateur d'El Allorock. Il fut clairement établi aussi qu'il avait été envoyé par le royaume de Zythor au Ganthal pour y semer la mort.

Il fut décidé que la vie de ce sorcier, bien que très utile en matière de renseignement, devenait trop dangereuse pour la sécurité du royaume.

Le verdict fut bien entendu la culpabilité. Hector, le sorcier, fut condamné à mort par décapitation. Son corps fut ensuite brûlé et sa tête, mise dans un bocal que Misak proposa de conserver. Elle pourrait être utile plus tard, selon lui. Ondier, ayant une totale confiance en son mage, ne posa pas de questions.

*

Le prince Mika prit deux semaines à se remettre de son empoisonnement. Il passa beaucoup de temps avec sa sœur. Il lui raconta ses aventures et elle, les siennes. Il fit aussi la connaissance d'Alarik, qu'il apprécia grandement pour son intelligence et les sentiments bienveillants qu'il semblait éprouver pour Illah.

Le passage du sorcier Hector devint un mauvais souvenir. Personne ne mourut de sa tentative d'empoisonnement. La vie continua au palais et dans le royaume, mais l'ombre de la prophétie d'Illah planait toujours au-dessus de la tête des membres de la famille royale.

Un soir, Misak trouva la princesse sur le toit de la plus haute tour. Elle regardait les étoiles en se tenant les genoux contre la poitrine, assise comme une enfant. Misak alla la rejoindre. Il lui demanda d'un ton de confident :

– Vous allez bien, princesse ?

– Pour être franche, Misak, je ne le sais pas. Mais j'ai une question à vous poser.

– Allez-y, princesse. Je vous écoute.

– Étiez-vous au courant de la prophétie ?

– Non, j'en suis d'ailleurs très peiné. Vous êtes, vous et votre famille, des gens que je sers depuis très longtemps et vous savez à quel point je vous ai toujours adorée, petite princesse. Si j'avais su ce qui vous attendait, je ne vous l'aurais pas caché. J'aurais essayé de vous y préparer. Il doit être pénible pour vous de savoir que maintenant, le destin de Kianah, notre bien-aimée terre, est entre vos mains.

– C'est très pénible, en effet. Mes parents n'en parlent pas, du moins pas devant moi. L'homme que je vais épouser fait comme si ce mariage était tout ce qu'il y a de plus normal, mais je sais très bien qu'il n'en est rien. Je ne doute pas des sentiments d'Alarik, mais... quelquefois, je me sens très seule avec ce poids. Et je mentirais si je disais que je n'ai pas peur. Mais je dois y faire face, sinon personne ne le fera à ma place.

– En effet, princesse. Je vais vous dire quelque chose. Depuis que vous êtes toute petite, vous avez toujours été la plus forte, la plus intrépide des petites filles. Si la vie vous a faite ainsi, c'est très certainement pour que vous ayez la force de faire ce que vous devez faire. Je vous connais. Je sais que vous en êtes capable. Et ne perdez pas de vue que même si ce fardeau est sur vos épaules, vous n'êtes pas seule au monde. Toute votre famille vous soutiendra toujours. Votre futur époux sera à vos côtés à chaque

instant. Et si cela ne vous suffit pas, vous pourrez toujours venir me voir. Ma porte vous sera toujours ouverte.

– Merci, Misak, dit la jeune femme en posant sa tête sur l'épaule osseuse du mage. Vous avez toujours été là pour me remonter le moral quand rien ni personne n'y arrivait.

– C'est mon travail, petite princesse, dit le mage en souriant.

Des bruits de pas résonnèrent tout près d'eux. Une longue silhouette se découpa dans le clair de lune. Alarik vint s'asseoir à côté d'Illah. Misak se leva et dit aux deux jeunes gens :

– Ce soir, si vous regardez au nord, vous verrez les étoiles de feu. C'est un bon présage avant un mariage. Soyez heureux, chers enfants. Bonne nuit.

– Bonne nuit, Misak, dit la princesse en regardant le mage s'en aller.

Alarik regarda pendant plusieurs minutes le visage immobile d'Illah. Puis il lui dit :

– J'aimerais bien pouvoir lire dans ta tête en ce moment.

– Pourquoi ?

– Parce que tu sembles inquiète. J'aimerais savoir pourquoi.

– Tu le sais bien, dit Illah.

– Illah, nous allons bientôt nous marier. Nous allons fonder une famille. Si ton destin à toi est de porter l'enfant de la prophétie, mon destin à moi est de te protéger, toi et lui. Je serai là pour toi, princesse, à chaque instant. N'en doute pas.

– Merci beaucoup, dit Illah en lui prenant la main. J'aimerais que tu saches que je sais au fond de moi que tu seras là pour me protéger, et que même si on ne se connaît pas beaucoup, j'ai entièrement confiance en toi. Mais, les papillons que j'ai dans l'estomac chaque fois que je te regarde m'inquiètent.

– T'inquiètent de quoi ? demanda le jeune homme soucieux.

– Je ne connais rien à l'amour, mais je sais que je tiens à toi. Peut-être que c'est ce qui m'inquiète, de t'aimer, et que pour toi ce ne soit pas le cas.

– Je suis persuadé que tu sais très bien ce que je ressens pour toi. Je suis amoureux de toi, Illah, depuis la minute où je t’ai vue. Et ma vie s’est liée à la tienne pour toujours à cette même minute. Je resterai avec toi et je partagerai avec toi ces papillons qui volent dans ton estomac, dit le jeune homme en riant. Et je souhaite que pendant toute notre vie ensemble tu aies ces papillons dans l’estomac. Comme ça, je saurai que tu tiens toujours à moi. Je n’en serai que plus heureux. Le reste, ce sont des détails. Nous allons faire notre vie. Nous allons avoir notre famille. Et nous ferons face ensemble à ce que le destin mettra sur notre route.

Une larme de joie furtive coula sur la joue de la princesse. Alarik la cueillit sur son doigt. Puis il embrassa doucement les lèvres de la jeune femme. Aussi délicatement que les ailes d’un papillon au creux d’une main, le baiser s’imprégna en elle. Elle sut qu’elle était la personne la plus chanceuse du monde à cet instant, d’être aimée par ce grand jeune homme si doux. Maladroitement, elle lui rendit son baiser. Et comme si le ciel donnait son approbation, des dizaines d’étoiles filantes, les étoiles de feu comme disait Misak, scintillèrent dans le ciel.

C’est sous ce ciel qu’Illah comprit ce qu’était l’amour. Elle le laissa entrer dans son cœur. Pour la première fois depuis des semaines, elle se sentit légère comme le vent, car elle avait maintenant la certitude de ne plus jamais être seule avec le poids de son destin.

CHAPITRE 14

Le roi Ondier faisait les cent pas dans son bureau depuis presque une heure. Le mariage de sa fille prenait des proportions auxquelles il n'avait pas pensé. Les talents diplomatiques de ses ancêtres lui faisaient cruellement défaut dans ces moments d'incertitude. La question qui le tenaillait était très simple : inviter ou non le roi Micnell de Baldine au mariage d'Illah.

Micnell étant son plus ancien rival, et cela bien avant son règne, Ondier doutait du bien-fondé de ce genre de décision. Onel avait, pour sa part, une bonne opinion du roi de Baldine, avec qui il entretenait de bonnes relations.

Le roi de Ganthal retournait la question sans interruption dans sa tête et savait très bien que, lors d'un mariage royal comme celui de sa fille, il aurait été vu comme un affront personnel envers le royaume de Baldine au complet de ne pas inviter son roi, même si ce roi était pour Ondier une épine au pied.

Onel regardait, avec un amusement à peine dissimulé, son beau-frère se torturer l'esprit sur cette question. Il lui dit :

– Ondier, nous sommes entre nous. J'aimerais vous parler en toute franchise.

– Faites, mon cher, lui répondit le roi de Ganthal. Je ne sais plus du tout quoi faire.

– Eh bien, pour commencer, vous devez penser que, d'un point de vue strictement politique, il est de votre devoir d'inviter TOUS les souverains de Kianah avec qui vous n'êtes pas en guerre.

– Je sais cela, Onel. J'ai d'ailleurs dépêché un envoyé spécial vers le royaume d'Abéral dès le lendemain du retour de ma fille.

– Bien. Le roi Derek sera enchanté, j'en suis persuadé. Pour ce qui est de Baldine, je pense que vous devriez agir au plus vite. Si jamais la guerre contre le Zythor tournait mal, vous devrez pouvoir compter sur le roi Micnell en cas de coup très dur. Pour cela, il est impératif de tenter un rapprochement avec lui en faisant un signe de bonne foi...

– Comme l’inviter au mariage de ma fille. Je vois où vous voulez en venir, Onel.

– Ondier, en tant qu’ami, je ne peux que vous conseiller la prudence dans vos gestes. En tant que roi et allié, je vous demande de bien réfléchir à ceci : pour le moment, nous savons que le roi Trévor est seul contre votre royaume et le mien. Si vous vous alliez au royaume de Baldine et celui d’Abéral, pour le cas où il vous serait indispensable d’y avoir recours, vous mettriez un peu de chance de votre côté et vous couperiez l’herbe sous le pied de Trévor.

– Pourquoi ? demanda Ondier.

– Trévor n’est pas stupide, Ondier. Bien au contraire. Il s’est très certainement allié avec certains mages noirs. Il attaque votre royaume depuis dix ans et s’il veut continuer cette guerre d’usure avec vos nerfs, il devra, tôt ou tard, se trouver un allié. Il serait sage que vous ayez déjà pris les devants sur ce point, et ce faisant...

– Je lui coupe l’herbe sous le pied, termina Ondier.

– Exactement, dit Onel. Pour Trévor, d’un point de vue stratégique, Baldine serait un choix plus que judicieux pour la simple et bonne raison qu’il lui permettrait d’ouvrir une brèche sur votre flanc ouest. Et comme tout le continent est au courant que vous et le roi Micnell n’êtes pas en bons termes, il pourrait essayer de vous prendre à revers. Voyez-vous où je veux en venir ?

– Oui, mon cher ami, dit le roi Ondier. Je vois très bien. Je me dois de me rallier à Baldine avant Trévor. Je dois faire voir la menace réelle que peut représenter ce misérable chien de roi de Zythor pour le royaume de Baldine.

– Voilà. Votre problème est résolu, dit le roi d’Ébal en souriant.

– Merci, Onel.

– C’est un plaisir, mon cher roi de Ganthal. Faites partir un émissaire immédiatement et demandez au roi Micnell de venir en grand appareil. Il comprendra que cela veut dire que vous faites des efforts de votre côté. De plus, il est au courant de tous vos déboires avec le Zythor et il va bien

comprendre que ce royaume représente une menace réelle d'invasion. Même en tenant compte de tous vos petits conflits, il y verra son intérêt, soyez-en certain. Je mettrai un courrier de ma main avec les vôtres et parlerai en votre faveur. Micnell est homme suspicieux et orgueilleux à souhait, mais il aime son royaume et fera ce qu'il faut pour le protéger. Même si cela devait l'obliger à venir ici pour le mariage d'Illah et à vous soutenir dans votre guerre.

Ondier prépara le message à destination de Micnell en y mettant tout le décorum qu'il fallait. Il y apposa son sceau officiel et remit le courrier au messager. Onel y glissa lui aussi sa lettre. Le message serait envoyé par bateau rapide tout le long du fleuve Taïka jusqu'aux chutes Gora. En comptant le voyage dans les terres de Baldine, cela ne devait pas prendre plus de quelques jours pour que le roi Micnell le reçoive. Ondier espérait que le roi de Baldine lui serait favorable, car, dans le cas contraire, il lui faudrait commencer à renforcer la frontière avec ce royaume au cas où le roi Trévor ferait une alliance.

*

Illah, qui ne se doutait pas de toute l'ampleur diplomatique que son mariage prenait, était dans ses appartements avec sa mère en train de faire l'essayage de sa robe de mariée.

La reine voulait que sa fille porte sa robe de mariage, mais Illah avait demandé que certaines petites choses soient ajustées selon ses goûts.

La traîne devait être raccourcie de plusieurs mètres, car la jeune femme ne voulait pas que quelque chose d'aussi accaparant n'entrave ses mouvements. De plus, la princesse étant un peu plus grande que sa mère, la robe devait être allongée. Les couturières travaillaient sans relâche, mais c'était un travail minutieux et extrêmement long, donc il fallait user de patience. Quiconque connaissait bien Illah savait que ce n'était pas sa vertu principale ; mais elle s'y pliait de bonne grâce, car elle voulait être la plus belle pour Alarik le jour où, devant tout le monde, elle lui dirait « oui ».

Des petits coups frappés à la porte causèrent tout un émoi dans la pièce. Les dames jetèrent sur la princesse des montagnes de tissus pour cacher la robe au cas où ce serait Alarik. Bien entendu, ce fut une panique inutile, car Alarik était en entretien avec son père. C'était le prince Mika qui entra dans la pièce. Illah éclata de rire devant la mine coléreuse de sa mère qui fonça sur son fils, lui planta un doigt dans la poitrine et lui dit :

– Tu nous as fait une peur bleue. Nous avons cru que c'était Alarik. Pour l'amour du ciel, mon fils, qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je suis venu voir la future mariée. J'aimerais bien voir ta robe, ma sœur, si tu le permets.

– Bien entendu, avec plaisir.

Les dames retirèrent tous les tissus et Illah tournoya sur elle-même pour montrer sa robe à son frère. Ce dernier siffla d'un air admiratif.

– Tu es magnifique ! Alarik va tomber par terre quand il va te voir, dit le prince.

– J'espère bien que non ! lui répondit sa sœur en riant. Tu penses que c'est correct comme robe, Mika ? Je n'ai pas l'air ridicule ?

– Quoi ? Mais non, bien sûr que non. Tu es très belle. Un peu meringue, mais très correcte, ajouta le prince pour la taquiner.

Sa sœur le frappa en retour et ils se lancèrent dans une course effrénée à travers la chambre. Illah finit par se prendre les pieds dans sa robe et elle s'étala de tout son long par terre. Mika vint l'y rejoindre. La reine abandonna tout effort de remettre la situation dans le bon chemin et dit en s'en allant :

– Nous terminerons un peu plus tard, mes dames, puisque ma fille préfère jouer avec son petit frère plutôt que de terminer son essayage.

Iza-Mel connaissait bien ses enfants et savait qu'il valait mieux les laisser seuls pendant quelques minutes pour qu'ils puissent discuter entre eux. Les dames prirent congé et la porte se referma. Illah demanda alors à son frère :

– Mika, tu as entendu parler de la prophétie ?

– Oui, père m’en a parlé. Je ne peux pas dire que je suis enchanté, car cela te place dans une situation, disons un peu dangereuse ; mais, d’un autre côté, je sais que si quelqu’un peut mener à bien ce genre de chose, c’est toi.

– Merci de ta confiance, mon cher petit frère. J’ai une surprise pour toi, dit la princesse en se relevant.

Elle alla dans un tiroir de sa commode et en sortit un écrin de velours bleu de la taille d’un gros livre. Elle le remit à son frère en lui disant :

– Bon anniversaire en retard. Je suis désolée d’avoir raté le jour de tes seize ans, mais j’étais absente ce jour-là.

– Merci beaucoup, ma sœur. Et ne t’inquiète pas pour ça, moi aussi, j’ai raté mon anniversaire. J’étais en train de me faire empoisonner à ce moment-là et je pense que ça n’a effleuré l’idée de personne que pendant que j’agonisais, j’étais aussi en train de vieillir, ajouta le prince en riant.

Mika ouvrit la boîte et découvrit un exemplaire unique de récits historiques sur le continent de Kianah, qui datait de bien avant l’arrivée au pouvoir du grand empereur Galaad Constantin. Mika était tellement surpris qu’il resta pantois, la bouche à demi ouverte. Puis il demanda à sa sœur :

– Où est-ce que tu as trouvé ça ?

– Oh, euh, eh bien, ça fait environ un an que je cherche un cadeau spécial pour tes seize ans. J’avais envoyé des courriers aux quatre coins du royaume et même au-delà, et c’est Kyram, le mage d’Ébal, qui a trouvé ce livre en fouillant dans une des bibliothèques de la Ville du Moulin. Il me l’a rapporté en cachette.

– Merci, dit le prince en prenant Illah dans ses bras et en la serrant très fort, trop fort en fait puisque les coutures des côtés de la robe cédèrent dans un déchirement qui ne laissait rien augurer de bon.

Illah se releva et alla dans la chambre se changer. Elle enfila ses vêtements de garçon et lança à son frère :

– Tu viens avec moi ? Nous allons faire courir les chevaux un peu.

– Euh... je ne sais pas si je peux... dit le jeune homme hésitant.

– Bien sûr que tu peux. Nous allons emmener notre escorte habituelle avec nous et nous allons galoper dans les champs comme lorsque nous étions enfants. Nous verrons qui arrivera le premier au grand chêne, dit la princesse d'un ton malicieux.

– Illah, dit le prince en se levant, tu sais très bien que même si tu es une très bonne cavalière, tu n'arriveras jamais avant moi au grand chêne. Ce n'est jamais arrivé avant et ce n'est pas aujourd'hui que ça va changer.

– Nous verrons bien. J'ai besoin de changer d'air un peu. Voyons voir si tu peux me suivre.

– Allons-y ! s'écria Mika en sortant en courant dans le long couloir, suivi de près par sa sœur.

Leur course les fit traverser toute l'aile de la famille royale, la salle du trône, la grande salle et, finalement, ils débouchèrent dans la cour. Mika avait une bonne longueur d'avance sur Illah, mais elle le rattrapa à l'entrée de l'écurie lorsqu'il trébucha sur de la paille humide.

La princesse entra dans le box de son cheval, et d'un solide bond sur un ballot de foin, elle l'enfourcha à cru. Mika ne se laissa pas faire et fila sortir son cheval. Il n'était pas aussi doué pour monter à cru que sa sœur, mais il n'avait pas le temps de mettre une selle, donc il talonna son cheval et fila comme l'éclair. Illah était loin devant, mais le cheval de Mika était plus rapide. Il la rattrapait. Lorsqu'ils franchirent la colline et qu'ils virent le grand chêne au loin, Illah talonna son cheval si fort qu'elle faillit bien se ramasser sur le dos tant il décolla vite. Mika fit de même et il gagna du terrain.

Les soldats chargés de leur garde personnelle arrivaient au galop derrière eux, mais ils ne les rattraperaient jamais à la vitesse à laquelle ils allaient.

Illah arriva environ cinq secondes avant son frère au grand chêne, ce qui valut à ce dernier des railleries de la part des soldats qui arrivèrent derrière eux. Tout le monde s'amusait bien, même Mika, jusqu'à ce qu'Éthan arrive au galop et qu'il déclare :

– Où est-ce que vous avez la tête, tous les deux ?

Illah et Mika se regardèrent d'un œil complice et d'un même mouvement remontèrent sur leur monture et filèrent sur le chemin du retour. Éthan, qui ne s'attendait pas à cela, fit faire demi-tour à son cheval et poursuivit les deux jeunes gens. Malheureusement pour lui, Illah et Mika avaient de l'avance et leurs chevaux respectifs étaient plus reposés que celui de leur oncle. Ils eurent le temps d'arriver à l'écurie, de rentrer les chevaux et de se cacher dans le foin avant qu'Éthan arrive. Ce dernier entra dans les box et les chercha du regard. Ne trouvant rien, il voulut faire demi-tour, mais Illah et Mika sortirent ensemble du tas de foin. Éthan fit un saut digne d'un lapin, il recula et fit mine de dégainer son épée. Puis, reprenant son souffle et reconnaissant son neveu et sa nièce, il rengaina et leur dit en se tenant le cœur :

– Êtes-vous en train d'essayer de me tuer, petits crétins ?

Illah était complètement hilare. Mika, qui était d'un naturel plus sérieux, réussit à retrouver son calme plus vite. Il répondit à son oncle :

– Je suis désolé, mais c'était vraiment trop tentant, mon oncle. Si vous aviez vu votre tête ! Ça valait bien cent pièces d'or.

– Évidemment que ça valait cent pièces d'or, c'est ma tête, lui répondit son oncle en lui souriant. Toutefois, poursuivit le général plus sérieusement, vous n'auriez pas dû filer comme vous l'avez fait, sans escorte ni garde. Vous savez que vous ne pouvez pas agir comme le commun du peuple.

– Oui, mon oncle, je sais, dit Mika, mais c'était plus fort que nous. Ça faisait tellement longtemps que nous n'avions pas fait ça, ma sœur et moi. Je suis désolé de vous avoir inquiété, mais nous avons besoin tous les deux de changer d'air. Le palais est presque devenu une prison depuis quelques semaines.

– Je sais, mon garçon, mais ce n'est pas sans raison, et tu le sais très bien, lui répondit son oncle.

– Je sais.

– Éthan, je suis désolée. C'était mon idée, dit Illah. J'ai proposé cette course à Mika et nous nous sommes laissé emporter.

– Je n’avais pas besoin que tu me le dises, Illah. Même si tu vas te marier et que tu es maintenant une femme, tu as toujours ce petit côté espiègle en toi, et on dirait qu’il ne demande qu’à sortir. Toutefois, au vu des circonstances, je te demande de faire preuve de plus de prudence. Je te le demande comme ton oncle qui t’aime.

– Promis. Je ne ferai plus ça, dit Illah, contrite.

– Moi non plus, mon oncle, dit Mika.

– Parfait. Rentrez maintenant. Illah, ta mère t’attend dans ta chambre. Il paraîtrait que des déchirures sont mystérieusement apparues sur ta robe de mariée.

Illah prit un air contrarié et coupable, mais le fait que Mika devienne rouge comme une tomate laissa penser à Éthan qu’il devait y être pour quelque chose. Il décida de ne pas poser de questions et de retourner à ses affaires.

Illah laissa Mika s’occuper d’étriller les chevaux. Elle savait qu’il adorait cela et elle fila directement à ses appartements. Lorsque sa mère la vit entrer, vêtue en garçon, crottée, avec de la paille plein les cheveux et dégageant une odeur de cheval, elle déclara :

– Oh non ! Là c’en est trop ! Il va falloir te faire préparer un bain avant de pouvoir reprendre l’essayage. Illah !

– Désolée, mère, je me lave vite fait et on reprend tout si ça vous va, dit Illah pleine d’espoir.

– Dépêche-toi alors, sinon tu vas avoir de gros problèmes, jeune fille, lui dit sa mère d’un ton beaucoup moins sévère qu’elle ne l’aurait voulu.

Illah fila dans la salle d’eau et n’entendit pas sa mère dire :

– Qu’elle profite de la vie maintenant, car sa vie deviendra bien assez compliquée très vite.

*

Une semaine après l’incident de la robe de mariée, Illah était prête pour son mariage. Toutefois, son père lui dit qu’il ne pouvait célébrer l’union parce qu’il devait attendre l’arrivée du roi d’Abéral qui avait fait envoyer un

messenger pour annoncer sa venue. Le messenger de Baldine aussi avait annoncé que le roi Micnell venait, mais cela, le roi Ondier n'en parla à personne.

La princesse retrouva son fiancé dans le parc intérieur du château. Il lui avait donné rendez-vous dans ce lieu précis, mais sans lui donner de raison, ce qui était intrigant.

Lorsqu'elle arriva devant la grande fontaine qui trônait au milieu du parc, une main se posa sur ses yeux, et une voix qu'elle reconnut immédiatement lui murmura à l'oreille :

– Un jour, un homme demanda à une femme si elle voulait l'épouser. La femme lui répondit que pour qu'elle dise oui, il devait lui donner un présent digne d'une reine et qu'ainsi elle se sentirait comme une reine dans le cœur de l'homme. L'homme lui offrit ce qui était pour elle le plus beau cadeau du monde. Il cueillit une goutte de pluie qui se transforma en pierre. Il la fit monter sur un anneau et le glissa à son doigt.

Pendant qu'il lui murmurait ces mots, il glissa une bague à l'annulaire gauche de la main d'Illah. Lorsqu'il lui retira la main des yeux, elle vit briller à son doigt une magnifique bague en or surmontée d'une pierre bleu foncé comme le ciel lorsque le soleil est couché et qu'il ne fait pas encore complètement noir.

La princesse se retourna vers son fiancé et lui sauta au cou. Puis, timidement, elle l'embrassa sur les lèvres et lui dit :

– Merci. Elle est magnifique.

– C'est un plaisir de te voir heureuse. Je sais que, selon la coutume, je te remettrai un anneau lors de notre mariage et que cet anneau sera protégé par la magie ; mais je voulais te donner quelque chose qui venait simplement de moi.

– Oh, Alarik, c'est vraiment touchant ! dit Illah qui était très émue.

– Ça te dirait d'aller faire un tour à cheval cet après-midi ?

– Bien entendu. Ça tombe bien parce que j'ai quelque chose pour toi, moi aussi. Je voulais te le donner après le mariage, mais je pense que le moment

est bien choisi. Viens avec moi.

Elle l'emmena à l'écurie d'où elle sortit un magnifique étalon noir avec une tache blanche en forme de diamant sur le front. Elle l'emmena vers Alarik, qui se laissa renifler et lui caressa l'encolure. Puis le jeune homme demanda :

– Il est pour moi ?

– Oui, c'est mon cadeau de mariage. Comme tu n'avais pas de cheval à toi et que la bête qui t'a amené ici était une vieille carne, j'ai pensé que ce serait bien que tu aies ton propre cheval. Surtout que nous devons faire un long voyage après le mariage et qu'il te faudra une bonne bête.

– Je suis... je ... je l'adore. Tu es adorable ! s'exclama le jeune homme en prenant Illah dans ses bras et en la soulevant de terre pour la faire tourner puis la reposer.

Alarik était très content. Il adorait les chevaux. C'était un pur-sang, celui-là. Un étalon magnifique, jeune mais pas trop, fougueux et impétueux. Il ne cessait de piaffer, mais se calmait au moindre contact humain.

Le jeune homme se mit à parler au cheval dans la langue des tribus de son pays, une langue que certaines personnes parlaient encore, mais qui était de plus en plus rare. C'était comme une musique, mais chantée tout bas. Sa voix grave, presque rauque et mélodieuse en même temps, résonnait comme un murmure apaisant que le cheval semblait écouter. Alarik savait très bien comment approcher un cheval comme celui-ci et il avait très envie de le monter. L'animal n'était pas sellé. Il ne voulait pas l'effrayer ; donc, lentement, il déposa sur l'animal une couverture rouge, puis il mit la selle. Le cheval se cabra et rua, mais dès qu'il sentit la selle non sanglée glisser sur le sol en entraînant la couverture, il cessa de s'énerver. Alarik ne remit que la selle. Le cheval bougea un peu, mais sans plus. Puis une fois la selle bien attachée, Alarik fit marcher le cheval avec lui, en lui glissant des morceaux de pommes cueillies au passage, dans un seau laissé sur un banc. Il emmena le cheval dans l'enclos. Illah marchait à ses côtés mais elle

s'arrêta à la barrière. Alarik entra avec la bête et il referma la clôture. Puis il demanda à Illah :

– Est-ce qu'il a un nom ?

– Je ne pense pas. Tu as une idée ?

– Oui, dit le jeune homme en ne quittant pas le cheval des yeux.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Édalas. Ça veut dire *foudre* dans la langue des anciennes tribus d'Ébal.

– Vraiment ? Ça lui va bien. Tu vas essayer de le monter ?

– Oui. Je veux qu'il me connaisse et ça va le calmer. Ensuite, nous irons faire un tour, lui et moi. Tu viendras avec nous ?

– Bien sûr, répondit la princesse.

Alarik saisit les rênes d'Édalas et mit le pied à l'étrier tout en surveillant les réactions du cheval. Il ne bougea pas d'un poil. Alarik se donna un petit élan et enfourcha l'animal. Édalas piaffa un peu et s'ébroua pour tenter de chasser ce nouveau poids de sur son dos, mais voyant qu'il n'y arrivait pas, il se tourna la tête pour essayer de le mordre. Alarik se pencha à son oreille et lui murmura quelques mots en tirant sur la bride. Le cheval se retourna comme si de rien n'était et se mit à avancer lentement, selon les coups de talons de son cavalier.

Pendant quelques minutes, ils marchèrent au pas. Puis ce fut un trot relativement calme. Alarik fit signe à Illah d'ouvrir la barrière et il talonna Édalas pour qu'il parte au galop. Le cheval ne se le fit pas dire deux fois. Il fonça tête baissée vers le champ. Illah les regarda s'éloigner en souriant. Lorsque le cavalier et sa monture firent demi-tour et qu'ils revinrent vers les écuries, Alarik était tout souriant et le cheval semblait beaucoup plus calme. Le jeune homme dit à Illah en descendant de cheval :

– C'est le meilleur cheval que j'aie monté. Il est très rapide. Je ne pense pas qu'il soit aisé de le rattraper s'il devait partir au grand galop.

– Tu es content de lui, c'est le principal. Vous allez apprendre à vous connaître un peu mieux et, ensuite, tu pourras te fier totalement à lui.

– Exactement. Tu vas te préparer pour aller faire notre balade, ma chère princesse ?

– Oui, bien sûr, je ne serai pas longue.

Illah retourna à l'intérieur des écuries où elle avait fait préparer son cheval. Elle rejoignit Alarik qui était de nouveau en selle, et ils filèrent ensemble vers les collines derrière la capitale. Une escorte les suivait à bonne distance.

Les tourtereaux laissèrent libre cours à leurs chevaux dans les champs pendant une bonne partie de la journée et, finalement, ils s'arrêtèrent au grand chêne où une collation les attendait. Illah en profita pour questionner son fiancé qu'elle connaissait bien peu.

– J'aimerais que tu me parles de ton enfance à Ébal, lui dit-elle.

– Pas de problème. Je suis né et j'ai grandi au château. Ma mère est décédée en me mettant au monde, ce qui a laissé mon père seul avec la charge de mon éducation. Il a engagé une nourrice, qui s'appelait Fiona, pour s'occuper de moi, ainsi que des précepteurs pour que je sois un érudit. Je n'ai pas passé beaucoup de temps avec mon père, puisqu'en tant que général des armées, il était et il est toujours très occupé. Par contre, j'avais des libertés que d'autres enfants n'ont pas. Cela compensait un peu pour son absence. J'ai pu ainsi apprendre un peu de tout, dont un peu de botanique avec Fiona. Ma nourrice était une bonne guérisseuse.

– Comme les mages ? demanda Illah.

– Oui et non. Elle ne se servait pas de la magie puisqu'elle n'avait aucun pouvoir, mais elle connaissait bien les plantes et savait soigner bien des maux. C'est elle qui m'a appris tout ce que je sais sur les plantes et comment les reconnaître. J'ai oublié la plupart des noms, car certains sont très durs à retenir ; mais lorsque je vois une plante que je connais, je sais immédiatement à quoi elle sert. Fiona connaissait presque toutes les plantes, qu'elles soient d'un intérêt curatif ou nutritif. J'ai appris beaucoup avec elle.

- Tu parles d’elle au passé, pourquoi ?
- Elle est décédée il y a deux ans.
- C’est triste, dit Illah en baissant la tête.
- Elle a eu une belle vie. Lorsque la maladie l’a emportée, elle était une vieille dame. C’est sa fille qui l’a remplacée. Elle s’appelle Jade.
- Elle a quel âge ? demanda Illah.
- Je ne sais pas. Elle est plus vieille que moi de plusieurs années. Ses enfants, elle en a trois, sont plus jeunes que moi de peu, donc elle doit avoir dans les quarante ans, je crois.
- Continue à me raconter ton histoire, l’implora Illah.
- D’accord, si ça peut te faire plaisir, dit Alarik en lui caressant la joue.

Le jeune homme lui raconta tout un tas d’anecdotes sur son enfance. Lorsque le soleil commença à descendre, ils rentrèrent au château. Quelle ne fut pas leur surprise de trouver tout un bataillon de soldats à l’entrée de la grande salle.

Illah dut user de son pouvoir princier pour qu’on les laisse entrer. Elle trouva son père et sa mère en plein centre de la grande pièce en train de serrer la main de gens qu’Illah n’avait jamais vus avant. Elle s’approcha et reconnut l’étendard du royaume de Baldine et celui d’Abéral. Elle alla donc retrouver son père. Alarik alla rejoindre le roi Onel qui semblait être le médiateur de la conversation entre les monarques.

Un grand homme aux cheveux bouclés s’inclina devant Illah lorsque le roi Ondier la présenta. Puis le roi dit à sa fille :

- Je te présente le roi Derek d’Abéral. Il a fait le voyage exprès pour ton mariage, ma fille.
- Majesté, c’est un honneur de vous rencontrer, dit Illah en faisant une profonde révérence malgré sa tenue d’équitation qui ne lui donnait aucune grâce féminine.
- Je suis très honoré, moi aussi, princesse Illah. Je vous offre toutes mes félicitations pour votre mariage. Où est le jeune homme qui est l’heureux élu ?

– Juste ici, Majesté, dit Illah en se dirigeant vers Alarik. Je vous présente Alarik d'Ébal, le fils du général Théodore, cousin du roi Onel d'Ébal.

– Enchanté, jeune homme, dit le roi en serrant la main du prétendant d'Illah. Vous avez bien de la chance. Ondier, votre fille est magnifique, c'est tout le portrait de sa mère. Et le jeune homme me semble un solide gaillard.

– En effet, Majesté, dit Ondier. Puis-je vous inviter à suivre mon épouse ? Elle vous conduira dans vos appartements.

– Absolument, répondit le roi d'Abéral. Je suis fourbu après un aussi long voyage. Je vais aller me reposer. Nous nous reverrons pour le repas si cela vous convient, Ondier.

– Bien entendu. Reposez-vous bien, Derek, dit Ondier en suivant des yeux la procession qui constituait la suite du roi. Illah, poursuivit Ondier, j'aimerais te parler en privé.

– Oui, père, dit Illah en suivant son père un peu à l'écart.

– Illah. Le roi de Baldine est ici.

– Pardon ?

– Je sais, ça me surprend, moi aussi. Lorsque je lui ai envoyé l'invitation pour ton mariage, je ne pensais pas qu'il viendrait, mais il est là et nous devons l'accueillir comme il se doit. Je ne pense pas que j'aie besoin de te faire un dessin pour que tu comprennes que je ne l'ai pas invité ici seulement pour la noce.

– Non, je comprends très bien, dit Illah. C'est une question de politique. Vous voulez contracter une alliance avec le royaume de Baldine, n'est-ce pas ?

– Oui, exactement, confirma le roi Ondier.

– Vous faites cela à cause de la guerre contre le Zythor, si je comprends bien.

– Tu es très perspicace, ma fille. Le roi de Baldine a une façon bien à lui de discuter de politique. Fais au mieux, ma fille, je te fais confiance. Sois ma fierté.

– Oui, père, je ferai usage de toutes mes bonnes manières dans ce cas. Même si ma tenue n'est pas très appropriée, je ne vous décevrai pas.

– J'en suis certain, Illah. Suis-moi maintenant, nous devons faire les présentations officielles.

– Oui, père, dit Illah.

La foule se sépara pour laisser passer un homme de très grande taille au visage bronzé et à la chevelure noire comme la nuit. Un jeune homme qui lui ressemblait un peu le suivait. Illah s'inclina devant le grand homme et attendit que son père la présente comme il se doit.

Le roi Onel se tenait entre les deux rois et ne les quittait pas des yeux. C'était un moment historique dans l'histoire de Kianah, puisque les monarques de Ganthal et de Baldine ne s'étaient pratiquement pas adressé la parole depuis qu'ils étaient montés sur leurs trônes respectifs.

Ondier tendit la main au roi Micnell. Pendant quelques secondes qui semblèrent durer une éternité, le roi de Baldine ne bougea pas, puis il accepta cette main tendue sans se départir de l'expression austère qui marquait ses traits. Le roi Ondier déclara de sa voix forte :

– Soyez le bienvenu au Ganthal, Micnell.

– Merci, Ondier. C'est un plaisir de revenir dans ce pays pour des réjouissances comme celles qui nous attendent, répondit le roi de Baldine en faisant référence autant au mariage d'Illah qu'à la guerre contre le Zythor.

– Si vous le permettez, Micnell, j'aimerais vous présenter ma fille, la princesse Illah de Ganthal, dit Ondier en invitant le roi à s'approcher de la princesse qui était toujours inclinée dans une profonde et douloureuse révérence.

– Je suis charmé de vous rencontrer, Princesse Illah, dit Micnell en lui tendant la main pour qu'elle se relève. On m'avait décrit votre beauté comme étant stupéfiante, et je constate avec joie que ce n'était pas exagéré.

– Merci, Majesté, dit Illah en baissant modestement les yeux.

– J’aimerais bien rencontrer votre futur époux, princesse, pourriez-vous me le présenter ?

– Comme il vous plaira, Majesté. Voici Alarik d’Ébal, fils de Théodore d’Ébal.

– Mon dieu, mais c’est bien le petit garnement qui me volait mon épée pendant les réunions entre nos deux nations ? s’exclama le roi de Baldine avec stupéfaction.

– Oui, Majesté, dit Alarik en rougissant.

– Eh bien, on voit que tu as été bien nourri. Tu es aussi grand que ton père et aussi costaud, dit Micnell. Je te félicite pour ton choix d’épouse, jeune homme.

– Merci, Majesté, je suis un homme chanceux, répondit Alarik.

– Ça, je n’en doute pas une seconde, dit le roi Micnell entre ses dents. Ondier, j’aimerais, tout comme l’a fait le roi d’Abéral, aller me reposer un peu avant le repas de ce soir.

– Bien entendu, Majesté. Illah vous conduira à vos appartements.

– Merci, Ondier. Votre hospitalité légendaire n’a rien perdu de son panache avec les années, dit le roi, ironique, puisqu’il n’avait jamais mis les pieds au palais d’Èrèmonta avant ce jour, les réunions entre les monarques se passant toujours dans des campements temporaires.

Ondier se retint à temps de ne pas répliquer. Onel lui posa la main sur le bras et lui murmura à l’oreille :

– Après le repas de ce soir, nous nous réunirons tous ensemble, tous les rois de Kianah. Vous pourrez dire ce que vous pensez à ce moment-là, nous serons en privé.

– Oui, je sais, mais j’aimerais l’étouffer avec son étendard, ce roi prétentieux, dit Ondier entre ses dents.

– Imaginez-le, Majesté, dans votre tête, c’est tout ce que vous pouvez faire pour l’instant.

Illah conduisit le roi Micnell et sa suite vers les quartiers qui leur étaient attribués. Lorsqu’elle voulut laisser le roi dans sa chambre avec ses

domestiques, il la retint d'un geste et congédia tout son personnel. Lorsqu'il se retrouva seul avec Illah, il lui dit :

– Vous n'êtes pas assez sotte pour croire que j'ai fait un aussi long voyage seulement pour assister à votre mariage. Votre intelligence brille dans vos yeux, princesse. J'aimerais, si vous le permettez, que nous parlions un peu, juste vous et moi.

– Bien entendu. Je suis au service de Votre Majesté, dit Illah en s'inclinant avant de s'asseoir sur le siège que le roi lui indiquait.

Illah s'attendait à une telle requête de la part du roi de Baldine. Dès qu'elle avait appris qu'il était venu au Ganthal, elle savait très bien que son mariage n'était qu'un prétexte. C'est pourquoi son père avait tant tenu à lui faire comprendre à quel point il était important qu'elle se tienne bien avec ce roi et qu'au besoin, elle soit une oreille attentive.

Micnell prit le temps de regarder la jeune femme qui se tenait devant lui. Elle ressemblait tant à sa mère, à l'exception de ses yeux, qui étaient ceux de son père. Il se demanda si elle était aussi têtue. Il lui demanda :

– Êtes-vous heureuse de ce mariage arrangé, mon enfant ?

– Oui, Majesté. Ce serait très long à raconter, mais disons que plus je passe de temps avec Alarik, plus je l'apprécie. Et maintenant, je ne peux plus imaginer ma vie sans lui, répondit Illah franchement.

– C'est très bien. Heureux sont les mariages où les deux parties éprouvent de l'affection l'une pour l'autre. Illah, je sais que vous êtes très intelligente. Même les rumeurs de palais de ce royaume se rendent jusqu'à mes oreilles de l'autre côté de la frontière. J'aimerais savoir ce que votre père attend de moi en me faisant venir ici.

– Majesté, je ne pense pas faire honneur à votre intelligence si je devais répondre à votre question, dit Illah malicieusement.

– En effet, répondit le roi en riant. La raison officielle est votre mariage.

– Oui, Majesté, dit Illah.

– Toutefois, même si la coutume veut que, lors d'un mariage comme le vôtre, tous les rois soient invités, je ne pensais pas que votre père ravalerait

son orgueil au point de me faire parvenir une invitation. Pour être honnête avec vous, princesse, si ce n'était pas de l'affection que j'ai pour le roi Onel, qui a ajouté une missive à celle de votre père, je ne serais pas venu. N'y voyez pas de préjudice envers votre personne, ma chère, mais votre père et moi ne sommes pas amis et ne l'avons jamais été. Donc, je vous demande à nouveau : connaissez-vous la vraie raison de ma venue dans votre pays ?

– Majesté, je connais la réponse à cette question, mais il ne me revient en aucun cas le droit d'y répondre officiellement, et vous le savez très bien, dit Illah avec autant de tact que possible.

Le roi Micnell éclata de rire. Il se leva et alla se servir un verre de vin. Puis il dit à Illah en riant toujours :

– Je connais maintenant la réponse à bien des questions. Je me demandais si vous aviez seulement le visage de votre mère ou également son gentil et patient caractère. Je vois que vous êtes la digne fille de votre père.

– Majesté, je... s'impatientait Illah.

– Calmez-vous, princesse, je ne voulais pas vous faire fâcher, seulement vous tester un peu. Maintenant que je sais à qui j'ai affaire, j'aimerais parler à la princesse de Ganthal, celle qui dirige le royaume d'une main de fer lorsque son père n'est pas là. Puis-je avoir une vraie conversation avec cette personne, ou devrai-je me contenter de badiner avec une future mariée ?

Illah prit le temps de réfléchir avant de répondre. Au Ganthal, les femmes, même les femmes de haut rang, n'avaient pas la même importance que les hommes. Toutefois, au royaume de Baldine, pour ce qu'Illah en savait, les femmes et les hommes étaient tous sur un pied d'égalité. Donc, Illah devait se sentir flattée que le roi demande à s'entretenir avec elle, même si, en principe, toute question politique devait être discutée avec le roi seulement.

Si le roi Micnell avait entendu parler des talents de politicienne d'Illah, elle devait donc faire bonne figure et parler avec ce roi. Elle n'aurait qu'à

tout rapporter à son père par la suite et faire très attention de ne pas commettre d'impair. Elle répondit donc :

– Je ne crois pas que Votre Majesté soit très intéressée par la façon dont les fleurs seront arrangées pour le grand jour. Je pense toutefois pouvoir discuter avec vous de certaines choses, à la condition, bien entendu, que cela ne soit pas considéré comme officiel.

– Mais bien entendu, Illah.

– Que voulez-vous savoir, Majesté ? demanda la princesse.

– Pour commencer, j'ai appris par mes conseillers que la guerre contre le Zythor devient de plus en plus pénible. Je sais aussi que votre frère a été empoisonné. Je ne porte pas le Ganthal particulièrement dans mon cœur, princesse, mais Trévor mène cette guerre d'une façon inadmissible. Les lois de la guerre ne sont pas seulement des suggestions.

– En effet, Majesté, mais le roi Trévor n'a jamais joué selon les règles durant les dix dernières années, répondit Illah.

– C'est dans sa nature. Je sais que votre père voudrait bien contracter une alliance avec Abéral et Baldine. Le roi Derek ne posera pas de problème. Il acceptera sans condition. Je ne serais pas inquiet de ce côté-là à votre place. Toutefois, de mon côté, je ne suis pas en aussi bons termes avec toutes les nations. Je sais que votre père a besoin d'aide. Le royaume d'Ébal vous aidera tant qu'il le pourra. Abéral est trop éloigné pour être une aide immédiate en cas de besoin, donc votre père a besoin de moi. J'ai raison ?

– Je pense que Votre Majesté a bien cerné le problème, répondit Illah.

– Bien, dans ce cas, je vais vous faire une proposition. Si vous la trouvez correcte, je la ferai officiellement à votre père. Si vous la jugez insuffisante, vous pouvez me le dire en toute franchise, je ne me sentirai pas insulté.

– Comme il vous plaira, Majesté, dit Illah attentive.

– Ma proposition est la suivante : j'assiste à votre mariage, comme il se doit, et je vous offre comme cadeau de mariage un navire. Dans ce navire se trouvent des armes et des hommes. D'autres arriveront par les terres dans quelques jours.

– De combien d’hommes est-ce que l’on parle, Majesté ? demanda la princesse.

– Trois mille. Je les mets sous les ordres de votre père et de votre oncle.

– C’est très généreux de votre part, Majesté. Si je puis me permettre de parler franchement...

– Faites donc, princesse.

– Eh bien, je ne pense pas qu’une telle générosité de la part d’un roi qui, ouvertement, n’aime pas le Ganthal, aille sans contrepartie. Donc que demandez-vous en échange ?

– Je savais bien qu’il y avait de la jugeote dans cette jolie tête, dit le roi en riant. En échange, je laisse ici mon neveu et ma nièce. Ils seront mes yeux et mes oreilles. Officiellement, ils seront des ambassadeurs de Baldine invités à la cour pour établir une paix durable entre nos deux nations. Officieusement, ils devront être tolérés en tant que fouineurs à la cour.

– Ce seront des espions, dit Illah. Si vous voulez nous espionner, pourquoi nous le dire en face ?

– La raison est simple, princesse. Je ne fais pas confiance à votre père et, pour cela, j’ai mes raisons. Mais je ne suis pas stupide non plus. Le roi Trévor est une menace pour tout le continent. Il est de mon devoir d’aider votre père à stopper les tentatives d’invasion venant de Zythor, car tôt ou tard, il finira par avoir ce qu’il veut si personne ne fait rien. Et même si je n’apprécie pas votre père, je respecte beaucoup les efforts qu’il fournit pour empêcher l’envahisseur de prendre nos terres et de les asservir. Donc, je vous offre mon aide, officieusement. Officiellement, nos deux nations feront la paix. Je m’engagerai également envers votre père à lui fournir toute l’aide supplémentaire qu’il jugera nécessaire lorsque le moment viendra...

– En laissant vos espions nous surveiller pour ne pas avoir de mauvaise surprise, termina Illah pour Micnell.

– Exactement. Une relation amicale entre le Ganthal et Baldine ne sera pas facile à entreprendre, mais avec de la bonne volonté, je pense que nous

pourrions y arriver, dit Micnell de façon conciliante.

– C’est un fait. Je pense que votre offre est sensée. Je ne peux pas répondre à la place de mon père évidemment, surtout en ce qui a trait à votre neveu et votre nièce, mais je pense que mon père y verra un intérêt plus que profitable pour la cause qu’il défend.

– Bien. C’est parfait, dit le roi. Je vous laisse donc aller faire part à votre père de notre conversation, et ne faites pas cette tête. Je savais bien que tout ce qui se dirait ici serait répété dans le bureau du roi à la minute où vous franchiriez cette porte. C’est votre devoir. Si vous deviez agir autrement, je serais très déçu. Allez-y, mon enfant. Faites ce que vous devez faire. Pendant ce temps, je vais profiter un peu de cette charmante pièce de repos. Nous nous reverrons ce soir, au repas.

– Bien, Majesté, dit Illah en se levant et en s’inclinant. Reposez-vous bien.

– Merci, mon enfant, dit le roi.

Illah sortit dignement des appartements du roi Micnell et dès qu’elle fut hors de vue de ses domestiques, elle courut à perdre haleine pour retrouver son père et lui rapporter les propos de son invité.

Ondier et Onel attendaient Illah dans le bureau. Ils furent agréablement surpris d’entendre la proposition du roi de Baldine jusqu’à la mention du neveu et de la nièce demeurant au palais. Le roi Ondier s’exclama :

– Il veut nous espionner ouvertement ! Et il pense que nous allons le laisser faire sans rien dire ?

– Père, je crois bien que nous n’avons pas le choix. Il est vrai que ce n’est pas très... disons commun comme méthode, mais venant d’un monarque comme Micnell, qui se méfie de tout le monde au Ganthal, il ne fallait pas s’attendre à ce qu’il nous donne tout sans rien en retour. Je ne pense pas que son neveu et sa nièce soient un problème. Ils ne seront là qu’à titre d’ambassadeurs...

– À fouiner partout pour tout rapporter à ce diable de roi ! s’exclama Ondier en colère.

– Probablement, père, mais c'est un mal pour un bien puisque nous obtenons une garantie d'aide dont nous avons besoin.

– En effet, dit le roi plus bas en se retournant vers la fenêtre.

– Ondier, dit Onel, je pense que l'offre de Micnell est correcte. Je ne dis pas qu'elle est parfaite, mais plus qu'acceptable. Vous devriez accepter. L'aide de son armée sera plus que bienvenue. De plus, la présence du neveu et de la nièce sera une garantie pour nous.

– Que voulez-vous dire ? demanda Ondier.

– Micnell nous laisse des membres de sa famille ici. S'il venait à vous trahir, vous pourriez très bien vous servir de ces gens comme monnaie d'échange, dit Onel.

– Tiens donc, je ne voyais pas cela sous cet angle, murmura le roi. C'est d'accord. Je vais accepter son offre ce soir, pendant le repas. Et demain, nous assisterons au mariage de ma fille. Cela va-t-il à tout le monde ?

– Parfaitement, père, dit Illah.

– À moi, tout me va, du moment que tout le monde est content, dit le roi Onel en riant.

– Parfait. Je vais faire préparer les papiers pour ce soir, dit Ondier. Tous les rois signeront et nous serons une unité invincible face à l'envahisseur. Va te préparer, ma fille. Ce soir, le repas sera ton banquet. Va prévenir ton fiancé, qu'il se prépare comme il se doit.

– Oui, père, dit Illah en sortant.

Onel attendit quelques minutes après la sortie d'Illah et dit à Ondier sur le ton de la confidence :

– Votre fille, mon cher Ondier, est une redoutable politicienne. Elle a mis à sa main le seul roi qu'aucun monarque n'a jamais pu amadouer comme il le voulait.

– Je sais ; si elle avait été un garçon, elle aurait été un roi magnifique, dit Ondier.

– Votre fils sera un roi bon et juste, seulement il n'aura jamais le panache de votre fille.

– Non, en effet, dit le roi pour lui-même.

Onel se retira vers ses appartements en laissant Ondier à ses réflexions. Le roi de Ganthal devait bien le reconnaître, Illah était bien meilleure que lui pour négocier avec les nations étrangères. Elle avait le doigté et le talent qui lui avaient toujours fait défaut. Une si petite fille... déjà si grande et si vaillante que même le roi de Baldine n'était pas de taille face à elle.

Ondier sourit en pensant qu'Illah était bien plus qu'une princesse. « Elle devrait être reine de ce royaume, se disait-il. Si seulement tout le monde pouvait voir comme elle est brillante lorsque vient le temps de gérer les intérêts de Ganthal. Le peuple accepterait peut-être une reine... Non, bien sûr que non. Ce serait affaiblir le royaume en temps de guerre, d'entreprendre ce genre de chose. Lorsque la paix sera revenue, se promit le roi, je parlerai à mes deux enfants. Je sais que Mika ne veut pas être roi, mais qu'il le fera quand même parce que c'est ce que j'attends de lui. Je parlerai aux conseillers et nous verrons bien s'ils accepteront que l'héritier du trône soit en fait une héritière. Comme ce serait idéal. Je pourrais quitter cette terre en sachant que mon royaume est dans les meilleures mains. »

Le roi retourna à son bureau s'occuper de la paperasse habituelle, mais l'idée de faire d'Illah son héritière demeurait bien ancrée dans un recoin de son esprit, avec l'espoir que cela serait peut-être possible.

*

Au banquet en l'honneur du mariage de sa fille, Ondier fut fier de lui-même. Il réussit à être gentil et poli avec tout le monde, même avec le roi Micnell. Il eut même une bonne conversation sur la chasse avec ce dernier.

Les alliances entre le Ganthal, Ébal, Baldine et Abéral furent signées devant tous les invités présents. Cela même devant les yeux d'un espion de Trévor, qui se faufila bien vite hors des murs du palais pour envoyer un message à son maître sur la nouvelle tournure que prenaient les événements.

Le lendemain matin passa comme dans un rêve pour Illah. Elle dut se purifier dans un bain spécial avec des huiles parfumées qu'elle n'utiliserait

que ce jour-là, puis on la coiffa. Ses cheveux blonds furent remontés un peu sur sa tête pour donner une impression de hauteur. On lui mit son diadème de princesse, sur lequel un léger voile était fixé. Puis, on l'aida à enfiler sa robe, qui était toute blanche, avec un décolleté carré dégageant un peu ses épaules. Les manches longues évasées aux poignets furent lacées aux épaules par sa mère avec de fins rubans d'argent. Le collier de diamants que la reine avait porté à son mariage et qui provenait des bijoux de la couronne d'Ébal, emporté dans le plus grand secret par le roi Onel en personne, fut posé sur le cou délicat de la princesse. Elle mit les boucles d'oreilles qui l'accompagnaient. Puis elle enfila les fines chaussures à talons hauts faites en soie argent.

Lorsqu'elle se regarda dans le miroir, Illah eut de la difficulté à se reconnaître. Toutes les dames présentes, même la reine Marissa, lui dirent qu'elle était ravissante. La reine Iza-Mel retenait ses larmes devant la stupéfiante transformation de sa fille. Puis le mage Misak entra dans la salle de parement.

– Veuillez me laisser seul avec la princesse. Je dois faire le rituel, dit le mage.

Iza-Mel fit sortir toutes les dames de la pièce, car il en allait de leur sécurité. Misak se mit debout devant Illah, dont le cœur cognait si fort dans sa poitrine qu'elle y posa la main de peur qu'il n'en sorte, puis il lui dit :

– Vous êtes resplendissante, princesse. Êtes-vous prête à prêter serment devant moi ?

– Oui, Misak, je suis prête.

Le mage leva les mains au-dessus de la tête d'Illah, et ses yeux devinrent noirs comme la nuit. Ce ne fut pas la belle voix grave du mage qui résonna, mais celle de la magie qui parlait à travers lui. Il se mit à parler fort, d'une voix caverneuse, et demanda :

– Jurez-vous sur votre honneur et sur votre vie que l'union que vous allez contracter en ce jour est ce que votre cœur vous dicte ?

– Je le jure, dit Illah solennellement.

– Acceptez-vous de subir l'épreuve de l'acceptation de l'union avec celui qui sera votre époux et d'en accepter les conséquences ?

– J'accepte, dit Illah toujours aussi sérieuse.

– Je vous retire, Illah de Ganthal, le pouvoir de porter la vie dans votre ventre. Vous êtes dès à présent stérile et ne pourrez concevoir d'enfant avec votre époux avant d'avoir été acceptée par l'ordre des mages blancs d'Oèva. Vous devrez vous présenter devant cet ordre avant que la lune soit à nouveau dans la position exacte où elle se trouve en ce moment. Les mages vous rendront votre fertilité. Votre époux a subi cette épreuve précédemment. Acceptez-vous de la subir à ses côtés pour que votre union soit acceptée ?

– Oui, je l'accepte, dit Illah.

– Bien, dit le mage dont les yeux redevinrent normaux. Je suis fier de vous, Illah. La plupart des femmes qui ont subi ces épreuves éclataient en sanglots en apprenant qu'elles étaient devenues stériles.

– Les mages me rendront ma fertilité en temps et en heure. De plus, je ne vois pas pourquoi je ne ferais pas ce sacrifice puisque mon futur époux y a consenti et que d'autres avant moi l'ont fait. Ce serait ridicule de ma part de m'inquiéter pour cela.

– Votre force de caractère est très impressionnante, princesse. Je suis fier de vous. Soit dit entre nous, j'aimerais que vous sachiez que la stérilité n'est pas permanente. Si vous deviez ne pas réussir l'épreuve d'acceptation de l'union, je pourrais très bien vous rendre votre fertilité puisque c'est moi qui vous l'ai enlevée. Mais ne le dites à personne, sinon plus aucun prince ou princesse n'accepterait de subir cette épreuve. Les mages ont besoin de savoir si les époux qui seront peut-être les dirigeants des nations de ce continent sont capables de s'entraider et se soutenir pour le meilleur et pour le pire. Cette épreuve sert à cela.

– Je vois. Je ne révélerai votre secret à personne, même pas à mon époux, dit Illah en murmurant.

– Bien. Je vais vous laisser avec votre mère pour que vous finissiez de vous préparer mentalement. Je vais vous attendre sur l’estrade qui a été montée dehors. La population d’Èrèmonta et des environs est arrivée. Votre père vous conduira à votre futur époux. Puis, selon la coutume, votre père et moi vous unirons. Ensuite, nous ferons la fête, princesse. Et demain, vous partirez pour votre voyage avec Alarik. Je vous souhaite tout le bonheur du monde avec lui et soyez fière de vous. Jamais une mariée n’a été aussi resplendissante.

– Merci, Misak, arrêtez de me parler comme ça, vous allez me faire pleurer, dit Illah en serrant le mage dans ses bras.

– Non, non, il ne faut pas pleurer, ma petite princesse. Vous devez être la lumière de ce jour. À tout de suite.

– À tout à l’heure, Misak, dit Illah en le regardant sortir.

Ondier terminait de mettre son costume d’apparat lorsqu’on frappa à la porte de ses appartements. Quelle ne fut pas sa surprise de voir entrer le roi Onel, Derek et même Micnell. Ces derniers ayant été informés par Kyram qu’ils devaient être les gardiens de l’allée d’honneur, ils durent se rendre devant le roi dont l’enfant se mariait et faire ce qu’on leur demandait. Les trois rois mirent donc un genou par terre et tinrent leurs épées devant eux et déclarèrent chacun leur tour :

– Je jure sur ma vie qu’en ce jour, je protégerai celle qui sera unie devant les dieux ainsi que celui à qui elle unira sa vie. Jusqu’au coucher du soleil, nous serons les gardiens de l’allée d’honneur.

Ondier, qui connaissait ce rituel pour y avoir participé lors du mariage d’Onel, déclara :

– J’accepte ce cadeau d’honneur de vos personnes royales. Vous êtes dès à présent les gardiens de l’allée d’honneur. Et je suis très touché que vous y participiez tous, dit le roi, ému.

– Ondier, dit Micnell, je tiens à ce que vous sachiez que je suis très heureux pour vous et votre famille et que je suis très touché de pouvoir participer à cette cérémonie. C’est très honorable de votre part, étant donné

nos relations passées, d'avoir agi comme vous l'avez fait en m'invitant à ce mariage. Sachez que je ne renierai pas mon serment. J'en suis très fier et très heureux.

– Merci, Micnell. Je ne sais pas quoi dire.

– Vous ne devriez pas aller chercher votre fille ? demanda Derek. Il me semble que c'est le moment.

– En effet, Derek, c'est le moment, dit le roi soudain nerveux.

Il traversa le long couloir et se rendit aux appartements de sa fille. Lorsqu'il la vit parée pour son mariage, aussi belle qu'une fleur, il dut faire de gros efforts pour ne pas montrer ses émotions. Illah posa la main sur son bras et le laissa la guider à travers le palais, où tout le monde s'extasia devant sa beauté.

Lorsqu'elle sortit à l'extérieur, des trompettes sonnèrent et tous les gens présents se mirent à murmurer sur son passage. Lorsqu'elle croisa les yeux d'Alarik, qui l'attendait sur l'estrade, elle sentit son cœur faire un bond de bonheur quasi douloureux dans sa poitrine. Son père remit la main de la princesse à son futur époux, et la cérémonie commença.

Misak commença par purifier le jeune couple avec une substance odorante qui répandait une fumée blanche dans l'air. Puis il demanda à l'assistance :

– Peuple de Ganthal, vous êtes témoin de l'union de la princesse Illah avec Alarik d'Ébal ; acceptez-vous cette union ?

– OUI ! clama la foule en chœur.

– Illah et Alarik, en ce jour, vous êtes unis dans le mariage, poursuivit Misak. Alarik, acceptez-vous cette femme comme compagne dans la vie, comme mère de vos enfants et comme votre égale ?

– Oui, je l'accepte, déclara Alarik, d'une voix suffisamment forte pour être entendu de tous.

– Illah, acceptez-vous cet homme comme compagnon de vie, comme père de vos enfants et comme votre égal ?

– Oui, je l'accepte, dit Illah aussi fort qu'elle le put.

– Illah et Alarik, vous allez maintenant prêter serment devant tous de vous aimer, de vous être fidèles l'un à l'autre et de vous soutenir mutuellement dans les moments difficiles comme pendant les jours heureux. Jurez-le.

– Je le jure, dit à l'unisson le jeune couple en se regardant dans les yeux.

– Devant cette foule, vous allez maintenant échanger le gage de votre union sous la forme d'anneaux symbolisant le cercle de la vie qui se renouvelle à chaque instant.

Illah prit l'anneau d'or, le plus grand, sur lequel les symboles magiques de protection étaient gravés, et le glissa à la main gauche de son époux. Alarik fit de même avec le plus petit des anneaux et le glissa dans le même doigt qui portait la bague qu'il avait offerte à Illah.

Misak leva les bras en l'air et se mit à scander une incantation dans une langue mystique, puis il la répéta dans la langue des hommes pour qu'elle puisse être comprise de tous :

– Par la magie douce et puissante, par le vent, la terre, l'eau et le feu, et par le pouvoir des dieux, que la magie vous protège, vous aide et vous guide pendant votre union. Celle-ci est sacrée devant les rois de Kianah, devant le mage et devant le peuple. Ce qui a été juré aujourd'hui, seule la mort peut le défaire. ETTORACK !

clama Misak, et une boule de lumière se forma dans ses mains. Elle tournoya au-dessus des nouveaux mariés et explosa juste au-dessus de leur tête, signe que la magie était accomplie.

Ondier s'avança devant la foule, prit son épée et la posa sur la tête d'Illah et d'Alarik en clamant :

– Je suis Ondier de Ganthal et je vous déclare unis devant moi et devant tous. Soyez heureux, mes enfants, votre nouvelle vie vous attend.

Le roi rengaina son épée, et les nouveaux époux se mirent face à la foule, qui applaudit à tout rompre lorsque les trompettes sonnèrent. Alarik et Illah échangèrent leur premier baiser en tant que mari et femme. Ils quittèrent l'estrade et allèrent prendre un bain de foule. Tout le monde vint les féliciter

et les embrasser. Le tout fut suivi par la réception et le banquet qui continua jusque tard dans la nuit.

Illah et Alarik se retirèrent dans les appartements de la princesse, où Illah commença à retirer lentement sa robe de mariée. Alarik dut l'aider à dégrafer la robe. Ce fut une étape très intime pour leur jeune couple qui ne connaissait pas l'intimité que confère le mariage. Lorsque Illah se glissa dans le lit après une heure de bataille avec sa robe, Alarik lui demanda :

– Es-tu heureuse ?

– Oui, très heureuse. Je ne pensais pas que je le serais autant le jour de mon mariage arrangé, lui répondit-elle en riant.

– Eh bien, j'en suis très content, dit le jeune homme en s'allongeant à côté d'elle. Maintenant je peux dire à tout le monde que tu es ma femme.

– Oui, et je te plains énormément, dit Illah avec le sourire.

Alarik se pencha et l'embrassa doucement, puis avec plus de passion ; et comme la vie le souhaite en permettant aux hommes et aux femmes de s'aimer, ils passèrent ensemble leur première nuit en tant que mari et femme.

Le lendemain matin, lorsque Illah ouvrit les yeux et qu'elle sentit le bras de son époux autour de sa taille, elle sourit. Puis elle glissa sa main dans celle d'Alarik et se serra plus fort contre lui. À cet instant, elle se sentit si bien et en sécurité qu'elle ne put que se réjouir de la chance que la vie lui avait donnée. Elle avait maintenant un mari qu'elle aimait du fond du cœur et qui serait là à chaque instant pour la tenir au chaud, serrée contre son cœur. Elle savait qu'elle était à présent la femme la plus choyée du monde, puisqu'elle avait le plus beau des cadeaux dans ses bras, soit l'amour d'un homme qu'elle aimait, elle aussi, en retour.

À suivre dans *Le voyage*

REMERCIEMENTS

Il y a tellement de choses que j'aimerais dire ici, mais je me contenterai d'un immense merci du fond du cœur aux personnes suivantes :

- M. François Mourant, professeur à la retraite de l'UQAR, pour son aide précieuse à la correction de cet ouvrage et pour son soutien indéfectible. Il a cru en moi sans arrière-pensée et sans condition. Vous êtes à jamais dans mon cœur.
- À ma mère, Dianne Dubé, pour son aide lors de mes baisses d'inspiration et pour m'avoir toujours encouragée à un suivre mes rêves et à les réaliser. Si tous les gens étaient comme elle, le monde serait tellement meilleur.
- À ma grand-mère, Rollande Belzile, une grande dame et un exemple de persévérance tellement inspirant.
- À ma filleule Carol-Ann Dubé, ma muse.
- À mon conjoint, Dave Blanchette, mon roc, mon pilier et l'amour de ma vie. Tout est tellement plus facile dans ma vie depuis qu'il en fait partie.
- Merci à tous ceux à qui je ne pense pas ici mais qui se reconnaîtront dans ses lignes. Votre soutien, vos encouragements et votre dévouement font de vous des êtres d'exception.
- Finalement, un grand merci à toute l'équipe des éditions ADA et de SGNT Média, principalement à Nancy Coulombe et Chantal Paquin. Vous avez donné à mon rêve une réalité. Il n'y a pas assez de mots pour vous exprimer les remerciements que vous méritez.

Je dédie ce livre à la mémoire de mon grand-père, Benoît Dubé, qui m'a aimée sans condition du début de ma vie à la fin de la sienne.

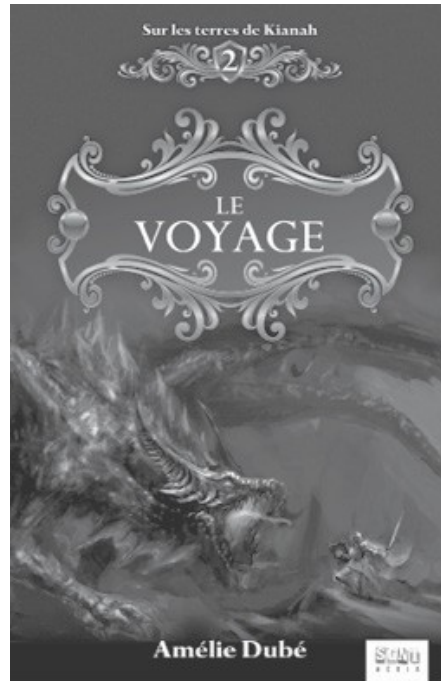
Amélie Dubé



Amélie Dubé, née à Rimouski, a étudié les sciences humaines, puis l'histoire et la mythologie. Elle a cumulé divers emplois tels que secrétaire, réceptionniste et photographe. Elle s'est ensuite lancée dans sa grande passion, son rêve de toujours : l'écriture. Elle nous offre la série Sur les terres de Kianah, une épopée fantastique où les dragons, les magiciens et les humains s'unissent contre le mal dans une fresque de péripéties palpitantes.

OceanofPDF.com

NE MANQUEZ PAS LE PROCHAIN TOME



CHAPITRE 1

Ce jour de lendemain de fête était, pour la plupart des gens, un jour normal. Cependant, pour la princesse Illah, il était spécial. Non seulement il s'agissait du premier de sa vie de femme mariée, mais c'était aussi le jour de son départ pour le voyage d'acceptation de l'union. Alarik et elle devaient se rendre dans l'ouest du continent, sur les terres du conseil des mages qui décideraient de la validation ou non de son mariage.

Illah terminait ses bagages lorsque son époux entra dans la chambre. Il lui demanda :

- Tu veux prendre un carrosse pour le voyage ou monter à cheval ?
- Tu veux rire de moi, là ! s'exclama Illah. Tu sais très bien que je vais prendre un cheval, mon cheval.
- Je sais, je voulais juste te taquiner un peu. Ton cheval est sellé et prêt à partir. Tes parents nous attendent devant les écuries. Tu es prête ?

– Oui. J’ai pris tout ce dont je puisse avoir besoin. Tu as pris les épées ? Je ne retrouve pas la mienne, dit la princesse, un peu exaspérée de ne pas avoir son arme sous la main.

– Ton épée est dans son fourreau, attaché à la selle de ton cheval qui piaffe d’impatience. Viens, nous avons beaucoup de route à faire et seulement le temps d’une lune...

– Je sais, je sais, allons-y.

Lorsque la jeune femme arriva devant les écuries, elle trouva son père, sa mère et son frère qui les attendaient ainsi que le père d’Alarik, Théodore. Personne d’autre n’était autorisé à approcher le jeune couple avant son départ. Ils devaient subir l’épreuve de l’isolement en tant que couple et non pas en tant que membres de leur famille respective. Toutefois, les parents étaient autorisés à saluer leur départ.

Iza-Mel prit sa fille dans ses bras et la serra très fort. Puis elle lui glissa une bourse dans la main et lui murmura :

– C’est un peu d’argent au cas où. Cache-le bien. Si tu te retrouves dans le pétrin, tu auras de quoi te dépanner.

– Merci, mère, dit Illah.

– Prends bien soin de toi, ma fille. Pour une fois, je suis soulagée de savoir que tu sais manier l’épée, cela pourrait t’être très utile ; on ne sait jamais ce que l’on va rencontrer sur ces routes.

– N’ayez crainte, mère, nous sommes deux pour nous défendre.

– Illah, l’appela son père, je te souhaite un bon voyage. Sois prudente et prends bien soin de ton mari.

– Oui, père.

Le roi serra timidement sa fille dans ses bras, puis il s’écarta et lui fit un clin d’œil. Elle lui sourit en retour et lui murmura :

– Je vous aime très fort, père.

Mika s’avança à son tour vers sa sœur. Il la prit dans ses bras. Son étreinte fut intense comme s’il voulait ne jamais la laisser partir, puis il la relâcha et lui dit :

– Bon voyage. Fais attention à toi et reviens avec tous tes morceaux, et fais en sorte que ton grand gaillard de mari revienne sur ses deux jambes.

– Je te le promets, mon cher frère. Aide nos parents dans leurs tâches, je pense qu’ils en auront besoin.

– Je te le promets, ma sœur.

Alarik, de son côté, recevait de son père une magnifique épée en cadeau, et Théodore, qui était un homme sombre et peu démonstratif, dit à son fils :

– Prends soin de toi, prends soin de ta femme et reviens-moi entier. Je suis très fier de toi, mon fils, et je suis certain que ta mère veillera sur vous depuis l’endroit où elle se trouve.

– Merci, père, dit le jeune en serrant la main de son père.

Les nouveaux mariés montèrent en selle et, après avoir envoyé la main une dernière fois, ils se mirent en route. Illah voulait mettre le plus de distance possible entre elle et Èrèmonta, et ce, rapidement. Elle ne voulait pas regarder en arrière ; même si elle savait qu’elle reviendrait chez elle, cela lui causerait trop de chagrin de voir ceux qu’elle aime.

Lorsqu’il eut galopé pendant plusieurs heures, le jeune couple s’arrêta. Ils mangèrent un peu et laissèrent les chevaux brouter et reprendre leur souffle. Alarik demanda :

– Je sais que nous ne sommes pas censés en parler, mais est-ce que tu sais ce qui nous attend au conseil des mages ?

– Oui et non. Ils vont décider si notre union est acceptée ou non. Mais ce qui me fait peur, ce sont les épreuves dont nous a parlé Balthazar. J’espère que nous y arriverons.

– Je l’espère aussi, mais il ne faut pas s’inquiéter tout de suite de cela, il faut d’abord nous rendre jusqu’aux mages.

– Oui, et pour cela, il faudrait peut-être nous remettre en route, dit Illah en se levant.

– Exactement, dit Alarik, mais avant je dois faire quelque chose.

– Quoi ? demanda la jeune femme intriguée par le regard de son époux.

– Je dois voler un baiser à une princesse, dit le jeune homme en embrassant tendrement son épouse. Maintenant, nous pouvons partir.

– Tu es impossible, dit Illah en riant.

– Je sais, c’est pour ça que je suis fait pour toi.

C’est en riant de bon cœur qu’ils se remirent en route. Les chevaux arrivaient à tenir une cadence assez rapide et le jeune couple ne perdit pas de temps. Au bout de deux jours, ils arrivèrent au port de Rivielo, sur le bord du fleuve Taïka. Ils devaient y traverser en barque géante avec leurs chevaux pour se rendre au royaume d’Ébal.

La traversée du fleuve fut mouvementée à cause des vents forts, mais le jeune couple, qui passait son temps à se dévorer des yeux et à se bécoter, ne s’en aperçut presque pas. Les chevaux, par contre, durent être cajolés et amadoués fréquemment. Alarik décida de rester près d’eux, ce qui toucha Illah. Elle ne connaissait pas cette sensibilité chez son époux et c’était une agréable surprise pour elle.

Lorsqu’ils débarquèrent à Ébal, ils entreprirent la traversée du royaume d’est en ouest, ce qui se fit sans problème, mais dura presque deux semaines. Arrivée à la chaîne de montagnes de Glace, Illah se sentit frissonner juste à les regarder. Au Ganthal, il n’y avait presque jamais de neige, sauf dans le nord du pays. Toutefois, cela n’avait rien à voir avec ce qu’ils avaient devant eux. Alarik dit à Illah :

– Nous allons camper ici et demain nous irons à Rochmoni pour acheter des vêtements mieux adaptés au climat de ces montagnes. La route qui les traverse monte et redescend sans arrêt. Et même si nous ne sommes qu’à la fin de l’automne, dans ces montagnes, il neige déjà. En fait, il neige presque toute l’année. Le reste du temps, la neige devient de plus en plus dure pour former une couche de glace, d’où leur nom de montagnes de Glace.

– Je vois, dit Illah. Il n’y a pas moyen de les contourner ?

– Non, à moins que tu ne veuilles perdre environ une lune supplémentaire juste pour se rendre au lac Kara et le traverser, ce qui, si je me souviens

bien, n'est pas une option puisque nous avons une lune pour faire le trajet en entier.

– En effet, dit Illah, convaincue. Nous ferons comme tu voudras. Tu connais le chemin ?

– Oui, ça faisait partie de mon entraînement à l'armée, d'apprendre à survivre dans ces montagnes. Ne t'inquiète pas. Si tu fais tout ce que je te demande, il n'arrivera rien. Mais il va falloir surveiller de près les chevaux.

– Pourquoi ? demanda la princesse en caressant l'encolure de son étalon.

– Parce que le chemin que nous allons prendre est en partie fait de neige, de roche et de glace. La neige, ils pourront s'y faire, la roche aussi, mais la glace peut les blesser aux sabots. Si cela devait arriver, nous devrions les abandonner et terminer le voyage à pied. Tu comprends ? demanda le jeune homme avec beaucoup de compassion dans la voix.

– Oui, je comprends. Si par abandonner, tu entends les laisser à la merci des éléments mourir de faim et de soif, ou de froid... je comprends très bien. Sache que ce n'est pas une option. Si je devais abandonner mon cheval, ce ne serait certainement pas pour le laisser mourir tout seul. Je le tuerais moi-même.

– Je sais, dit Alarik en lui prenant la main. Je ne veux pas plus que toi devoir me résoudre à tuer mon cheval. Attends une minute, j'ai une idée.

– Quoi ?

– Je me demande... ne pourrions-nous pas laisser les chevaux en pension au village et acheter d'autres chevaux ?

– Un cheval ou un autre, s'il est blessé par la glace, nous devons quand même le tuer, raisonna Illah.

– Peut-être pas, lui répondit Alarik.

– Pourquoi ?

– Eh bien, les villageois connaissent bien le danger que représentent ces routes de montagne, donc leurs chevaux portent des fers qui sont faits exprès pour aller sur ces chemins difficiles. De plus, ce sont des animaux

qui sont d'une race particulière à la région et qui résistent beaucoup mieux au froid.

– Alarik, je t'adore, tu es génial ! s'écria Illah en lui sautant dans les bras.

– Merci, ma princesse, dit Alarik en lui volant un baiser avant de la déposer par terre.

– Demain, nous irons faire nos emplettes, dit la princesse légèrement rougissante. Ensuite, nous nous lancerons à l'assaut de ces montagnes. Combien de temps cela peut-il prendre pour les traverser ?

– Environ une semaine, moins si nous faisons vite et si nous n'avons pas droit à un blizzard. Si ce devait être le cas, nous devrions attendre que cela se calme avant de repartir. C'est très dangereux de se perdre dans ce genre de tempête.

– D'accord, dit Illah qui frissonna de nouveau en regardant les pics glacés des montagnes et en se demandant si les dieux seraient avec eux pour cette étape périlleuse de leur voyage.

Alarik installa la tente et Illah prépara un repas rapide fait avec leurs rations de voyage. Puis ils allèrent dormir dès que le soleil se fut couché, car à l'aube, ils devaient partir sans perdre de temps.

*

Dès les premières lueurs du jour, Illah et Alarik furent en route pour le village qui se trouvait à l'entrée de la route des montagnes de Glace.

Les gens du village parlaient avec un accent qui rendait impossible toute forme de conversation entre Illah et eux. C'est Alarik qui se chargea donc de faire les transactions avec le marchand qui leur vendit des chevaux et qui accepta de prendre leurs montures en pension. L'épouse du marchand leur vendit des vêtements chauds et leur expliqua dans sa langue comment utiliser avantageusement chaque vêtement. Illah se contenta de sourire et d'attendre les explications de son mari, qui semblait très à l'aise de s'exprimer dans cette langue. Les mots étaient prononcés différemment et certains devenaient carrément autre chose. Donc, lorsque la princesse

pensait avoir saisi le sens d'une phrase, son époux lui expliquait qu'elle avait tout compris de travers.

Équipés de leurs nouveaux vêtements et de leurs nouvelles montures, les époux se mirent en route vers les montagnes sans attendre. L'épouse du marchand avait insisté afin de les garder chez eux pour la nuit. Alarik lui avait dit quelque chose à l'oreille qui avait rendu la femme très aimable et elle avait cessé d'insister tout en regardant Illah avec un air et un sourire mystérieux sur le visage.

Dès qu'ils furent suffisamment éloignés du village pour ne pas avoir l'air impolis, Illah demanda :

– Qu'est-ce que tu lui as dit, à cette femme, pour qu'elle me regarde comme ça ?

– Euh... je... je ne... Tiens, regarde, la porte de pierre, dit le jeune homme en désignant une espèce d'amoncellement de roches empilées les unes sur les autres et portant des gravures complexes sur tout son pourtour.

Illah les observa pendant quelques secondes et revint à son mari en lui disant :

– Tu changes de sujet, Alarik d'Ébal.

– Non, non, pas du tout. Nous devons laisser quelque chose qui nous appartienne entre deux pierres de la porte pour signifier que nous sommes de passage sur le chemin. Nous le reprendrons au retour.



Kianah, un continent plein de vie, est divisé en différentes nations où se côtoient les dragons, les elfes, les nains, les mages et les hommes. Une terre où règne la paix. C'est du moins ce que tous croient, mais un mal dort en son sein. Un mal qui pourrait tout anéantir, ne laissant que destruction et mort derrière lui. Un mage ancien, le plus sage, a fait une prophétie, une échappatoire à la mort, remettant la vie de tous entre les mains de la destinée et celles d'une princesse.

Illah, princesse de Ganthal, jeune guerrière au tempérament bouillant, se retrouve bien malgré elle au centre de la guerre qui oppose son royaume à celui de Zythor. En route pour rejoindre son père, le roi Ondier, sur le champ de bataille, elle fait la rencontre d'Alarik, du royaume d'Ébal. C'est le coup de foudre. Leur amour naissant est rudement mis à l'épreuve lorsqu'ils rencontrent Balthazar, un vieil homme énigmatique qui changera à jamais leurs vies. Il connaît la prophétie et sa mission est de les guider pour qu'elle s'accomplisse. Leur union scelle leur destin. La voie est tracée, ils ne peuvent que la suivre, car la survie de Kianah ne tient qu'à un fil, et ce fil est entre leurs mains.



Amélie Dubé, née à Rimouski, a étudié les sciences humaines, puis l'histoire et la mythologie. Elle a cumulé divers emplois tels que secrétaire, réceptionniste et photographe. Elle s'est ensuite lancée dans sa grande passion, son rêve de toujours : l'écriture. Elle nous offre la série Sur les terres de Kianah, une épopée fantastique où les dragons, les magiciens et les humains s'unissent contre le mal dans une fresque de péripéties palpitantes.

SGNT
M É D I A

www.ada-inc.com
info@ada-inc.com



ISBN 978-2-89733-183-2



19,95 \$ CAD

OceanofPDF.com